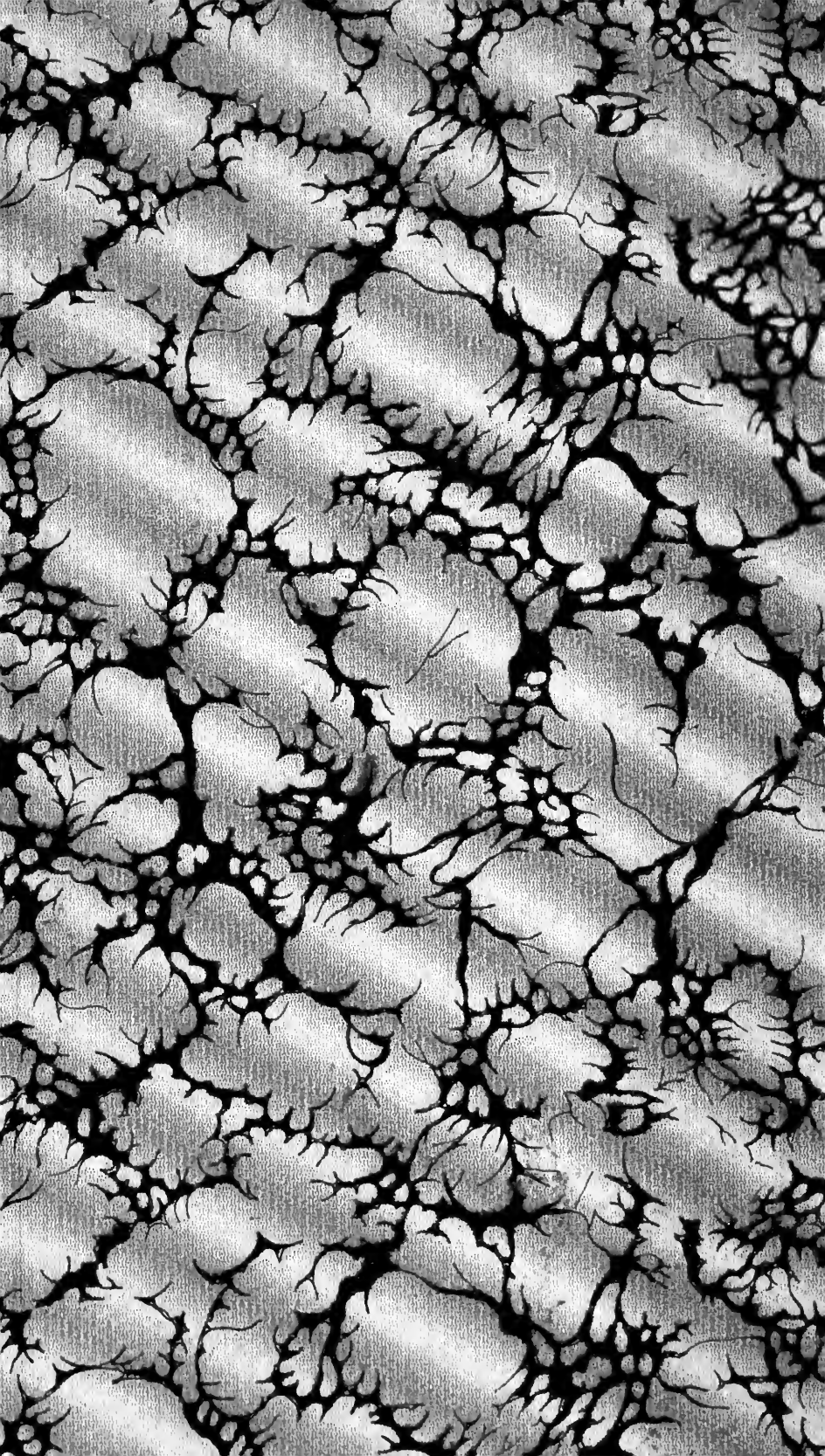
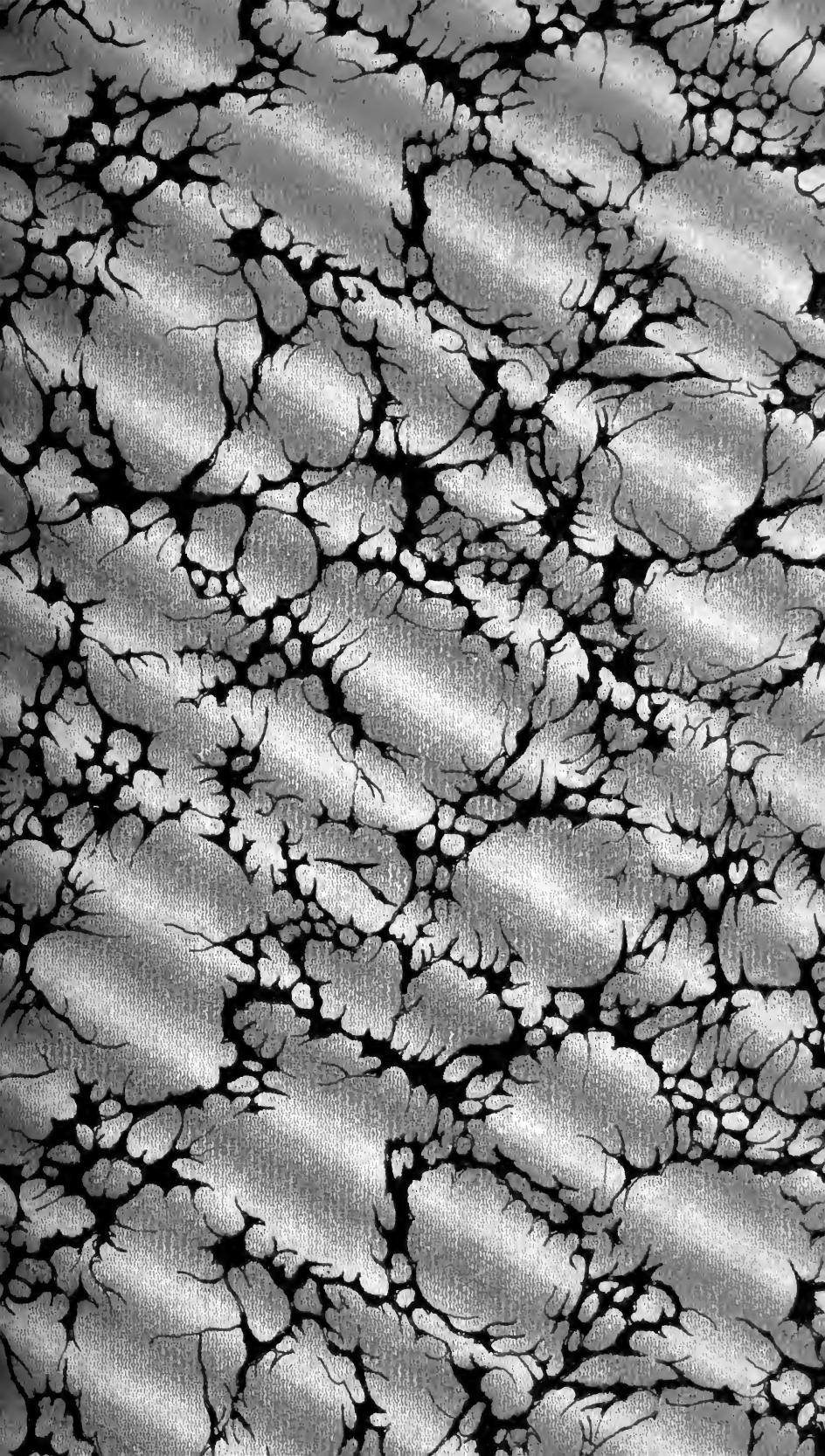




SABLE
COLLECTION
SABLE

PQ
2173
S6
845
v.3
SMRS

a/c p. 263 à 342

"Echantillon de
Causerie Française"

SPLENDEURS ET MISÈRES

DES

COURTISANES.

EN VENTE :

MARIANNE DE SELVIGNIES, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8°.
LOUISE D'AVAREY, par Jules de Saint Félix, 2 vol. in-8°.
LE CAPITAINE LACUZON, par Louis Jousserandot, 2 vol. in-8°.
LE CHATEAU DE RAMSBERG, par mad. Mélanie Waldor, 2 vol. in-8°.
LA REINE DES CARABINES, par Maximilien Perrin, 2 v. in-8°.
HISTOIRE D'UN OURS, par mad. la comtesse Dash, 2 vol. in-8°.
LE CHATEAU D'EPPSTEIN, par Alex. Dumas, 3 vol. in-8°.
TYLER LE COUVREUR, par Paul de Kock, 1 vol. in-8°.
JEANNE, par George Sand, 3 vol. in-8°.
LE BÉARNAIS, par Brisset, 2 vol. in-8°.
LES ANNEAUX D'UNE CHAINE, par le vicomte d'Arlincourt, 2 vol. in-8°.
LE FAUX FRÈRE, par Madame Sophie Gay, 2 vol. in-8°.
LE VOILE NOIR, par Jules Lacroix, 2 vol. in-8°.
LE BERGER ROI, par Madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8°.
LE BRIGAND DE LA LOIRE, par Aug. Ricard, 2 vol. in-8°.
UN DÉBUT DANS LA VIE, par M. de Balzac, 2 vol. in-8°.
DAVID SÉCHARD, par M. de Balzac, 2 vol. in-8°.
DANIEL, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8°.
L'HOMME SANS NOM, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8°.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8°.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à St-Denis-du-Port, près Lagny.

SPLENDEURS ET MISÈRES

DES

COURTISANES.

ESTHER.

PAR

M. DE BALZAC.

3.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture. Collection universelle des meilleurs romans modernes.
1300 volumes in-12. Prix : 750 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

1845.

XLIII.

Peyrade en Nabab.

Peyrade ne s'était pas décidé, sans de puissantes raisons à donner de sa personne dans le champ de cette intrigue. Sa curiosité, comme celle de Corentin était, d'ailleurs, si vivement excitée que

sans raison, il se fut encore mêlé volontiers à ce drame. En ce moment la politique de Charles X avait achevé sa dernière évolution. Après avoir confié le timon des affaires à des ministres de son choix, le roi préparait la conquête d'Alger pour faire servir cette gloire de passeport à ce qu'on a nommé son coup d'État. Au dedans, personne ne conspirait plus. Charles X croyait n'avoir aucun adversaire. En politique comme en mer, il y a des calmes trompeurs. Corentin était donc tombé dans une inaction absolue ; et, dans cette situation, un vrai chasseur, pour s'entretenir la main, *faute de grives, tue des merles*. Domitien, lui, tuait des mouches, faute de chétiens.

Témoin de l'arrestation d'Esther, Contenson avait, avec le sens exquis de l'es-

pion, très-bien jugé cette opération. Il ne prit même pas la peine de cacher son opinion au baron de Nucingen.

Au profit de qui rançonne-t-on la passion du banquier? fut la première question que se posèrent les deux amis.

Contenson avait reconnu dans Asie un personnage de la pièce, et, par elle, il espérait arriver à l'auteur ; mais elle lui coula des mains pendant quelque temps en se cachant comme une anguille dans la vase parisienne ; lorsqu'il la retrouva cuisinière chez Esther, la coopération de cette mulâtresse fut inexplicable.

Pour la première fois les deux maîtres en espionnage rencontraient un texte indéchiffrable, tout en soupçonnant un ténébreux roman.

Contenson fit trois attaques successives et hardies sur la maison rue Taitbout et trouva partout le mutisme le plus obstiné. Tant qu'Esther y demeura, le portier parut être dominé par une profonde terreur. Peut-être Asie avait-elle promis des boulettes empoisonnées à toute la famille en cas d'indiscrétion, car le lendemain du jour qu'Esther quitta son appartement, Contenson trouva cet homme un peu plus raisonnable. Il regrettait beaucoup cette petite dame qui, disait-il, le nourrissait des restes de sa table. Contenson, déguisé en courtier de commerce, marchandait l'appartement, et il écoutait les doléances du portier en se moquant de lui, mettant en doute tout ce qu'il disait par des : — Est-ce possible ?...

— Oui, monsieur, cette petite dame a

demeuré cinq ans ici sans en être jamais sortie; à preuve que son amant, jaloux, quoiqu'elle fut sans reproche, prenait les plus grandes précautions pour venir, pour entrer, pour sortir. C'était d'ailleurs un très beau jeune homme.

Lucien se trouvait encore à Angoulême; mais dès qu'il fut revenu, Contenson envoya le portier quai Malaquais demander à monsieur Lucien de Rubempré s'il consentait à vendre les meubles de l'appartement quitté par madame Van-Bogseck.

Le portier reconnut dans Lucien l'amant mystérieux de la jeune veuve, et Contenson n'en voulait pas savoir davantage. On doit juger de l'étonnement profond quoique contenu dont furent saisis Lucien et l'abbé qui parurent croire le

portier fou, ils essayèrent de le lui persuader.

En vingt-quatre heures, une contre-police fut organisée par l'abbé qui surprit Contenson en flagrant délit d'espionnage. Contenson, déguisé en porteur de la Halle, avait déjà deux fois apporté les provisions achetées le matin par Asie; et deux fois, il était entré dans le petit hôtel de la rue Saint-Georges.

Corentin, de son côté, se remuait. La réalité du personnage de Carlos Herréra l'arrêta net. Il sut promptement que cet abbé, l'envoyé secret de Ferdinand VII, était venu, vers la fin de l'année 1823, à Paris. Néanmoins, Corentin dût étudier les raisons qui portaient cet espagnol à protéger Lucien de Rubempré. Il fut démontré bientôt à Corentin que Lucien

avait eu pendant cinq ans Esther pour maîtresse. Ainsi la substitution de l'Anglaise à Esther avait eu lieu dans les intérêts du dandy. Or Lucien n'avait aucun moyen d'existence, on lui refusait mademoiselle de Grandlieu pour femme, et il venait d'acheter un million la terre de Rubempré. Corentin fit mouvoir adroitement le directeur-général de la police du royaume à qui le préfet de police apprit, à propos de Peyrade, qu'en cette affaire les plaignants n'étaient rien moins que le comte de Sérizy et Lucien de Rubempré.

— Nous y sommes, s'étaient écrié Peyrade et Corentin.

Le plan des deux amis fut dessiné dans un moment.

— Cette fille, avait dit Corentin, a eu des liaisons, elle a des amies. Parmi ces

amies, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas une dans le malheur, un de nous doit jouer le rôle d'un riche étranger qui l'entretiendra, nous les ferons camarader, elles ont toujours besoin les unes des autres pour le *tric-trac* des amants, et nous serons alors au cœur de la place.

Peyrade pensa naturellement à prendre son rôle d'Anglais. La vie de débauché à mener, pendant le temps nécessaire à la découverte du complot dont il avait été victime, lui souriait ; tandis que Corentin, assez malingre, s'en souciait peu.

En mulâtre, Contenson, échappa sur-le-champ à la contre-police de l'abbé.

Trois jours avant la rencontre de Pey-

rade et de madame du Val-Noble aux Champs-Élysées, le dernier des agents de messieurs de Sartine et Lenoir, muni d'un passeport parfaitement en règle, était débarqué rue de la Paix, à l'hôtel Mirabeau, venant des colonies par le Hâvre, dans une petite calèche aussi crottée que si elle arrivait du Hâvre, quoiqu'elle n'eût fait que le chemin de Saint-Denis à Paris.

L'abbé Carlos Herréra, de son côté, fit viser son passeport à l'ambassade Espagnole et disposa tout quai Malaquais pour un voyage à Madrid. Voici pourquoi.

Sous quelques jours Esther, allait être propriétaire du petit hôtel de la rue Saint-Georges, elle devait obtenir une inscription de trente mille francs de rentes; Europe et Asie étaient assez rusées pour

la lui faire vendre et en remettre secrètement le prix à Lucien. Lucien, soit-disant riche par la libéralité de sa sœur, achèverait ainsi de payer le prix de la terre de Rubempré. Personne n'avait rien à reprendre dans cette conduite. Esther, seule pouvait être indiscrète, et devait mourir plutôt que de laisser échapper un mouvement de sourcils. Clotilde venait d'arborer un petit mouchoir rose à son cou de cigogne, il était évident que la partie était gagnée à l'hôtel de Grandlieu. Les actions des omnibus donnaient déjà trois capitaux pour un. Carlos, en disparaissant pour quelques jours, déjouait toute malveillance. La prudence humaine avait tout prévu. Pas une faute n'était possible.

L'Espagnol devait partir le lendemain

du jour où Peyrade avait rencontré madame du Val-Noble aux Champs-Élysées. Or, dans la nuit même à deux heures du matin, Asie arriva quai Malaquais en fiacre, et trouva le chauffeur de cette machine fumant dans sa chambre, et se livrant au résumé qui vient d'être traduit en quelques mots, comme un auteur épluchant une feuille de son livre pour y découvrir des fautes à corriger. Un pareil homme ne voulait pas commettre deux fois un oubli, comme celui du portier de la rue Taitbout.

— Paccard, dit Asie à l'oreille de son maître, a reconnu ce matin, à deux heures et demie, aux Champs-Élysées, Contenson déguisé en mulâtre et servant de domestique à un Anglais qui, depuis trois jours, se promène aux Champs-Élysées

pour observer Esther. Paccard a reconnu ce mâtin-là, comme moi quand il était en porteur de la halle, aux yeux. Paccard a ramené la petite de manière à ne pas perdre de vue notre drôle, il est à l'hôtel Mirabeau; mais il a échangé de tels signes d'intelligence avec l'Anglais, qu'il est impossible, dit Paccard, que l'Anglais soit un Anglais.

— Nous avons un taon sur le dos, dit l'abbé. Je ne pars qu'après demain. Ce Contenson est bien celui qui nous a lancé jusqu'ici le portier de la rue Taibout, il faut savoir si le faux anglais est notre ennemi...

A midi, le mulâtre de monsieur Samuel Johnson servait gravement son maître qui déjeûnait toujours trop bien, par calcul. Peyrade voulait se faire passer pour

un Anglais du Genre *Buveur*. Il ne sortait jamais qu'entre deux vins. Il avait des guêtres en drap noir qui lui montaient jusqu'aux genoux, et rembourrées de manière à lui grossir les jambes. Son pantalon était doublé d'une futaine énorme. Il avait un gilet boutonné jusqu'au menton. Sa cravate bleue lui entourait le cou jusqu'à fleur des joues. Il portait une petite perruque rousse qui lui cachait la moitié du front. Il s'était donné trois pouces de plus environ, en sorte que le plus ancien habitué du café David n'aurait pu le reconnaître. A son habit carré, noir, ample et propre comme un habit anglais, un passant devait le prendre pour un Anglais millionnaire.

Contenson avait manifesté l'insolence froide du valet de confiance d'un nabab.

Peyrade achevait sa seconde bouteille, quand un garçon de l'hôtel introduisit, sans cérémonie, dans l'appartement, un homme en qui Peyrade aussi bien que Contenson reconnurent un gendarme en bourgeois.

— Monsieur Peyrade, dit le gendarme en s'adressant au nabab et en lui parlant à l'oreille, j'ai l'ordre de vous amener à la Préfecture.

Peyrade se leva sans faire la moindre observation, et chercha son chapeau.

— Vous trouverez un fiacre à la porte, lui dit le gendarme dans l'escalier. Le préfet voulait vous faire arrêter, mais il s'est contenté de vous envoyer demander des explications sur votre conduite par l'officier de paix que vous trouverez dans la voiture.

— Dois-je rester avec vous? demanda le gendarme à l'officier de paix quand Peyrade fut monté.

— Non, répondit l'officier de paix, dites tout bas au cocher d'aller à la Préfecture.

Peyrade et l'abbé se trouvaient ensemble dans le même fiacre. L'abbé tenait à portée un stylet. Le fiacre était mené par un cocher de confiance, capable d'en laisser sortir l'abbé sans s'en apercevoir etde s'étonner en arrivant sur une Place de trouver un cadavre dans sa voiture. On ne réclame jamais un espion. La justice laisse presque toujours ces meurtres impunis, tant il est difficile d'y voir clair.

XLIV.

Un duel dans un fiacre.

Peyrade jeta son coup-d'œil d'espion sur le magistrat que luidétachait le préfet de police, l'abbé lui présenta des lignes satisfaisantes : un crâne pelé, sillonné de rides à l'arrière, des cheveux

poudrés ; puis, sur des yeux tendres bordés de rouge et qui voulaient des soins, une paire de lunettes d'or très légères, très bureaucratiques, à verres verts et doubles. Ces yeux offraient des certificats de maladies ignobles. Une chemise en percale à jabot plissé dormant, un gilet de satin noir usé, un pantalon d'homme de justice, des bas de filoselle noire et des souliers noués par des rubans, une longue redingote noire, des gants à quarante sous, noirs et portés depuis dix jours, une chaîne de montre en or. C'était, ni plus ni moins, le magistrat inférieur appelé très antinomiquement *officier de paix*.

— Mon cher monsieur Peyrade, je regrette qu'un homme comme vous soit l'objet d'une surveillance, et que vous

preniez à tâche de la justifier. Votre déguisement n'est pas du goût de monsieur le préfet. Si vous croyez échapper ainsi à notre vigilance, vous êtes dans l'erreur. Vous avez sans doute pris la route d'Angleterre à Beaumont-sur-Oise...

— A Beaumont-sur-Oise, répondit Peyrade.

— Ou à Saint-Denis... reprit l'abbé.

Peyrade se troubla. Cette nouvelle demande exigeait une réponse. Or, toute réponse était dangereuse : une affirmation devenait une moquerie, une négation, si l'homme savait la vérité, perdait Peyrade.

— Il est fin, pensa-t-il.

Il essaya de regarder l'officier de paix en souriant et lui donna son sourire

pour une réponse. Le sourire fut accepté sans protêt.

— Dans quel but vous êtes-vous désigné, prenez-vous un appartement à l'hôtel Mirabeau, et mettez-vous Contenson en mulâtre? demanda le faux magistrat.

— Monsieur le préfet fera de moi ce qu'il voudra, mais je ne dois compte de mes actions qu'à mes chefs, dit Peyrade avec dignité.

— Si vous voulez me donner à entendre que vous agissez pour le compte de la Direction générale de la Police du Royaume, dit sèchement l'abbé, nous allons changer de direction et aller rue de Grenelle, au lieu d'aller rue de Jérusalem. J'ai les ordres les plus positifs à votre égards; mais prenez bien garde!... On

ne vous en veut pas énormément, et, en un moment, vous brouilleriez vos cartes. Quant à moi, je ne vous veux pas de mal... mais, marchons! Dites-moi la vérité...

— La vérité? la voici, dit Peyrade en jetant un regard fin sur les yeux rouges de son Cerbère.

La figure de l'abbé resta muette, impassible, l'officier de paix faisait son métier, toute vérité lui paraissait indifférente.

— Je suis devenu amoureux comme un fou d'une femme, la maîtresse de cet agent de change qui voyage pour son plaisir et pour le déplaisir de ses créanciers, Falleix.

— Madame du Val-Noble?... dit l'officier.

— Oui, reprit Peyrade. Pour
l'entretenir pendant un mois, c
me coûtera guères plus de mill
me suis mis en Nabab, et j'ai pris C
pour domestique. Cela, monsie
vrai, que si vous voulez me lai
le fiacre, où je vous attendrai,
cien commissaire-général de
montez à l'hôtel, vous y ques
Contenson. Non seulement C
vous confirmera ce que j'ai l'hon
vous dire, mais vous verrez
femme de chambre de madame
Noble qui doit nous apporter
tin, le consentement à mes
tions, ou les conditions de sa r
Un vieux singe se connaît en g

ques parties, des dîners, des spect
vous voyez que je ne me trompe pa
centime en vous disant mille écu
homme de mon âge peut bien mettr
écus à sa dernière fantaisie...

— Ah ! papa Peyrade, vous aim
core assez les femmes pour... Mai
m'attrapez, moi j'ai soixante ans
m'en prive très bien. Si, cependa
choses sont comme vous les dit
conçois que, pour vous passer cett
taisie, il vous a fallu vous donner la
nure d'un étranger.

— Vous comprenez que Peyrade
père Canquoëlle de la rue des

trat, qui était entretenue par l'exécuteur des hautes œuvres. Un jour, au spectacle, elle se pique avec une épingle ; et comme celà se disait avant la révolution, elle s'écrie : — Ah ! bourreau ! — Est-ce une réminiscence ? lui dit quelqu'un. Eh ! bien mon cher Peyrade, elle a quitté son amant à cause de ce mot. Je conçois que vous ne voulez pas vous exposer à une semblable avanie !... Madame du Val-Noble est femme à gens comme il faut, je l'ai vu un jour à l'Opéra, je l'ai trouvée bien belle... Faites revenir le cocher rue de la Paix, mon cher Peyrade. Je vais monter avec vous dans votre appartement, et voir les choses par moi-même. Un rapport verbal suffira sans doute à monsieur le Préfet.

L'abbé sortit de sa poche de côté une

tabatière en carton noir doublée de vermeil, il l'ouvrit, et offrit du tabac à Peyrade par un geste d'une bonhomie adorable.

Peyrade se dit en lui même : — Et voilà leurs agents !... mon Dieu ! si monsieur Lenoir ou monsieur de Sartine revenait au monde, que dirait-il ?...

— C'est là, sans doute, une partie de la vérité ; mais, ce n'est pas tout, mon cher ami, dit le faux Officier-de-Paix en achevant de humer sa prise par le nez. Vous vous êtes mêlé des affaires de cœur du baron de Nucingen, et vous voulez sans doute l'entortiller dans quelque nœud coulant, vous l'avez manqué au pistolet, vous le visez avec du gros canon. Madame du Val-Noble est une amie de madame de Champy...

— Ah ! diable, ne nous enferrons pas, se dit Peyrade, il est plus fort que je ne le croyais. Il me joue ! Il parle de me relâcher, et il continue de me faire causer.

— Eh ! bien ? dit l'abbé d'un air d'autorité magistrale.

— Monsieur, il est vrai que j'ai eu le tort de chercher pour le compte de monsieur de Nucingen une femme dont il était amoureux à en perdre la tête, C'est la cause de la disgrâce dans laquelle je suis; car il paraît que j'ai touché, sans le savoir, à des intérêts très graves.....

Le magistrat subalterne fut impassible.

— .....Mais je connais assez la police après cinquante-deux ans d'exercice, reprit Peyrade, pour m'être abstenu, depuis la mercuriale que m'a donnée mon-

sieur le préfet, qui certainement avait raison.

— Vous renonceriez alors à votre caprice si monsieur le préfet vous le demandait. Ce serait, je crois, la meilleure preuve à donner de la sincérité de ce que vous me dites?...

— Comme il va! comme il va!... se disait Peyrade. Ah! sacrebleu, les agents d'aujourd'hui valent ceux de monsieur Lenoir.

— Y renoncer... dit Peyrade, j'attendrai les ordres de monsieur le Préfet; mais si vous voulez monter, nous voici à l'hôtel.

— Où trouvez-vous donc des fonds? lui demanda l'abbé d'un air sagace et à brûle-pourpoint.

— Monsieur, j'ai un ami... dit Peyrade...

— Allez donc dire cela, reprit le magistrat, à un juge d'instruction?...

Les deux ennemis montèrent en silence les escaliers de l'hôtel.

Cette audacieuse scène était chez l'abbé le résultat d'une de ces combinaisons dont la simplicité ne pouvait sortir que de la tête d'un homme de sa trempe. Il avait envoyé Lucien, de très bonne heure, chez la comtesse de Sérizy. Lucien pria le secrétaire particulier du comte d'aller, de la part du comte, demander au Préfet des renseignements sur l'agent employé par le baron de Nucingen. Le secrétaire était revenu muni d'une note sur Peyrade.

Homme dangereux,

Dans la police depuis 1779,

Sans moralité,

Sans fortune,

Domicilié rue des Moineaux, sous le nom de Canquoëlle,

A surveiller.

Telle était le sommaire du dossier.

— C'est lui qui doit être l'Anglais à qui Contenson sert de mulâtre, s'était écrié l'abbé quand Lucien lui rapporta la note et les renseignements donnés de vive voix.

En trois heures de temps, cet homme d'une activité de général en chef, avait trouvé, par Paccard, un innocent complice capable de jouer le rôle d'un gendarme en

bourgeois et s'était déguisé en officier de paix. Il avait hésité trois fois à tuer Peyrade dans le fiacre ; mais il s'était interdit de jamais commettre un assassinat par lui-même : il se promit de se défaire à temps de Peyrade en le faisant signaler comme un millionnaire, à quelques forçats libérés.

Peyrade et son Mentor entendirent la voix de Contenson qui causait avec la femme de chambre de madame du Val-Noble, Peyrade fit alors signe à l'abbé de rester dans la première pièce en ayant l'air de lui dire ainsi : — Vous allez juger de ma sincérité.

— Madame consent à tout, disait Adèle. Madame est en ce moment, chez une de ses amies, madame de Champy, qui a pour un an encore un appartement tout

meublé, rue Taitbout, et qui le lui donnera sans doute. Madame sera mieux là pour recevoir monsieur Johnson, car les meubles sont encore très bien, et Monsieur pourra les acheter à Madame en s'entendant avec madame de Champy.

— Bon, mon enfant, si ce n'est pas une carotte, c'en est le feuillage, dit le mulâtre à la fille stupéfaite ; mais nous partagerons...

— Eh ! bien, en voilà un homme de couleur? s'écria mademoiselle Adèle. Si votre Nabab est un Nabab, il peut bien donner des meubles à madame, le bail finit en avril 1830, votre Nabab pourra le renouveler, s'il se trouve bien...

— *Moa... trée contente !....* répondit

Peyrade qui fit son entrée en frappant sur l'épaule de la femme de chambre.

Et il fit un signe d'intelligence à l'abbé qui répondit par un geste d'assentiment, en comprenant que le Nabab devait rester dans son rôle.

Mais la scène changea subitement par l'entrée d'un personnage sur qui l'abbé ni le préfet de police ne pouvaient rien. Corentin se montra soudain, il avait trouvé la porte ouverte, il venait voir en passant comment son vieux Peyrade jouait son rôle de Nabab.

XLV.

Corentin gagne la seconde manche.

— Le préfet *m'otolondre* toujours! dit Peyrade à l'oreille de Corentin, il m'a découvert en Nabab.

Corentin salua froidement et se mit à examiner sournoisement le magistrat.

— Restez ici jusqu'à mon retour, je vais à la Préfecture, dit l'abbé, si vous ne me revoyez pas, vous pourrez vous passer votre fantaisie.

Après avoir dit ces mots à l'oreille de Peyrade afin de ne pas en démolir le personnage aux yeux de la femme de chambre, l'abbé sortit ne se souciant pas de rester sous le regard du nouveau venu dans lequel il reconnut une de ces natures blondes, à œil bleus terribles à froid.

— C'est l'officier de paix que m'a envoyé le préfet! dit Peyrade à Corentin.

— Çà! répondit Corentin, tu t'es laissé mettre dedans. Cet homme a trois jeux de cartes dans ses souliers, cela se voit à la position du pied dans le soulier, et un officier de paix n'a pas besoin de se grandir!...

Corentin descendit avec rapidité pour éclaircir ses soupçons, l'abbé montait en fiacre.

— Eh! monsieur l'abbé, cria Corentin.

L'abbé tourna la tête, vit Corentin et monta dans son fiacre ; mais Corentin eut le temps de lui dire à la portière : — Voilà tout ce que je voulais savoir.

— Quai Malaquais!... cria Corentin au cocher en mettant d'infernales railleries dans son accent et dans son regard.

— Allons, se dit Jacques Collin, je suis cuit, ils y sont, il faut les gagner de vitesse et surtout savoir ce qu'ils nous veulent.

Corentin avait vu cinq à six fois l'abbé

Carlos Herrera, le regard de cet homme ne pouvait pas s'oublier. Corentin avait reconnu d'abord la carrure des épaules, puis les bousouflures du visage, et la tricherie des trois pouces obtenus par un talon intérieur.

— Ah ! mon vieux, l'on t'a fait *poser !*. dit Corentin en voyant qu'il n'y avait plus dans la chambre à coucher que Peyrade et Contenson.

— Qui !... s'écria Peyrade, j'employe mes derniers jours à le mettre sur un gril et à l'y retourner.

— C'est l'abbé Carlos Herrera, probablement le Corentin de l'Espagne. Tout s'explique : il a voulu faire la fortune de ce petit jeune homme en battant monnaie avec le traversin d'une jolie fille... C'est à toi de savoir si tu veux joûter avec

un abbé qui me paraît diablement fort.

— Oh! cria Contenson, il a reçu les trois cents mille francs le jour de l'arrestation d'Esther, il était dans le fiacre, je me souviens de ces yeux là, de ce front, de ces marques de petite vérole.

— Oh! quelle dot aurait eu ma pauvre Lydia... s'écria Peyrade.

— Tu peux rester en Nabab, dit Corentin. Pour avoir un œil chez Esther, il faut la lier avec la Val-Noble, elle était la vraie maîtresse de Lucien de Rubempré.

— On a déjà chippé cinq cents mille au Nucingen, dit Contenson.

— Il leur en faut encore autant, reprit Corentin, la terre de Rubempré coûte un million. Papa, dit-il en frappant sur l'é-

paule de Peyrade, tu pourras avoir cent mille francs pour marier Lydie...

— Ne me dis pas cela, Corentin. Si ton plan manquait, je ne sais pas de quoi je serais capable...

— Tu les auras peut-être demain! L'abbé, mon cher, est bien fin, nous lui devons notre hommage, mais je le tiens.. Il est homme d'esprit, il capitulera... Tâche d'être aussi bête qu'un nabab, et ne crains plus la Préfecture.

Le soir de cette journée où les deux véritables adversaires s'étaient rencontrés, face à face, et sur un terrain aplani, Lucien alla passer la soirée à l'hôtel de Grandlieu. La compagnie y était nombreuse. A la face de tout son salon, la duchesse garda pendant quelque temps Lu-

cien auprès d'elle, en voulant être excellente pour lui.

— Vous êtes allé faire un petit voyage, lui dit-elle.

— Oui, madame la duchesse. Ma sœur, dans le désir de faciliter mon mariage, a fait de grands sacrifices. J'ai pu acquérir la terre de Rubempré, la recomposer, en entier; mais j'ai trouvé, dans mon avoué de Paris, un homme habile, il a su m'éviter les prétentions que les détenteurs des biens auraient élevées en sachant le nom de l'acquéreur.

— Y-a-il un château ? dit Clotilde.

— Il y a quelque chose qui ressemble à un château; mais le plus sage sera de s'en servir comme de matériaux pour bâtir une maison moderne.

Les yeux de Clotilde jetaient des flammes de bonheur et de contentement.

— Vous ferez ce soir un *rubber* avec mon père, lui dit-elle tout bas. Dans quinze jours, j'espère que vous serez invité à dîner...

— Eh ! bien, mon cher monsieur, dit le duc de Grandlieu, vous avez acheté, dit-on, la terre de Rubempré, je vous en fais mon compliment. C'est une réponse à ceux qui vous donnaient des dettes.

— Eh ! monsieur le duc, je dois encore cinq cent mille francs.

— Eh ! bien, il faut épouser une fille qui vous les apporte, mais vous trouverez difficilement, pour vous, un parti de cette fortune dans notre faubourg, où l'on donne peu de dot aux filles.

— Mais elles ont assez de leur nom, répondit Lucien.

— Nous ne sommes que trois joueurs de wisck : Maufrigneuse, d'Espard et moi, dit le duc, eh! bien, soyez notre quatrième, dit-il à Lucien en lui montrant la table à jouer.

Clotilde vint à la table de jeu pour voir jouer son père.

— Elle veut que je prenne çà pour moi, dit le duc en tapotant les mains de sa fille et regardant de côté Lucien qui resta sérieux.

Lucien, le partenaire de Monsieur d'Espard, perdit vingt louis.

— Ma chère mère, vint dire Clotilde à la duchesse, il a eu l'esprit de perdre.

A onze heures, après quelques paroles

d'amour échangées avec mademoiselle de Grandlieu, Lucien revint, se mit au lit en pensant au triomphe complet qu'il devait obtenir dans un mois : il ne doutait pas d'être accepté comme prétendu de Clotilde, et marié avant le carême de 1830.

Le lendemain, à l'heure où Lucien fumait quelques cigarettes après déjeûner, en compagnie de l'abbé devenu très soucieux, on leur annonça monsieur de Saint-Estéve, (quelle épigramme!) qui désirait parler, soit à l'abbé Carlos Herrera, soit à monsieur Lucien de Rubempré.

— A-t-on dit, en bas, que je suis parti? s'écria l'abbé.

— Oui, monsieur...

— Eh! bien, reçois cet homme, dit-il à Lucien. Et ne dis pas un seul mot,

compromettant, ne laisse pas échapper un geste d'étonnement, c'est l'ennemi.

— Tu m'entendras, dit Lucien.

L'abbé se cacha dans une pièce contiguë, et par la fente de la porte, il vit entrer Corentin qu'il ne reconnut qu'à la voix.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, dit Corentin; mais...

— Excusez-moi de vous interrompre, monsieur, dit Lucien, mais...

— Il s'agit de votre mariage avec mademoiselle Clotilde de Grandlieu, qui ne se fera pas, dit alors vivement Corentin.

Lucien, s'assit et ne répondit rien.

— Vous êtes entre les mains d'un homme, qui a le pouvoir, la volonté, la facilité de prouver au duc de Grandlieu

que la terre de Rubempré, sera payée avec le prix qu'un sot vous a donné de votre maitresse, mademoiselle Esther... On trouvera facilement les minutes des jugements en vertu desquels mademoiselle Esther a été poursuivie. Les manœuvres extrêmement habiles employées contre le baron de Nucingen seront mises à jour... En ce moment, tout peut s'arranger. Donnez une somme de cent mille francs et vous aurez la paix... Ceci ne me regarde en rien, je suis le chargé d'affaires de ceux qui se livrent à ce chantage.

Corentin aurait pu parler une heure, Lucien fumait sa cigarette d'un air parfaitement insouciant.

— Monsieur, je ne veux pas savoir qui vous êtes, je vous ai laissé parler tran-

quillement : je suis chez moi. Vous ne me paraissez pas dénué de sens. Écoutez bien mon dilemme.

Une pause se fit, pendant laquelle Lucien opposa aux yeux de chat que Corentin dirigeait sur lui un regard couvert de glace.

— Ou vous vous appuyez sur des faits entièrement faux, et je ne dois en prendre aucun souci. Ou vous avez raison, et alors, en vous donnant cent mille francs, je vous laisse le droit de me demander autant de cent mille francs que votre mandataire pourra trouver de Saint-Estève à m'envoyer..... Enfin, pour terminer d'un coup votre estimable négociation, sachez que moi, Lucien de Rubempré, je ne crains personne, que si la maison de Grandlieu fait la difficile, il

y a d'autres jeunes personnes très nobles à épouser, et qu'en somme, il n'y a pas d'affront pour moi à rester garçon, surtout en faisant, comme vous le croyez, la traite des blanches avec de pareils bénéfices.

— Si monsieur l'abbé Carlos Herrera...

— Monsieur, dit Lucien en interrompant Corentin, l'abbé Carlos Herrera se trouve en ce moment sur la route d'Espagne, il n'a rien à faire à mon mariage ni à voir dans mes intérêts. Ce diplomate a bien voulu m'aider pendant longtemps de ses conseils, mais il a des comptes à rendre à sa majesté le roi d'Espagne; si vous avez à causer avec lui, je vous engage à prendre le chemin de Madrid.

— Monsieur, dit nettement Corentin,

vous ne serez jamais le mari de mademoiselle Clotilde de Grandlieu.

— Tant pis pour elle, répondit Lucien en poussant vers la porte Corentin avec impatience.

— Avez-vous bien réfléchi?... dit froidement Corentin.

— Monsieur, je ne vous reconnais ni le droit de vous mêler de mes affaires, ni celui de me faire perdre une cigarette, dit Lucien en jetant sa cigarette éteinte.

— Adieu, monsieur, dit Corentin, nous ne nous reverrons plus!... Mais, il y aura certes, un moment de votre vie, où vous donnerez la moitié de votre fortune pour avoir eu l'idée de me rappeler sur l'escalier.

En réponse à cette menace, l'abbé fit le geste de couper une tête.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LES PEINES DE COEUR D'UN MILLIONNAIRE.

XLVI.

Une musique que les vieillards entendent quelquefois aux Italiens.

Si, dans le nombre, assez facile à calculer, des lecteurs qui s'occupent de la partie morale et philosophique d'un livre, il s'en trouvait un seul capable de croire à la satisfaction du baron de Nucingen, ce-

lui-là prouverait combien il est difficile de soumettre le cœur d'une fille à des maximes physiologiques quelconques. Esther avait résolu de faire payer cher au pauvre millionnaire ce que le millionnaire appelait son *chour te driomphe*. Aussi, dans les premiers jours de février 1830, la crémaillère n'avait-elle pas pas encore été pendue dans le *bedid balais*.

— Mais, dit Esther confidentiellement à ses amies qui le redirent au baron, au Carnaval, j'ouvre mon établissement.

Ceci passa pour un de ses meilleurs bons mots.

Le baron se livrait donc à beaucoup de lamentations. Comme les gens mariés, il devenait assez ridicule, il commençait à se plaindre devant ses intimes, et son

mécontentement transpirait. Cependant Esther continuait consciencieusement son rôle de Pompadour du prince de la Spéculation. Elle avait déjà donné, deux ou trois petites soirées uniquement pou introduire Lucien au logis. Lousteau, Rastignac, du Tillet, Bixiou, Nathan, le comte de Brambourg devinrent les habitués de la maison. Enfin, Esther accepta, pour actrices dans la pièce qu'elle jouait, Tullia, Florentine, Fanny-Beaupré, Florine, deux actrices et deux danseuses, puis madame du Val-Noble. Rien n'est plus triste qu'une maison de courtisane sans le sel de la rivalité, le jeu des toilettes, et la diversité des physionomies.

En six semaines, Esther était devenue la femme la plus spirituelle, la plus amusante, la plus belle et la plus élégante des

Pariahs femelles, qui composent la classe des femmes entretenues. Placée sur son vrai piédestal, elle savourait toutes les jouissances de vanité qui séduisent les femmes ordinaires ; mais en femme qu'une pensée secrète mettait au dessus de sa caste. Elle gardait en son cœur une image d'elle-même qui tout à la fois la faisait rougir et dont elle se glorifiait. L'heure de son abdication était toujours présente à sa conscience, elle vivait comme double, en prenant son personnage en pitié. Aussi, ses sarcasmes se ressentaient-ils de la disposition intérieure où la maintenait le profond mépris que l'ange d'amour, contenu dans la courtisane, portait à ce rôle infâme et odieux, joué par le corps en présence de l'âme. A la fois le spectateur et l'acteur, le juge et le patient, elle réalisait l'admirable fiction des

Contes Arabes où se trouve presque toujours un être sublime caché sous une enveloppe dégradée, et dont le type est sous le nom de Nabuchodonosor, dans le livre des livres, la Bible. Après s'être accordé la vie jusqu'au lendemain de l'infidélité, la victime pouvait bien s'amuser un peu du bourreau. D'ailleurs, les lumières acquises par Esther sur les moyens secrètement honteux auxquels le baron devait sa fortune colossale, lui ôtèrent tout scrupule. Elle se plut à jouer le rôle de la déesse Até, la Vengeance, selon le mot de l'abbé. Aussi, se faisait-elle tour à tour charmante et détestable pour ce millionnaire qui ne vivait que par elle. Quand le baron en arrivait à un degré de souffrance auquel il désirait quitter Esther, elle le ramenait à elle par une scène de tendresse.

Une quinzaine environ, avant le jour choisi pour donner sa fête, et qui devait être le lendemain du premier bal de l'Opéra, la courtisane, que ses bons mots commençaient à rendre redoutable, se trouvait aux Italiens, dans le fond de la loge que le baron, forcé de lui donner une loge, lui avait obtenue au rez-de-chaussée, afin d'y cacher sa maîtresse et ne pas se montrer en public avec elle, à quelques pas de madame de Nucingen.

Esther avait choisi sa loge de manière à pouvoir contempler celle de madame de Sérizy que Lucien accompagnait presque toujours. La pauvre courtisane mettait son bonheur à regarder Lucien les mardis, les jeudis et les samedis, auprès de madame de Sérizy. Esther vit alors, vers

les neuf heures et demie, Lucien entrant dans la loge de la comtesse le front soucieux, pâle et la figure presque décomposée. Ces signes de désolation intérieure n'étaient visibles que pour Esther. La connaissance du visage d'un homme, est chez la femme qui l'aime, comme celle de la pleine mer pour un vieux marin.

— Mon Dieu! que peut-il avoir?... Qu'est-il arrivé? Aurait-il besoin de parler à cet ange infernal, qui est un ange gardien pour lui, et qui vit caché dans une mansarde entre celle d'Europe et celle d'Asie.

L'abbé, très ostensiblement parti pour l'Espagne, était allé jusqu'à Tours. Il avait fait continuer le chemin à sa voiture jusqu'à Bordeaux, en y laissant un domestique chargé de jouer le rôle du maître, et

de l'attendre dans un hôtel de Bordeaux. Puis, revenu par la diligence sous le costume d'un commis-voyageur, il s'était secrètement installé chez Esther, d'où, par Asie, par Europe et par Paccard, il dirigeait avec soin ses machinations, en surveillant tout, et particulièrement Peyrade.

Occupée de pensées si cruelles, Esther entendait à peine la musique. Aussi, peut-on facilement croire qu'elle n'écoutait pas du tout le baron, qui tenait entre ses deux mains une main de son *anche*, en lui parlant dans son patois de juif polonais, dont les singulières désinences ne doivent pas donner moins de mal à ceux qui les lisent qu'à ceux qui les entendent.

— *Esder*, dit-il en lui lâchant la main,

et la repoussant avec un léger mouvement d'humeur, *fus ne m'égoudez bas!*

— Baron, tenez, vous baragouinez l'amour comme vous baragouinez le le français.

— *Terteifle!*

— Oui,.. oui!... Je ne suis pas ici dans mon boudoir, je suis aux Italiens. Si vous n'étiez pas une des caisses fabriquées par Huret ou par Fichet, qui s'est métamorphosée en homme par un tour de force de la Nature, vous ne feriez pas tant de tapage dans la loge d'une femme qui aime la musique. Je crois bien que je ne vous écoute pas! Vous êtes-là, tracassant dans ma robe comme un hanneton dans un papier, et vous me faites rire de pitié. Vous me dites: — «*Fus êdes cholie,*

vous êdes à groguer. » Vieux fat ! si je vous répondais : — « Vous me déplaisez moins ce soir qu'hier, rentrons chez nous. » Eh bien ! à la manière dont je vous vois soupirer, (car si je ne vous écoute pas je vous sens,) je vois que vous avez énormément dîné, votre digestion commence. Apprenez de moi, (je vous coûte assez cher pour que je vous donne de temps en temps un conseil pour votre argent !) apprenez, mon cher, que quand on a des digestions embarrassées, comme le sont les vôtres, il ne vous est pas permis de dire indifféremment, et à des heures indues, à votre maîtresse : — *Fus êdes cholie...* Un vieux soldat est mort de cette fatuité-là *dans les bras de la Religion,* a dit Blondet..... Il est dix heures, vous avez fini de dîner à neuf heures chez du Tillet avec votre pigeon, le comte de

Brambourg, vous avez des millions et des truffes à digérer... repassez demain à dix heures !

— *Gomme fus edes grielle...* s'écria le Baron qui reconnut la profonde justesse de cet argument médical.

— Cruelle!... fit Esther en regardant toujours Lucien. N'avez-vous pas consulté Bianchon, Desplein, le vieil Haudry... Depuis que vous entrevoyez l'aurore de votre bonheur savez-vous de quoi vous me faites l'effet?...

— *Te quoi?*

— D'un petit bonhomme enveloppé de flanelle, qui, d'heure en heure, se promène de son fauteuil à sa croisée pour savoir si le thermomètre est à l'article

vers à soie, la température que son médecin lui ordonne...

— *Dennez, fus edes eine incrade!*

— Ingrate! dit Esther. Et que m'avez-vous donné, jusqu'à présent?... beaucoup de désagrément. Voyons, papa? puis-je être fière de vous? Vous! vous êtes fier de moi, je porte très bien vos galons et votre livrée. Vous avez payé mes dettes!... soit. Mais vous avez *chippé* assez de millions... (Ah! ah! ne faites pas la moue, vous en êtes convenu avec moi...) pour n'y pas regarder. Et c'est là votre plus beau titre de gloire... Fille et voleur, rien ne s'accorde mieux. Vous avez construit une cage magnifique pour un perroquet qui vous plaît... Allez demander à

un ara du Brésil s'il doit de la reconnaissance à celui qui l'a mise dans une cage dorée...—Ne me regardez donc pas ainsi, vous avez l'air d'un bonze... — Vous montrez votre ara blanc et rouge à tout Paris. Vous dites : — « Y a-t-il quelqu'un à Paris qui possède un pareil perroquet?..... Et comme il jacasse ! Comme il rencontre bien dans ses mots?... Du Tillet entre, il lui dit : — « Bonjour, petit fripon...» Mais vous êtes heureux comme un Hollandais qui possède une tulipe unique, comme un ancien nabab, pensionné en Asie par l'Angleterre, à qui un commis-voyageur a vendu la première tabatière suisse qui a joué trois ouvertures. Vous voulez mon cœur!... Eh! bien, tenez, je vais vous donner les moyens de le gagner.

— *Tiddes, tiddes!... che verai dut pir*

fus... C'haime à èdre plaqué par vus?...

— Soyez jeune, soyez beau, soyez comme Lucien de Rubempré, que voilà chez votre femme, et vous obtiendrez *gratis* ce que vous ne pourrez jamais acheter avec tous vos millions!...

— *Che fus guidde, gar, fraimante! fus êdes ecgségraple ce soir...*

— Eh! bien, bonsoir, répondit Esther, Recommandez à *Chorche* de tenir la tête de votre lit, très haut, de mettre les pieds bien en pente, vous avez ce soir le teint à l'apoplexie... Cher, vous ne direz pas que je ne m'intéresse point à votre santé...

Le baron était debout et tenait le bouton de la porte.

— Ici, Nucingen?..... fit Esther en le rappelant.

Le baron se pencha vers elle avec une servilité canine.

— Voulez-vous me voir gentille pour vous et vous donner ce soir chez moi des verres d'eau sucrée, en vous *choûchoûtant,* gros monstre!...

— *Fus me prissez le cueir...*

— *Briser le cuir,* ça se dit en un seul mot : *tanner!...* reprit-elle en se moquant de la prononciation du baron. Voyons, amenez-moi Lucien, que je l'invite à notre festin de Balthazar, et que je sois sûre qu'il n'y manquera pas. Si vous réussissez à cette petite négocia-

tion, je te dirai si bien que je t'aime, mon gros Frédéric, que tu le croiras.....

— *Fus êdes eine engeanderesse...* dit le baron en baisant le gant d'Esther. *Che gonzendirais à andandre eine hire t'inchures, s'il y a fait tuchurs eine garesse au pout...*

— Allons, si je ne suis pas obéie, je... dit-elle en menaçant le baron du doigt comme on fait avec les enfants.

Le baron hocha la tête en oiseau pris dans un traquenard et qui implore le chasseur.

— Mon Dieu! qu'a donc Lucien? se dit-elle quand elle fut seule en ne retenant

plus ses larmes qui tombèrent, il n'a jamais été si triste !

Voici ce qui le soir même était arrivé à Lucien.

XLVII.

Tout ce qu'on peut souffrir au seuil d'une porte.

A neuf heures, Lucien était sorti, commme tous les soirs, dans son coupé, pour aller à l'hôtel de Grandlieu. Réservant son cheval de selle et son cheval de cabriolet pour ses matinées, comme font

tous les jeunes gens, il avait pris un coupé pour ses soirées d'hiver, et en avait choisi chez le premier loueur de carrosses un des plus magnifiques avec de magnifiques chevaux. Tout lui souriait depuis un mois : il avait dîné trois fois à l'hôtel de Grandlieu, le duc était charmant pour lui; ses actions dans l'entreprise des *Omnibus* vendues trois cent mille francs, lui avaient permis de payer encore un tiers sur le prix de sa terre ; Clotilde de Grandlieu, qui faisait de délicieuses toilettes, avait dix pots de fard sur la figure quand il entrait dans le salon, et avouait hautement d'ailleurs sa passion pour lui. Quelques personnes, assez haut placées, parlaient du mariage de Lucien et de mademoiselle de Grandlieu, comme d'une chose probable. Le duc de Chaulieu, l'ancien

ambassadeur en Espagne et ministre des affaires étrangères pendant un moment, avait promis à la duchesse de Grandlieu de demander au roi le titre de marquis pour Lucien.

Après avoir dîné chez madame de Sérizy, Lucien, était donc allé, ce soir-là, de la rue de la Chaussée-d'Antin au faubourg Saint-Germain y faire sa visite de tous les jours. Il arrive, son cocher demande la porte, elle s'ouvre, il arrête au perron. Lucien, en descendant de voiture, voit dans la cour quatre équipages. En apercevant monsieur de Rubempré, l'un des valets de pied, qui ouvrait et fermait la porte du péristyle, s'avance, sort sur le perron et se met devant la porte, comme un soldat qui reprend sa faction.

— Sa seigneurie n'y est pas ! dit-il.

— Madame la duchesse reçoit, fit observer Lucien au valet.

— Madame la duchesse est sortie, répond gravement le valet.

— Mademoiselle Clotilde...

— Je ne pense pas que mademoiselle Clotilde reçoive en l'absence de madame la duchesse...

— Mais il y a du monde... répartit Lucien foudroyé.

— Je ne sais pas, répondit le valet de pied en tâchant d'être à la fois bête et res-

[illegible]ux.

[illegible]errible que l'éti-

quette pour ceux qui l'admettent comme la loi la plus formidable de la société. Lucien devina facilement le sens de cette scène atroce pour lui : le duc et la duchesse ne voulaient pas le recevoir. Il sentit sa moelle épinière se gelant dans les anneaux de sa colonne vertébrale, et une petite sueur froide mit quelques perles sur son front.

Ce colloque avait lieu devant son valet de chambre à lui, qui tenait la poignée de la portière et qui hésitait à la fermer, Lucien lui fit signe qu'il allait repartir ; mais, en remontant, il entendit le bruit que font des gens en descendant un escalier, et un domestique vint crier successivement : — Les gens de monsieur le duc de Chaulieu ! — Les gens

de madame la vicomtesse de Grandlieu !

Lucien ne dit qu'un mot à son domestique : — Vite aux Italiens !...

Malgré sa prestesse, l'infortuné dandy ne put éviter le duc de Chaulieu et son fils le duc de Réthoré avec lesquels il fut forcé d'échanger des saluts, et qui ne lui dirent pas un mot. Une grande catastrophe à la cour, la chûte d'un favori redoutable est souvent consommée, au seuil d'un cabinet, par le mot d'un huissier à visage froid.

— Comment faire savoir ce désastre, à l'instant, à mon conseiller! se disait Lucien. Que se passe-t-il...

Il se perdait en conjectures. Voici ce qui venait d'avoir lieu.

Le matin même, à onze heures du matin, le duc de Grandlieu dit en entrant dans le petit salon où l'on déjeûnait en famille, à Clotilde après l'avoir embrassée : — Mon enfant, jusqu'à nouvel ordre, ne t'occupe plus du sire de Rubempré.

Puis il prit la duchesse par la main et l'emmena dans une embrâsure de croisée où il lui dit quelques mots à voix basse qui firent changer de couleur la pauvre Clotilde; car sa mère, qu'elle observait écoutant le duc, laissa paraître sur sa figure une vive surprise.

— Jean, dit le duc à l'un des domestiques, tenez, portez ce petit mot à mon

sieur le duc Chaulieu priez-le de vous donner réponse par oui ou non. — Je l'invite à venir dîner avec nous, aujourd'hui, dit-il à sa femme.

Le déjeûner fut profondément triste : la duchesse parut pensive, le duc sembla fâché contre lui-même, et Clotilde eut beaucoup de peine à retenir ses larmes. Les autres filles étonnées se regardèrent en s'interrogeant par des œillades. Après le déjeûner, la duchesse prit sa fille Clotilde avec elle, et l'emmena dans sa chambre.

— Mon enfant, votre père a raison, obéissez-lui, lui dit-elle d'une voix attendrie. Je ne puis vous dire comme lui : « Ne pensez pas à Lucien! » Non, je comprends ta douleur.

Clotilde baisa la main de sa mère.

— Mais je te dirai, mon ange : « attends, sans faire une seule démarche, souffre en silence, puisque tu l'aimes, et sois confiante en la sollicitude de tes parents ! » Les grandes dames, mon enfant, sont grandes parce qu'elles savent toujours faire leur devoir dans toutes les occasions, et avec noblesse.

— De quoi s'agit-il ?... demanda Clotilde devenue pâle comme un lys.

— De choses trop graves pour qu'on puisse t'en parler, mon cœur, répondit la duchesse ; car, si elles sont fausses, ta pensée en serait inutilement salie, et si elles sont vraies, tu dois les ignorer !

A six heures, le duc de Chaulieu vint

trouver dans son cabinet le duc de Granlieu qui l'attendait.

— Dis donc, Henri...

Ces deux ducs se tutoyaient et s'appelaient par leurs prénoms. C'est une de ces nuances inventées pour marquer les degrés de l'intimité, repousser les envahissements de l'égalité française et humilier les amours-propres.

— Dis donc, Henri, je suis dans un embarras si grand, que je ne peux prendre conseil que d'un vieil ami qui connaisse bien les affaires et tu en as la triture. Ma fille Clotilde, aime, comme tu le sais, ce petit Rubempré qu'on m'a quasi-contraint de lui promettre pour mari. J'ai toujours été contre ce mariage; mais, en-

fin, madame de Grandlieu n'a pas su se défendre de l'amour de Clotilde. Quand ce garçon a eu acheté sa terre, quand il l'a eue payée aux trois quarts, il n'y a plus eu d'objection de ma part. Voici que j'ai reçu hier au soir une lettre anonyme (tu sais le cas qu'on en doit faire) où l'on m'affirme que la fortune de ce garçon provient d'une source impure, et qu'il nous ment en nous disant que sa sœur lui donne les fonds nécessaires à ses acquisitions. On me somme au nom du bonheur de ma fille, de la considération de notre famille, de prendre des renseignements, en m'indiquant les moyens de m'éclairer... Tiens, lis d'abord?...

— Je partage ton opinion sur les lettres anonymes, mon cher Ferdinand, dit le duc de Chaulieu ; mais, tout en les mé-

prisant, on doit s'en servir. Il en est de ces lettres, absolument comme des espions. Ferme ta porte à ce garçon, et voyons à prendre des renseignements... Eh ! bien, j'ai ton affaire. Tu as pour avoué, Derville, un homme en qui nous avons toute confiance, il a les secrets de bien des familles, il peut bien porter celui-là. C'est un homme probe, un homme de poids, un homme d'honneur, il est fin, rusé, mais il n'a que la finesse des affaires, tu ne dois l'employer que pour obtenir un témoignage auquel tu puisse avoir égard. Nous avons au Ministère des Affaires Étrangères, par la police du royaume, un homme unique pour découvrir les secrets d'État, nous l'envoyons souvent en mission. Préviens Derville qu'il aura, pour cette affaire, un lieutenant. Notre espion est *un monsieur*

qui se présentera décoré de la croix de la Légion-d'Honneur ; il aura l'air d'un diplomate. Ce drôle sera le chasseur, et Derville assistera tout simplement à la chasse. Ton avoué te dira si la montagne accouche d'une souris, ou si tu dois rompre avec ce petit Rubempré. En huit jours, tu sauras à quoi t'en tenir.

— Le jeune homme n'est pas encore assez marquis, pour se formaliser de ne pas me trouver chez moi pendant huit jours, dit le duc de Grandlieu.

— Surtout si tu lui donnes ta fille, dit l'ancien ministre. Si la lettre anonyme a raison, qué que ça te fait ! Tu feras voyager Clotilde avec ma belle-fille Madeleine qui veut aller en Italie...

— Tu me tires de peine!... dit le duc de Grandlieu, je ne sais encore si je dois te remercier...

— Attendons l'évènement.

— Ah ! fit le duc de Grandlieu, quel est le nom de ce monsieur, il faut l'annoncer à Derville... Envoie-le moi demain, sur les quatre heures, j'aurai Derville, je les mettrai tous deux en rapport.

— Le nom vrai, dit l'ancien ministre, est, je crois, Corentin... (Un nom que tu ne dois pas avoir entendu!) mais il viendra chez toi bardé de son nom ministériel. Il se fait appeler monsieur de Saint... quelque chose... Ah! Saint-Yves! Sainte-Valère, l'un ou l'autre, tu peux te fier à lui : Louis XVIII s'y fiait entièrement.

Après cette conférence, les deux ducs étaient venus au salon.

Avant le dîner, le majordome reçut l'ordre de fermer la porte à monsieur de Rubempré, ce qui venait d'être fait.

XLVIII.

La scène est dans les loges.

Lucien se promenait dans le foyer des Italiens comme un homme ivre. Il se voyait la fable de tout Paris. Il avait dans le duc de Rhétoré l'un de ces ennemis impitoyables et auxquels il faut sourire sans

pouvoir s'en venger, car leurs atteintes sont conformes aux lois du monde. Or, le duc de Rhétoré savait la scène qui venait de se passer sur le perron de l'hôtel de Grandlieu. Lucien, qui sentait la nécessité d'instruire de ce désastre subit son conseiller privé-intime-actuel, craignit de se compromettre en se rendant chez Esther, où peut-être il trouverait du monde. Il oubliait qu'Esther était là, tant ses idées se confondaient.

Au milieu de ses perplexités, il lui fallut causer avec Rastignac qui, ne sachant pas encore la nouvelle, le félicitait sur son prochain mariage.

En ce moment, Nucingen se montra, souriant à Lucien, et lui dit : — *Fûles-fûs me vaire le blésir te fennir foir mon-*

tame te Jamby qui feut fus einfider elle-même à la bentaison te nodre gremaillière...

— Volontiers, baron répondit Lucien à qui le financier parut être un ange sauveur.

— Laissez-nous, dit Esther à monsieur de Nucingen quand elle le vit entrer avec Lucien, allez voir madame du Val-Noble que j'aperçois dans une loge des troisièmes avec son Nabab... Il pousse bien des Nabab dans les Indes, ajouta-t-elle en regardant Lucien d'un air d'intelligence.

— Et celui-là, dit Lucien en souriant, ressemble terriblement au vôtre.

— Et, dit Esther en répondant à Lucien

par un autre signe d'intelligence tout en continuant de parler au baron, amenez-la moi avec son Nabab, il a grande envie de faire votre connaissance, on le dit puissamment riche. La pauvre femme m'a déjà chanté je ne sais combien d'élégies, elle se plaint que ce Nabab ne va pas, et si vous le débarassiez de son *lest*, il serait plus leste.

— *Fûs nus brenez tonc pir tes follères,* dit le baron.

— Qu'as-tu, mon Lucien?... dit-elle dans l'oreille de son ami en la lui effleurant avec ses lèvres dès que la porte de la loge fut fermée.

— Je suis perdu!

Esther pâlit.

— On vient de me refuser l'entrée de l'hôtel de Grandlieu, sous prétexte qu'il n'y avait personne, le duc et la duchesse y étaient et cinq équipages piaffaient dans la cour...

— Comment, le mariage manquerait ! dit Esther d'une voix émue.

Elle entrevoyait le Paradis !

— Je ne se sais pas encore ce qui se trame contre moi...

— Mon Lucien, lui répondit-elle d'une voix adorablement câline, pourquoi te chagriner, tu feras un plus beau mariage, plus tard... Je te gagnerai deux terres...

— Donne à souper, ce soir, afin que je puisse *lui* parler secrètement, et surtout invite le faux Anglais et la Val-No-

ble. Ce Nabab a causé ma ruine, il est notre ennemi, nous le tiendrons, et nous...

Lucien s'arrêta, fit un geste de désespoir.

— Eh! bien, qu'y a-t-il? demanda la pauvre fille qui se sentait comme dans un brasier.

— Oh! madame de Sérizy me voit! s'écria Lucien, et pour comble de malheur, le duc de Rhétoré, l'un des témoins de ma déconvenue, est avec elle.

En effet, en ce moment même, le duc de Rhétoré jouait avec la douleur de la comtesse de Sérizy.

—Vous laissez Lucien se montrer dans

la loge de mademoiselle Esther, disait-il en lui indiquant et la loge et Lucien. Vous qui vous intéressez à lui, vous devriez l'avertir que cela ne se fait pas, on peut souper chez elle, on peut même... mais, en vérité, je ne m'étonne plus du refroidissement des Grandlieu pour lui... Je viens de le voir refusé à la porte, sur le perron...

Madame de Sérizy tenait sa lorgnette braquée sur la loge d'Esther.

— Ces filles-là sont bien dangereuses, dit-elle.

— Oui, dit le duc, autant pour ce qu'elles peuvent que pour ce qu'elles veulent...

— Elles le ruineront ! dit madame de

Sérizy, car elles sont, m'a-t-on dit, aussi coûteuses quand on ne les paye pas que quand elles vous ruinent.

— Pas pour lui?... répondit le jeune duc en faisant l'étonné. Elles sont loin de lui coûter de l'argent, elles lui en donneraient au besoin, elles courent toutes après lui.

La comtesse eut un petit mouvement nerveux autour de la bouche qui ne pouvait pas être compris dans la catégorie de ses sourires.

— Eh ! bien, dit Esther, viens souper à minuit. Amène Blondet et Rastignac. Ayons au moins deux personnes amusantes, et ne soyons pas plus de neuf.

— Il faudrait trouver moyen d'envoyer

chercher Europe par le baron sous prétexte de prévenir Asie, et tu lui dirais ce qui vient de m'arriver afin qu'*il* en soit instruit, avant d'avoir le Nabab sous sa coupe.

— Ce sera fait, dit Esther.

Ainsi Peyrade allait probablement se trouver, sans le savoir sous le même toit avec son adversaire. Le tigre venait dans l'antre du lion et d'un lion accompagné de ses gardes.

Quand Lucien rentra dans la loge de madame de Sérizy, au lieu de tourner la tête vers lui, de lui sourire et de ranger sa robe pour lui faire place à côté d'elle, elle affecta de ne pas faire la moindre attention à celui qui entrait, elle continua

de lorgner dans la salle; mais Lucien s'aperçut au tremblement des jumelles que la comtesse était en proie à l'une de ces agitations formidables par lesquelles s'expient les bonheurs illicites; mais il n'en descendit pas moins sur le devant de la loge, à côté d'elle, et se campa dans l'angle opposé, laissant entre la comtesse et lui un petit espace vide, il s'appuya sur le bord de la loge, y mit son coude droit, et le menton sur sa main gantée; puis il se posa de trois quarts, en attendant un mot. Au milieu de l'acte, la comtesse ne lui avait encore rien dit, et ne l'avait pas encore regardé.

— Je ne sais pas, lui dit-elle, pourquoi vous êtes ici, votre place est dans la loge de mademoiselle Esther...

— J'y vais, dit Lucien qui sortit sans regarder la comtesse.

— Ah ! ma chère, dit madame du Val-Noble en entrant dans la loge d'Esther avec Peyrade que le baron de Nucingen ne reconnut pas, je suis enchanté de te présenter monsieur Samuel Johnson, il est admirateur des talents de monsieur de Nucingen.

— Vraiment, monsieur, dit Esther en souriant à Peyrade.

— *O, yes, bocop,* dit Peyrade.

— Eh ! bien, baron, voilà un français qui ressemble au vôtre, à peu près comme le Bas-Breton ressemble au Bourguignon. Ça va bien m'amuser de vous entendre causant finances... Savez-vous ce que j'exige de vous monsieur Nabab ?... dit-

elle en souriant. Pour faire connaissance avec mon baron...

— *O!... jé... vôs mercie. Vos mé présenterez au sir berronet.*

— Oui, reprit-elle. Il faut me faire le plaisir de souper chez moi... Il n'y a pas de poix plus forte que la cire du vin de Champagne pour lier les hommes, elle scelle toutes les affaires, et surtout celles où l'on s'enfonce. Venez ce soir?... vous trouverez de bons garçons! Et, quant à toi, mon petit Frédéric, dit-elle à l'oreille du baron, vous avez votre voiture, courez rue Saint-Georges et ramenez-moi Europe, j'ai deux mots à lui dire pour mon souper... J'ai retenu Lucien, il nous amènera deux gens d'esprit...
— Nous ferons poser l'Anglais, dit-

elle à l'oreille de madame du Val-Noble.

Peyrade et le baron laissèrent les deux femmes seules.

XLIX.

Les désagréments du plaisir.

— Ah ! ma chère, si tu fais jamais poser ce gros infâme-là, tu auras de l'esprit, dit la Val-Noble.

— Si c'était impossible, tu me le prête-

rais huit jours... répondit Esther en riant.

— Non, tu ne le garderais pas une demi-journée, répliqua madame du Val-Noble, je mange un pain trop dur, mes dents s'y cassent. Je ne veux plus de ma vie vivante, me charger de faire le bonheur d'un Anglais... C'est tous égoïstes froids, des pourceaux habillés...

— Comment, pas d'égards?... dit Esther en souriant.

— Au contraire, ma chère. Ce monstre-là ne m'a pas encore dit *toi*.

— Dans aucune situation?... dit Esther.

— Le misérable m'appelle toujours

madame, et garde le plus beau sang-froid du monde au moment où tous les hommes sont plus ou moins gentils... L'amour, tiens, ma foi c'est pour lui, comme de se faire sa barbe : il essuye ses rasoirs, il les remet dans l'étui, il se regarde dans la glace, et a l'air de se dire : — Je ne me suis pas coupé. Puis, il me traite avec un respect à rendre une femme folle. Cet infâme milord Pot-au-Feu ne s'amuse-t-il pas à faire cacher ce pauvre Théodore, et à le laisser debout dans mon cabinet de toilette pendant des demi-journées. Enfin il s'étudie à me contrarier en tout. Et avare... comme Gigonnet ! Il me mène dîner, il ne me paye pas la voiture qui me ramène, si par hasard je n'ai pas demandé la mienne.

— Hé! bien, dit Esther, que te donne-t-il pour ce service là?...

— Mais, ma chère, absolument rien. Cinq cents francs, tout secs, par mois, et il me paye la remise. Mais, ma chère, qu'est-ce que c'est?... une voiture comme celles qu'on loue aux épiciers le jour de leur mariage pour aller à la Mairie, à l'Église et au Cadran-Bleu... Il me *tanne* avec le respect. Si j'essaie d'avoir mal aux nerfs et d'être mal disposée, il ne se fâche pas, il me dit: — *Ie veuie qué milady fesse sa petit voloir, por que rienne n'est pius detestabel,* — *no gentlemen!* — *qué dé dire a ioune genti phâme* : « *Vos été ioune bellôt dé cottône, ioune merchendise!..* » *Hé! hé! vos étez à eine member of society de temprence, and anti-Slavery.* Et mon drôle, reste pâle, sec, froid, en me faisant ainsi comprendre qu'il a du respect pour moi comme il en aurait pour un nègre, et que cela ne tient pas à son

cœur, mais à ses opinions d'abolitioniste.

— Il est impossible d'être plus infâme, dit Esther, mais je le ruinerais, ce chinois-là!...

— Le ruiner?... dit madame du Val-Noble, il faudrait qu'il m'aimât!... Mais toi-même, tu ne voudrais pas lui demander deux liards. Il t'écouterait gravement, et te dirait, avec ces formes britanniques qui font trouver les *gifles* aimables, qu'il te paye assez cher, *por le petit chose qu'est lé amor dans son paour existence.*

— Dire que, dans notre état, on peut rencontrer des hommes comme celui-là?... s'écria Esther.

— Ah! ma chère, tu as eu de la chan-

ce, toi !.. soigne bien ton Nucingen ?

— Mais il a une idée, ton Nabab !

— C'est ce que me dit Adèle, répondit madame du Val-Noble.

— Tiens, cet homme là, ma chère, aura fait le pari de se faire haïr par une femme, et de se faire renvoyer en tant de temps, dit Esther.

— Ou bien, il veut faire des affaires avec Nucingen, et il m'aura prise en sachant que nous étions liées, c'est ce que croit Adèle, répondit madame du Val-Noble. Voilà pour quoi je te le présente ce soir. Ah ! si je pouvais être certaine de ses projets, comme je m'entendrais joliment avec toi et Nucingen.

— Tu ne t'emportes pas, dit Esther, tu ne lui dis pas son fait de temps en temps.

— Tu l'essayerais, tu es bien fine... Eh! bien, malgré ta gentillesse, il te tuerait avec ses sourires glacés. Il te répondrait : *Yeu souis anti-slaveri, et vos étés libre...* Tu lui dirais les choses les plus drôles, il te regarderait et dirait : *véry good*! et tu t'apercevrais que tu n'es pas autre chose à ses yeux qu'un polichinelle.

— Et la colère ?...

— Même chose ! Ce serait un spectacle pour lui. On peut l'opérer à gauche, sous le sein, on ne lui fera pas le moindre mal, ses viscères doivent être en ferblanc.

Je le lui ai dit. Il m'a répondu : — *Yeu souis trei contente de cette dispeusitionne physicale*... Et toujours poli. Ma chère, il a l'âme gantée... Je continue encore quelques jours d'endurer ce martyre pour satisfaire ma curiosité. Sans cela, j'aurais fait déjà souffleter milord par Albert qui n'a pas son pareil à l'épée, il n'y a plus que cela...

— J'allais te le dire ! s'écria Esther ; mais tu devrais auparavant savoir s'il sait boxer, car ces vieux anglais, ma chère, çà garde un fond de malice.

— Celui-là n'a pas son double !... Non, si tu le voyais me demandant mes ordres, et à quelle heure il peut se présenter, pour venir me surprendre (bien entendu) et déployant les formules de respect,

soit-disant des *gentlemen*, tu dirais : voilà une femme adorée, et il n'y a pas une femme qui n'en dirait autant...

— Et l'on nous envie, ma chère! fit Esther.

— Ah ! bien !... s'écria madame du Val-Noble. Tiens, nous avons toutes plus ou moins, dans notre vie, appris le peu de cas qu'on fait de nous ; mais, ma chère, je n'ai jamais été si cruellement, si profondément, si complètement méprisée par la brutalité, que je le suis par le respect de cette grosse outre pleine de Porto. Quand il est gris, il s'en va, *por ne pas êté displaisante*, dit-il à Adèle, et ne pas être à deux *pouissances* à la fois : la femme et le vin. Il abuse de mon fiacre, il s'en sert plus que moi... Oh ! si nous pouvions le

faire rouler ce soir sous la table... mais il boit dix bouteilles et il n'est que gris : il a l'œil trouble et il y voit clair.

— C'est comme ces gens dont les fenêtres sont sales à l'extérieur, dit Esther, et qui du dedans voient ce qui se passe dehors... Je connais cette propriété de l'homme : du Tillet a cette qualité-là, superlativement.

— Tâche d'avoir du Tillet, et à eux deux, Nucingen, s'ils pouvaient le fourrer dans quelques unes de leurs combinaisons, je serais au moins vengée !... ils le réduiraient à la mendicité ! Ah ! ma chère, tomber à un hypocrite de protestant, après ce pauvre Falleix, qui était si drôle, si bon enfant, si *gouailleur !*... Avons nous ri... On dit les agents de change,

tous bêtes... Eh ! bien celui-là n'a manqué d'esprit, qu'une fois...

— Quand il t'a laissée sans le sou.

Europe amenée par monsieur de Nucingen, passa sa tête vipérine par la porte; et, après avoir entendu quelques phrases que lui dit sa maîtresse à l'oreille, elle disparut.

L.

Les serpents s'entrelacent.

A onze heures et demie du soir, cinq équipages étaient arrêtés rue Saint-Georges à la porte de l'illustre courtisane: c'était celui de Lucien qui vint avec Rastignac, Blondet et Bixiou, celui de du

Tillet, celui du baron de Nucingen, celui du Nabab et celui de Florine que du Tillet raccola. La triple cloture des fenêtres était déguisée par les plis des magnifiques rideaux de la Chine. Le souper devait être servi à une heure, les bougies flambaient, le petit salon et la salle à manger déployaient leurs somptuosités. On se promit une de ces nuits de débauche auxquelles ces trois femmes et ces hommes pouvaient seuls résister. On joua d'abord, car il fallait attendre environ deux heures.

— Jouez-vous milord?... dit du Tillet à Peyrade.

— *Ie aye jouié avec o'Connell, Pitt, Fox, Canning, lort Brougham, lort...*

— Dites tout de suite une infinité de lords, lui dit Bixiou.

— *Lord Fitz-William, lort Ellenborough, lort Hertford, lort.*

Bixiou regarda les souliers de Peyrade et se baissa.

— Que cherches-tu... lui dit Blondet.

— Parbleu ! le ressort qu'il faut pousser pour arrêter la machine, dit Florine.

— Jouez-vous vingt francs la fiche?... dit Lucien.

— *Ie ioue, tout ce que vos vodrez perdre...*

— Est-il fort?... dit Esther à Lucien, ils le prennent tous pour un Anglais !...

Du Tillet, Nucingen, Peyrade et Rastignac se mirent à une table de wisk. Florine, madame du Val-Noble, Esther, Blondet, Bixiou restèrent autour du feu à causer. Lucien passa le temps à feuilleter un magnifique ouvrage à gravures.

— Madame est servie, dit Paccard dans une magnifique tenue.

Peyrade, mis à gauche de Florine, fut flanqué de Bixiou à qui Esther avait recommandé de faire boire outre mesure le Nabab en le défiant. Bixiou possédait la propriété de boire indéfiniment. Jamais, dans toute sa vie, Peyrade n'avait vu pareille splendeur, ni goûté pareille cuisine, ni vu de si jolies femmes.

— J'en ai ce soir pour les mille écus

que me coûte déjà la Val-Noble, pensa-t-il, et d'ailleurs, je viens de leur gagner mille francs.

— Voilà un exemple à suivre, lui cria madame du Val-Noble qui se trouvait à côté de Lucien et qui montra par un geste les magnificences de la salle à manger.

Esther avait mis Lucien à côté d'elle et lui tenait le pied entre les siens sous la table.

— Entendez-vous, dit la Val-Noble en regardant Peyrade qui faisait l'aveugle, voilà comment vous devriez m'arranger une maison! Quand on revient des Indes avec des millions, et qu'on veut faire

des affaires avec des Nucingen, on se met leur niveau.

— *Ie souis of society de temprence...*

— Alors vous allez boire joliment, dit Bixiou, car c'est bien chaud les Indes, mon oncle?...

La plaisanterie de Bixiou pendant le souper fut de traiter Peyrade comme un de ses oncles revenu des Indes.

— *Montame ti Fal Nople, m'a tidde que fus afiez tes itées...* demanda Nucingen en examinant Peyrade.

— Voilà ce que je voulais entendre, dit du Tillet à Rastignac, les deux baragouins ensemble.

— Vous verrez qu'ils finiront par se comprendre, dit Bixiou qui devina ce que du Tillet venait de dire à Rastignac.

— *Sir Beronette, ie aye conciu eine litle spécouléchienne, ô ! very comfortable... bocop treiz profitable, and ritche de bénéfices...*

— Vous allez voir, dit Blondet à du Tillet, qu'il ne parlera pas une minute sans faire arriver le parlement et le gouvernement anglais.

— *Ce êdre dans lé China... por le opiume....*

— *Ui, che gonnais,* dit aussitôt Nucingen en homme qui possédait son Globe commercial, *mais le Coufernement Enclès*

avait ein moyen t'agtion te l'obium pir s'oufrir la Chine, et ne nus bermeddrait biont...

— Nucingen lui a pris la parole sur le gouvernement, dit du Tillet à Blondet.

— Ah ! vous avez fait le commerce de l'opium ! s'écria madame du Val-Noble, je comprends maintenant pourquoi vous êtes si stupéfiant, il vous en est resté dans le cœur...

— *Foyez !* cria le baron au soi-disant marchand d'opium et lui montrant madame du Val-Noble, *fus êdes comme moi : chamais les milionaires ne beufent se faire amer tes phâmes.*

— *Ie aimé bocop et sovent, madame,* répondit Peyrade.

— Toujours à cause de la tempérance,

dit Bixiou qui venait d'entonner à Peyrade sa troisième bouteille de vin de Bordeaux, et qui lui fit entamer une bouteille de vin de Porto.

— *O!* s'écria Peyrade, *it is very vine de Pôrtiugal di Engleterre.*

Blondet, du Tillet et Bixiou échangèrent un sourire. Peyrade avait la puissance de tout travestir en lui, même l'esprit.

Il y a peu d'Anglais qui ne vous soutiennent que l'or, et l'argent sont meilleurs en Angleterre que partout ailleurs. Les poulets et les œufs venant de Normandie et envoyés au marché de Londres, autorisent les Anglais à soutenir que les poulets et les œufs de Londres sont supérieurs (*véry fines*) à ceux de Paris qui viennent des mêmes pays.

Esther et Lucien restèrent stupéfaits devant cette perfection de costume, de langage et d'audace.

On buvait, on mangeait, tant et si bien en causant et en riant, qu'on atteignit à quatre heures du matin.

Bixiou crut avoir remporté l'une de ces victoires si plaisamment racontées par Brillat-Savarin. Mais, au moment où il se disait, en offrant à boire à son oncle : — J'ai vaincu l'Angleterre !... Peyrade, ivre-mort, répondit à ce féroce railleur un : — *Assez, mon garçon !* qui ne fut entendu que de Bixiou.

— Eh ! les autres, il est Anglais comme moi !... Mon oncle est un gascon ! je ne pouvais pas en avoir d'autre !

Bixiou se trouvait seul avec Peyrade ainsi personne n'entendit ce *lapsus linguæ*.

Peyrade tomba de sa chaise à terre. Aussitôt Paccard s'empara de Peyrade et le monta dans une mansarde où il s'endormit d'un profond sommeil.

A six heures du soir, le Nabab se sentit réveiller par l'application d'un linge mouillé avec lequel on le débarbouillait, et il se trouva sur un mauvais lit de sangle, face à face avec Asie masquée et en domino noir.

—Ah! ça, papa Peyrade, comptons?.. nous deux.

— Où suis-je?... dit-il en regardant autour de lui.

— Écoutez-moi, ça vous dégrisera!... dit Asie. Si vous n'aimez pas madame du Val-Noble, vous aimez votre fille, n'est-ce pas!...

— Ma fille!... s'écria Peyrade en rugissant.

— Oui, mademoiselle Lydie...

— Eh! bien.

— Eh! bien, elle n'est plus rue des Moineaux, elle est enlevée.

Peyrade laissa échapper un soupir semblable à celui des soldats qui meurent d'une vive blessure sur le champ de bataille.

— Pendant que vous contrefaisiez l'An-

glais, on contrefaisait Peyrade. Votre petite Lydie a cru suivre son père, elle est en lieu sûr... Oh ! vous ne la trouverez jamais ! à moins que vous ne répariez le mal que vous avez fait...

— Quel mal !

— On a refusé hier chez le duc de Grandlieu la porte à monsieur Lucien de Rubempré. Ce résultat est dû à tes intrigues, et à l'homme que tu nous as détaché. Pas un mot, écoute ! dit Asie en voyant Peyrade ouvrant la bouche.

Il y eut un moment de silence.

— Tu n'auras ta fille, pure et sans tache, reprit Asie, en appuyant sur les idées par l'accent quelle mit à chaque mot, que le lendemain du jour où monsieur Lucien

de Rubempré sortira de Saint-Thomas-d'Aquin, marié à mademoiselle Clotilde. Si, dans dix jours, Lucien de Rubempré n'est pas reçu, comme par le passé, dans la maison de Grandlieu, tu mourras, d'abord, de mort violente, sans que rien ne puisse te préserver du coup qui te menace... Puis, quand tu te sentiras atteint, on te laissera le temps, avant de mourir, de songer à cette pensée : Ma fille est une prostituée pour le reste de ses jours !... Quoique tu aies été assez bête pour laisser cette prise à nos griffes, il te reste encore assez d'esprit pour méditer sur cette communication de notre gouvernement. N'aboye pas, ne dis pas un mot, va changer de costume chez Contenson, retourne chez toi, et Katt te dira que sur un mot de toi, ta petite Lydie est descendue et n'a plus été revue. Si tu te plains, si tu

fais une démarche, on commencera par où je t'ai dit qu'on finirait avec ta fille. Avec le père Canquoëlle, il ne faut pas faire de phrases, ni prendre de mitaines, n'est-ce pas?... Descends et songe bien à ne plus tripoter nos affaires.

Asie laissa Peyrade dans un état à faire pitié, chaque mot fut un coup de massue. L'espion avait deux larmes dans les yeux et deux larmes au bas de ses joues réunies par deux traînées humides.

— On attend monsieur Johnson pour dîner, dit Europe en montrant sa tête un instant après.

Peyrade ne répondit pas, il descendit, alla par les rues jusqu'à une place de fiacre, il courut se déshabiller chez Conten-

son à qui il ne dit pas une parole, il se remit en père Canquoëlle, et fut à huit heures chez lui. Il monta les escaliers, le cœur palpitant.

Quand la flamande entendit son maître, elle lui dit si naïvement : « — Eh ! bien, mademoiselle ? où est-elle ? » que le vieil espion fut obligé de s'appuyer. Le coup dépassa ses forces.

Il entra chez sa fille, finit par s'y évanouir de douleur en trouvant l'appartement vide, et en écoutant le récit de Katt qui lui raconta les circonstances d'un enlèvement aussi habilement combiné que s'il l'eût inventé lui-même.

— Allons, se dit-il, il faut plier, je me vengerai plus tard, allons chez Coren-

tin... Voilà la première fois que nous trouvons des adversaires. Corentin a laisser ce beau garçon libre de se marier avec des impératrices, s'il veut! Ah! je comprends que ma fille l'ait aimé à la première vue... oh! le prêtre espagnol s'y connaît... Du courage, papa Peyrade : dégorge ta proie!

Le pauvre père ne se doutait pas du coup affreux qui l'attendait.

Arrivé chez Corentin, la servante lui dit : Monsieur est parti...

— Pour longtemps?

— Pour dix jours!...

— Où?

— Je ne sais pas!...

— Oh! mon Dieu, je deviens stupide! je demande où?... comme si nous le leur disions.

LI.

A la belle étoile.

Deux heures avant le moment où Peyrade allait être réveillé dans sa mansarde de la rue Saint-Georges, Corentin, venu de sa campagne de Passy, se présentait chez le duc de Grandlieu, sous le cos-

tume d'un valet de chambre de bonne maison; à une boutonnière de son habit noir se voyait le ruban de la Légion-d'Honneur. Il s'était fait une petite figure de vieillard, à cheveux poudrés, très ridée, blafarde; ses yeux étaient voilés par des lunettes en écaille; enfin il avait l'air d'un vieux chef de bureau. Quand il eut dit son nom (monsieur de Saint-Denis), il fut conduit dans le cabinet du duc de Grandlieu, où il trouva Derville, lisant la lettre qu'il avait dictée lui-même à l'un de ses agents, le Numéro chargé des Écritures.

Le duc prit à part Corentin pour lui expliquer tout ce que savait Corentin. Monsieur de Saint-Denis écouta froidement, respectueusement, en s'amusant à étudier ce grand seigneur, à pénétrer

jusqu'au tuf vêtu de velours, à mettre à jour cette vie, alors et pour toujours, occupée de wisk et de la considération de la maison de Grandlieu. Les grands seigneurs, sont si naïfs avec leurs inférieurs que Corentin n'eût pas beaucoup de questions à soumettre à monsieur de Grandlieu pour en faire jaillir des impertinences.

— Si vous m'en croyez, monsieur, dit Corentin à Derville, après avoir été présenté convenablement à l'avocat, nous partirons ce soir même pour Angoulême par la diligence de Bordeaux, qui va tout aussi vîte que la malle; nous n'aurons pas à séjourner-là plus de six heures pour y obtenir les renseignements que veut monsieur le duc. Ne suffit-il pas, si j'ai bien compris votre seigneurie, de savoir si la

sœur et le beau-frère de monsieur de Rubempré ont pu lui donner douze cent mille francs?... dit-il en regardant le duc.

— Parfaitement compris, répondit le pair de France.

— Nous pourrons être ici dans quatre jours, reprit Corentin, en regardant Derville, et nous n'aurons, ni l'un ni l'autre, laissé nos affaires pour un laps de temps pendant lequel elles pourraient souffrir.

— C'était la seule objection que j'avais à faire à Sa Seigneurie, dit Derville. Il est quatre heures; je rentre dire un mot à mon premier clerc, faire mon paquet de voyage, et après avoir dîné, je

serai à huit heures... mais aurons-nous des places, dit-il à monsieur de Saint-Denis, en s'interrompant.

— J'en réponds, dit Corentin, soyez à huit heures dans la cour des Messageries du Grand-Bureau, S'il n'y a pas de place, j'en aurai fait faire, car voilà comme il faut servir monsieur le duc de Grand-lieu...

— Messieurs, dit le duc avec une grâce infinie, je ne vous remercie pas encore...

Corentin et l'avoué, qui prirent ce mot pour une phrase de congé, saluèrent et sortirent.

Au moment où Peyrade interrogeait la

servante de Corentin, monsieur de Saint-Denis et Derville, placés dans le coupé de la diligence de Bordeaux, s'observaient en silence, à la sortie de Paris.

Le lendemain matin, d'Orléans à Tours, Derville, ennuyé, devint causeur, et Corentin daigna l'amuser, mais en gardant sa distance : il lui laissa croire qu'il appartenait à la diplomatie, et s'attendait à devenir consul-général par la protection du duc de Grandlieu.

Deux jours après leur départ de Paris, Corentin et Derville arrêtaient à Mansle, au grand étonnement de l'avoué qui croyait aller à Angoulême.

— Nous aurons dans cette petite ville,

dit Corentin à Derville, des renseignements positifs sur madame Séchard.

— Vous la connaissez donc?... demanda, Derville surpris de trouver Corentin si bien instruit.

— J'ai fait causer le conducteur, en m'apercevant qu'il est d'Angoulême; il m'a dit que madame Séchard demeure à Marsac. Marsac n'est qu'à une lieue de Mansle. J'ai pensé que nous serions mieux placés ici qu'à Angoulême pour démêler la vérité.

— Au surplus, pensa Derville, je ne suis, comme me l'a dit monsieur le duc, que le témoin des perquisitions à faire par cet homme de confiance...

L'auberge de Mansle, appelée La Belle Etoile, avait pour maître un de ces gras

et gros hommes qu'on a peur de ne pas retrouver au retour, et qui sont encore, dix ans après, sur le seuil de leur porte, avec la même quantité de chair, le même bonnet de coton, le même tablier, le même couteau, les mêmes cheveux gras, le même triple menton, et qui sont stéréotypés chez tous les romanciers, depuis l'immortel Cervantès jusqu'à l'immortel Walter-Scott. Ne sont-ils pas tous pleins de prétentions en cuisine, n'ont-ils pas tous tout à vous servir et ne finissent-ils pas tous par vous donner un poulet étique et des légumes accommodés avec du beurre fort? Tous vous vantent leurs vins fins, et vous forcent à consommer les vins du pays. Mais depuis son jeune âge, Corentin avait appris à tirer d'un aubergiste des choses plus essentielles que des plats douteux et des

vins apocryphes. Aussi, se donna-t-il pour un homme très facile à contenter et qui s'en remettait absolument à la discrétion du meilleur cuisinier de Mansle, dit-il à ce gros homme.

— Je n'ai pas de peine à être le meilleur, je suis le seul, répondit l'hôte.

— Servez-nous dans la salle à côté, dit Corentin, en faisant un clignement d'yeux à Derville, et surtout ne craignez pas de mettre le feu à la cheminée. Il s'agit de nous débarrasser de l'onglée.

— Il ne faisait pas chaud dans le coupé, dit Derville.

— Y a-t-il loin d'ici à Marsac? demanda Corentin à la femme de l'aubergiste qui descendit des régions supérieures, en

apprenant que la diligence avait débarqué chez elle des voyageurs à coucher.

— Monsieur, vous allez à Marsac?... demanda l'hôtessè.

— Je ne sais pas, répondit-il, d'un petit ton sec.

Il y eut un moment de silence.

— La distance d'ici à Marsac est-elle considérable? redemanda Corentin après avoir laissé le temps à la maîtresse de voir son ruban rouge.

— En cabriolet, c'est l'affaire d'une petite demi-heure, dit la femme de l'aubergiste.

— Croyez-vous que monsieur et madame Séchard y soient en hiver?...

— Sans aucun doute ; ils y passent toute l'année...

— Il est cinq heures, nous les trouverons bien encore debout à neuf heures.

— Oh! jusqu'à dix heures, ils ont du monde tous les soirs, le curé, monsieur Marron, le médecin.

— C'est de braves gens! dit Derville.

— Oh! monsieur, la crême!... répondit la femme de l'aubergiste, des gens droits, probes... et pas ambitieux, allez! Monsieur Séchard, quoiqu'à son aise, aurait eu des millions, à ce qu'on dit, s'il ne s'était pas laissé dépouiller d'une invention qu'il a trouvée dans la papeterie, et dont profitent les frères Cointet...

— Ah ! oui, les frères Cointet ! dit Corentin.

— Tais-toi donc, dit l'aubergiste, et qu'est-ce que cela fait à ces messieurs que monsieur Séchard ait droit ou non à un brevet d'invention pour faire du papier; ces messieurs ne sont pas des marchands de papier... Si vous comptez passer la nuit chez moi — à la Belle Étoile — dit l'aubergiste en s'adressant à ses deux voyageurs, voici le livre, je vous prierai de vous inscrire. Nous avons un brigadier qui n'a rien à faire et qui passe son temps à nous tracasser...

— Diable! diable, je croyais les Séchard très riches... dit Corentin, pendant que Derville écrivait ses noms, sa qualité d'a-

voué près le tribunal de première instance de la Seine.

— Il y en a, répondit l'aubergiste, qui les disent millionnaires, mais vouloir empêcher les langues d'aller, c'est entreprendre d'empêcher la rivière de couler. Le père Séchard a laissé deux cent mille francs de biens au soleil, comme on dit, et c'est assez beau déjà pour un homme qui a commencé par être ouvrier. Eh! bien, il avait peut-être autant d'économies, car il a fini par tirer dix à douze mille francs de ses biens. Donc, une supposition, qu'il ait été assez bête pour ne pas placer son argent pendant dix ans, c'est le compte! Mais mettez trois cent mille francs, s'il a fait l'usure comme on l'en soupçonne, voilà toute l'affaire... C'est bien loin d'un million. Je ne deman-

derais pour fortune que
ne serais pas à la Belle

— Comment, dit Cor
David Séchard et sa fe
deux ou trois millions de

— Mais, s'écria la fem
giste, c'est ce qu'on dor
Cointet qui l'ont dépouill
tion, et il n'a pas eu d'eu
mille francs... Où donc
ces honnêtes gens aient p
ils étaient bien gênés pe
leur père. Sans Kolb, leu
madame Kolb, qui leur e
vouée que son mari, ils a
de la peine à vivre. Qu'a

— *In vino veritas!* la vérité se trou
dans les bouchons. Pour mon compte,
regarde une auberge comme le véritab
État Civil d'un pays; le notaire n'est p
plus instruit que l'aubergiste de tout
qui se passe dans un petit endroit
Voyez? nous sommes censés connaître
Cointet, Kolb, etc... Un aubergiste es
répertoire vivant de toutes les aventur
il fait la police sans s'en douter. Un g
vernement ne doit pas entretenir p
de deux cents espions; car, dans
pays comme la France, il y a vi
millions d'honnêtes mouchards. Ma
nous ne sommes pas obligés de nous

Je l'espère, dit Derville.

— Voilà pourquoi, reprit Corentin, j'ai trouvé le moyen le plus naturel pour faire sortir la vérité de la bouche des époux Séchard. Je compte sur vous pour appuyer, de votre autorité d'avoué, la petite ruse dont je me servirai pour vous faire entendre un compte clair et net de leur fortune. — Après le dîner, nous partirons pour aller chez monsieur Séchard, dit Corentin à la femme de l'aubergiste, vous aurez soin de nous préparer des lits, nous voulons chacun notre chambre. A la Belle Etoile, il doit y avoir de la place.

— Oh! monsieur, dit la femme, nous avons trouvé l'enseigne.

— Oh! le calembourg existe dans tous

les départements, dit Corentin, vous n'en avez pas le monopole.

— Vous êtes servis, messieurs, dit l'aubergiste.

— Et, où diable, ce jeune homme aurait-il pris son argent?... L'anonyme aurait-il raison, serait-ce la monnaie d'une belle fille, dit Derville à Corentin en s'attablant pour dîner.

— Ah! ce serait le sujet d'une autre enquête, dit Corentin. Lucien de Rubempré vit, m'a dit monsieur le duc de Chaulieu, avec une juive convertie, qui se faisait passer pour Hollandaise, et nommée Esther Van-Bogseck.

— Quelle singulière coïncidence, dit

l'avoué, je cherche l'héritière d'un Hollandais appelé Gobseck, c'est le même nom avec un changement de consonnes...

— Eh! bien, dit Corentin, à Paris, je vous aurai des renseignement sur la filiation, à mon retour à Paris.

Une heure après, les deux chargés d'affaires de la maison de Grandlieu partaient pour la Verberie, maison de monsieur et madame Séchard.

LII.

Une des mille souricières de Corentin.

Jamais Lucien n'éprouva des émotions aussi profondes que celles dont il fut saisi à la Verberie par la comparaison de sa destinée avec celle de son beau-frère : les deux Parisiens allaient y trouver le même

spectacle qui, quelques jours auparavant, avait frappé Lucien. Là, tout respirait le calme et l'abondance.

A l'heure où les deux étrangers devaient arriver, le salon de la Verberie était occupé par une société de cinq personnes : le curé de Marsac, jeune prêtre de vingt-cinq ans qui s'était fait à la prière de madame Séchard, le précepteur de son fils Lucien; le médecin du pays, nommé monsieur Marron ; le maire de la commune, et un vieux colonel retiré du service qui cultivait les roses dans une petite propriété, située en face de la Verberie, de l'autre côté de la route. Tous les soirs d'hiver, ces personnes venaient faire un innocent boston à un centime la fiche, prendre les journaux, ou rapporter ceux qu'ils avaient lus.

Quand monsieur et madame Séchard achetèrent la Verberie, belle maison bâtie en tufau et couverte en ardoises, ses dépendances d'agrément consistaient en un petit jardin de deux arpents. Avec le temps, en y consacrant ses économies, la belle madame Séchard avait étendu son jardin jusqu'à un petit cours d'eau, en sacrifiant les vignes qu'elle achetait et les convertissant en gazons et en massifs. Aujourd'hui, la Verberie, entourée d'un petit parc d'environ vingt arpents, clos de murs, passait pour la propriété la plus importante du pays. La maison de feu Séchard et ses dépendances ne servaient plus qu'à l'exploitation de vingt et quelques arpents de vignes laissés par lui, outre cinq métairies d'un produit d'environ six mille francs, et dix arpents de prés, situés de l'autre côté du cours d'eau, précisément

en face du parc de la Verberie ; aussi madame Séchard comptait-elle bien les y comprendre l'année prochaine. Déjà dans le pays, on donnait à la Verberie le nom de château, et l'on appelait Ève Séchard la dame de Marsac. En satisfaisant sa vanité, Lucien n'avait fait qu'imiter les paysans et les vignerons.

Courtois, propriétaire d'un moulin assis pittoresquement à quelques portées de fusil des prés de la Verberie, était, dit-on, en marché pour ce moulin avec madame Séchard. Cette acquisition probable allait finir de donner à la Verberie la tournure d'une terre du premier ordre dans le département.

Madame Séchard, qui faisait beaucoup de bien et avec autant de discernement

que de grandeur, était aussi estimée qu'aimée. Sa beauté, devenue magnifique, atteignait alors à son plus grand développement. Quoiqu'âgée d'environ vingt-six ans, elle avait gardé la fraîcheur de la jeunesse en jouissant du repos et de l'abondance que donne la vie de campagne. Toujours amoureuse de son mari, elle respectait en lui l'homme de talent assez modeste pour renoncer au tapage de la gloire. Enfin, pour la peindre, il suffit peut-être de dire que, dans toute sa vie, elle n'avait pas à compter un seul battement de cœur qui ne fût inspiré par ses enfants ou par son mari.

L'impôt que ce ménage payait au malheur, on le devine : c'était le chagrin profond que causait la vie de Lucien, dans

laquelle Eve Séchard pressentait des mystères et les redoutait d'autant plus que, pendant sa dernière visite, Lucien brisa sèchement à chaque interrogation de sa sœur, en lui disant que les ambitieux ne devaient compte de leurs moyens qu'à eux-mêmes.

En six ans, Lucien avait vu sa sœur trois fois, et il ne lui avait pas écrit plus de six lettres. Sa première visite à la Verberie eut lieu lors de la mort de sa mère, et la dernière avait eu pour objet de demander le service de ce mensonge si nécessaire à sa politique. Ce fut le sujet d'une scène assez grave entre monsieur, madame Séchard et leur frère qui leur laissa des doutes affreux.

L'intérieur de la maison, transformé

tout aussi bien que l'extérieur, sans présenter de luxe, était comfortable. On en jugera par un coup-d'œil rapide jeté sur le salon où se tenait en ce moment la compagnie.

Un joli tapis d'Aubusson, des tentures en croisé de coton gris ornées de galons en soie verte; des peintures imitant le bois de Spa; un meuble en acajou sculpté, garni de casimir gris à passementeries vertes, des jardinières pleines de fleurs, malgré la saison; les rideaux des fenêtres en soie verte, la garniture de la cheminée, l'encadrement des glaces exempts de ce faux goût qui gâte tout en province, les moindres détails élégants et propres, là tout reposait l'âme et les regards par l'espèce de poésie qu'une femme

aimante et spirituelle peut et doit introduire dans son ménage.

Madame Séchard, encore en deuil de son père, travaillait au coin du feu à un ouvrage en tapisserie, aidée par madame Kolb, la femme de charge sur qui elle se reposait de tous les détails de la maison.

Au moment où le cabriolet atteignit aux premières habitations de Marsac, la compagnie habituelle de la Verberie s'augmenta de Courtois, le meunier, veuf de sa femme, qui voulait se retirer des affaires, et qui espérait *bien* vendre sa propriété à laquelle madame Ève paraissait tenir, et Courtois savait le pourquoi.

— Voilà un cabriolet qui arrête ici! dit Courtois en entendant à la porte un

bruit de la voiture; et, à ferraille, on peut présumer qu'il est du pays...

— Ce sera sans doute Postel et sa femme qui viennent me voir, dit le médecin.

— Non, dit Courtois, le cabriolet vient du côté de Mansle.

— *Matame,* dit Kolb, (un grand et gros alsacien), *foissi ein afoué té Baris qui témente à barler à moncière.*

— Un avoué !... s'écria Séchard, ce mot-là me donne la colique.

— Merci, dit le maire de Marsac.

Le maire de Marsac, nommé Cachan, avoué pendant vingt ans à Angoulême,

avait été jadis chargé de poursuivre Séchard.

— Mon pauvre David ne changera pas, il sera toujours distrait! dit Ève en souriant.

— Un avoué de Paris, dit Courtois, vous avez donc des affaires à Paris?

— Non, dit Ève.

— Vous y avez un frère, dit Courtois en souriant.

— Gare que ce ne soit à cause de la succession du père Séchard, dit Cachan. Il a fait des affaires véreuses, le bonhomme!...

En entrant, Corentin et Derville, après avoir salué la compagnie et décliné leurs

noms, demandèrent à parler en particulier à madame Séchard et à son mari.

— Volontiers, dit Séchard. Mais, est-ce pour affaires...

— Uniquement pour la succession de monsieur votre père... répondit Corentin.

— Permettez alors que monsieur le Maire, qui est un ancien avoué d'Angoulême, assiste à la conférence.

— Vous êtes monsieur Derville?.. dit Cachan en regardant Corentin.

— Non, monsieur, c'est monsieur, répondit Corentin en montrant l'avoué qui salua.

— Mais, dit Séchard, nous sommes en famille, nous n'avons rien de caché pour nos voisins, nous n'avons pas besoin d'aller dans mon cabinet où il n'y a pas de feu... Notre vie est au grand jour...

— Celle de monsieur votre père, dit Corentin, a eu quelques mystères que, peut-être, vous ne seriez pas bien aise de publier.

— Est-ce donc une chose qui puisse nous faire rougir?... dit Ève effrayée.

— Oh! non, c'est une peccadille de jeunesse, dit Corentin. Monsieur votre père vous a donné un frère aîné...

— Ah! le vieil ours! cria Courtois, il

ne vous aimait guère, monsieur Séchard, et il vous a gardé cela, le sournois!... Ah! je comprends maintenant ce qu'il voulait dire, quand il me disait : — Vous en verrez de belles lorsque je serai enterré!

— Oh! rassurez-vous, monsieur, dit Corentin à Séchard en étudiant Ève par un regard de côté.

— Un frère! s'écria le médecin, mais voilà votre succession partagée en deux!..

Derville affectait de regarder les belles gravures avant la lettre qui se trouvaient exposées sur les panneaux du salon.

— Oh! rassurez-vous, madame, dit Corentin en voyant la surprise qui parut sur la belle figure de madame Séchard,

il ne s'agit que d'un enfant naturel. Les droits d'un enfant naturel ne sont pas ceux d'un enfant légitime. Cet enfant est dans la plus profonde misère, il a droit à une somme basée sur l'importance de la succession... Les millions laissés par monsieur votre père...

A ce mot, *millions !* il y eut un cri de l'unanimité la plus complète dans le salon. En ce moment, Derville n'examinait plus les gravures.

— Le père Séchard, des millions ?..... dit le gros Courtois, qui vous a dit cela? quelque paysan.

— Monsieur, dit Cachan, vous n'appartenez pas au fisc, ainsi l'on peut vous dire ce qui en est...

— Soyez tranquille, dit Corentin, je vous donne ma parole d'honneur de ne pas être un employé des Domaines...

Cachan, qui venait de faire signe à tout le monde de se taire, laissa échapper un mouvement de satisfaction.

— Monsieur, reprit Corentin, n'y eut-il qu'un million, la part de l'enfant naturel serait encore assez belle. Nous ne venons pas faire un procès, nous venons au contraire vous proposer de nous donner cent mille francs, et nous nous en retournons...

— Cent mille francs!... s'écria Cachan en interrompant Corentin. Mais, monsieur, le père Séchard a laissé vingt arpents de vignes, cinq petites métairies,

dix arpents de prés à Marsac, et pas un liard avec...

— Pour rien au monde, s'écria David Séchard en intervenant, je ne voudrais faire un mensonge, monsieur Cachan, et moins encore en matière d'intérêt, qu'en toute autre... Monsieur, dit-il à Corentin et à Derville, mon père nous a laissé outre ces biens... Courtois et Cachan eurent beau faire des signes à Séchard, il ajouta : Trois cent mille francs en or, ce qui porte l'importance de sa succession à cinq cent mille francs environ.

— Monsieur Cachan, dit Ève Séchard, quelle est la part que la loi donne à l'enfant naturel...

— Madame, dit Corentin, nous ne

sommes pas des turcs, nous vous demandons seulement de nous jurer devant ces messieurs, que vous n'avez pas recueilli plus de cent mille écus en or de la succession de votre beau père, et nous nous entendrons bien...

— Donnez auparavant votre parole d'honneur, dit l'ancien avoué d'Angoulême à Derville, que vous êtes avoué.

— Voici mon passe-port, dit Derville à Cachan en lui tendant un papier plié en quatre, et monsieur n'est pas, comme vous pourriez le croire, un inspecteur-général des domaines, rassurez-vous, ajouta Derville. Nous avions seulement un intérêt puissant à savoir la vérité sur la succession Séchard, et nous la savons...

Derville prit madame Ève par la main, et l'emmena très courtoisement au bout du salon.

— Madame, lui dit-il à voix basse, si l'honneur et l'avenir de la maison de Grandlieu n'étaient intéressés dans cette question, je ne me serais pas prêté à ce stratagème inventé par ce monsieur décoré; mais vous l'excuserez : il s'agissait de découvrir le mensonge à l'aide duquel monsieur votre frère a surpris la religion de cette noble famille. Gardez-vous bien maintenant de laisser croire que vous avez donné douze cent mille francs à monsieur votre frère pour acheter la terre de Rubempré...

— Douze cent mille francs ! s'écria madame Séchard en pâlissant. Et où les a-t-il pris, lui, le malheureux !...

— Ah! voilà, dit Derville, j'ai peur que la source de cette fortune ne soit bien impure.

Ève eut des larmes aux yeux que ses voisins aperçurent.

— Nous vous avons rendu peut-être un grand service, lui dit Derville en vous empêchant de tremper dans un mensonge, dont les suites peuvent être très dangereuses.

Derville laissa madame Séchard assise, pâle, des larmes sur les joues, et salua la compagnie.

— A Mansle! dit Corentin au petit garçon qui conduisait le cabriolet.

La diligence allant de Bordeaux à Pa-

ris, qui passa dans la nuit, eut une place; Derville pria Corentin de le laisser en profiter, en objectant ses affaires ; mais au fond, il se défiait de son compagnon de voyage dont la dextérité diplomatique et le sang-froid lui parurent être de l'habitude.

Corentin resta trois jours à Mansle sans trouver d'occasion pour partir, il fut obligé d'écrire à Bordeaux et d'y retenir une place pour Paris, où il ne put revenir que neuf jours après son départ.

Pendant ce temps-là, Peyrade allait tous les matins, soit à Passy, soit à Paris, chez Corentin, savoir s'il était revenu. Le huitième jour, il laissa, dans l'un et l'autre domicile, une lettre écrite avec des chiffres particuliers, pour expliquer

à son ami le genre de mort dont il était menacé, l'enlèvement de Lydie et l'affreuse destinée à laquelle ses ennemis le vouaient.

LIII.

Mané, Tecel, phares.

Attaqué comme jusqu'alors il avait attaqué les autres, Peyrade, privé de Corentin, mais aidé par Contenson, était resté sous son costume de Nabab. Encore que ses invisibles ennemis l'eussent dé-

couvert, il pensait assez sagement pouvoir saisir quelques lueurs en demeurant sur le terrain même de la lutte.

Contenson avait mis en campagne toutes ses connaissances à la piste de Lydie, il espérait découvrir la maison dans laquelle elle était cachée; mais, de jour en jour, l'impossibilité, de plus en plus démontrée, de savoir la moindre chose, ajouta d'heure en heure au désespoir de Peyrade.

Le vieil espion se fit entourer d'une garde de douze ou quinze agents, les plus habiles. On surveillait les alentours de la rue des Moineaux, la rue Taitbout où il vivait en Nabab chez madame de Val-Noble. Pendant les trois derniers jours du délai fatal accordé par Asie pour réta-

blir Lucien sur l'ancien pied à l'hôtel de Grandlieu, Contenson ne quitta pas le vétéran de l'ancienne lieutenance-générale de police.

Ainsi, la poésie de terreur que les stratagêmes des tribus ennemies en guerre répandent au sein des forêts de l'Amérique et dont a tant profité Cooper, s'attachait aux plus petits détails de la vie parisienne. Les passants, les boutiques, les fiacres, une personne debout à une croisée, tout offrait aux Hommes-Numéros à qui la défense de la vie du vieux Peyrade était confiée, l'intérêt énorme que présentent dans les romans de Cooper, un tronc d'arbre, une habitation de castor, un rocher, la peau d'un bison, un canot immobile, un feuillage à fleur d'eau.

— Si l'Espagnol est parti, vous n'avez rien à craindre, disait Contenson à Peyrade en lui faisant remarquer la profonde tranquillité dont ils jouissaient.

— Et s'il n'est pas parti? répondait Peyrade.

— Il a emmené un de mes hommes derrière sa calèche; mais, à Blois, mon homme, forcé de descendre, n'a pu ni remonter ni rattraper la voiture.

Cinq jours après le retour de Derville, un matin, Lucien reçut la visite de Rastignac.

— Je suis, mon cher, au désespoir d'avoir à m'acquitter d'une négociation qu'on m'a confiée à cause de notre connaissance intime. Ton mariage est rompu sans que

tu puisses jamais espérer de le renouer. Ne remets plus les pieds à l'hôtel de Grandlieu. Pour épouser Clotilde, il faut attendre la mort de son père, et il est devenu trop égoïste pour mourir de sitôt. Les vieux joueurs de wisk tiennent longtemps... sur leur bord... de table. Clotilde va partir pour l'Italie avec Madeleine de Lenoncourt-Chaulieu. La pauvre fille t'aime tant, mon cher, qu'il a fallu la surveiller : elle voulait venir te voir, elle avait fait son petit projet d'évasion... C'est une consolation dans ton malheur.

Lucien ne répondait pas, il regardait Rastignac.

— Après tout, est-ce un malheur ?... lui dit son compatriote, tu trouveras bien facilement une autre fille aussi noble et plus belle que Clotilde ?... Madame de Sé-

rizy te mariera par vengeance, elle ne peut pas souffrir les Grandlieu qui n'ont jamais voulu la recevoir, et elle a une nièce, la petite Clémentine du Rouvre...

— Mon cher, depuis notre dernier souper, je ne suis pas bien avec madame de Sérizy, elle m'a vu dans la loge d'Esther, elle m'a fait une scène, et je l'ai laissée faire.

— Une femme de plus de quarante ans, ne se brouille pas pour longtemps avec un jeune homme aussi beau que toi, dit Rastignac. Je connais un peu ces couchers de soleil ! Çà dure dix minutes à l'horizon, et dix ans dans le cœur d'une femme!

— Voici huit jours que j'attends une lettre d'elle.

— Vas-y ?

— Maintenant, il le faudra bien.

— Viens-tu, du moins, chez la Valnoble, son Nabab rend à Nucingen le souper qu'il en a reçu.

— J'en suis et j'irai, dit Lucien d'un air grave.

Le lendemain de la confirmation de son malheur dont l'abbé fut instruit aussitôt, Lucien vint avec Rastignac et Nucingen chez le faux Nabab.

A minuit, l'ancienne salle à manger d'Esther réunissait presque tous les personnages de ce drame dont l'intérêt, caché sous le lit même de ces existences torrentielles, n'était connu que d'Esther,

de Lucien, de Peyrade, du mulâtre Contenson et de Paccard qui vînt servir sa maîtresse.

Asie avait été priée par madame du Val-Noble, à l'insu de Peyrade et de Contenson, de venir aider sa cuisinière.

En se mettant à table, Peyrade qui donna cinq cents francs à madame de Val-Noble pour bien faire les choses, trouva dans sa serviette un petit papier sur lequel il lut ces mots écrits au crayon :

Les dix jours expirent au moment où vous vous mettez à table.

Peyrade passa le papier à Contenson qui se trouvait derrière lui, en lui disant en anglais : — Est-ce toi qui as fourré là mon nom ?

Contenson lut à la lueur des bougies ce *Mane, Tecel, Pharès,* et mit le papier dans sa poche, mais il savait combien il est difficile de vérifier une écriture au crayon et surtout une phrase tracée en lettres majuscules, c'est-à-dire avec des lignes pour ainsi dire mathématiques, puisque les lettres capitales se composent uniquement de courbes et de droites, dans lesquelles il est impossible de reconnaître les habitudes de la main, comme dans l'écriture, dite cursive.

Ce souper fut sans aucune gaîté. Peyrade était en proie à une préoccupation visible. Des jeunes *viveurs* qui savaient égayer un souper, il ne se trouvait là que Lucien et Rastignac. Lucien était fort triste et songeur. Rastignac, qui venait

de perdre avant souper deux mille francs, buvait et mangeait avec l'idée de se rattraper après le souper. Les trois femmes, frappées de ce froid, se regardèrent. L'ennui dépouilla les mets de leur saveur. Il en est des soupers, comme des pièces de théâtre et des livres : ils ont leurs hasards.

A la fin du souper, on servit des glaces, dites *plombières*. Tout le monde sait que ces sortes de glaces contiennent de petits fruits confits très délicats, placés à la surface de la glace qui se sert dans un petit verre, sans y affecter la forme pyramidale.

Ces glaces avaient été commandées par madame du Val-Noble chez Tortoni, dont le célèbre établissement se

trouve au coin de la rue Taitbout et du boulevart. La cuisinière fit appeler le mulâtre pour payer la note du glacier.

Contenson, à qui l'exigence du garçon ne parut pas naturelle, descendit et l'aplatit par ce mot: — Vous n'êtes donc pas de chez Tortoni?..Et il remonta sur-le-champ. Mais Paccard avait déjà profité de cette absence pour distribuer les glaces aux convives.

A peine le mulâtre atteignait-il la porte de l'appartement qu'un des agents qui surveillaient la rue des Moineaux cria dans l'escalier : — Numéro vingt-sept.

— Qu'y a-t-il ? répondit Contenson en redescendant avec rapidité jusqu'au bas de la rampe.

— Dites au papa que sa fille est rentrée, et dans quel état! bon Dieu! qu'il vienne, elle se meurt de désespoir !

Au moment où Contenson rentra dans la salle à manger, le vieux Peyrade qui d'ailleurs avait notablement bu, gobait la petite cerise de sa plombière. On portait la santé de madame du Val-Noble, le Nabab remplit son verre d'un vin, dit de Constance, et le vida. Quelque troublé que fut Contenson par la nouvelle qu'il allait apprendre à Peyrade, il fut, en rentrant, frappé de la profonde attention avec laquelle Paccard regardait le Nabab. Les deux yeux du valet de madame de Champy ressemblaient à deux flammes fixes. Cette observation, malgré son importance, ne devait cependant pas retar-

der le mulâtre, et il se pencha vers son maître au moment où Peyrade replaçait son verre vide sur la table.

— Lydie est à la maison, dit Contenson, et dans un bien triste état.

Peyrade lâcha le plus français de tous les jurons français avec un accent méridional si prononcé que le plus profond étonnement parut sur la figure de tous les convives.

En s'apercevant de sa faute, Peyrade avoua son déguisement en disant à Contenson en bon français : — Trouve un fiacre !... je fiche le camp.

Tout le monde se leva de table.

— Qui donc êtes-vous? s'écria Lucien.

— *Ui !*... dit le baron.

— Bixiou m'avait soutenu que vous saviez faire l'Anglais mieux que lui, et je ne voulais pas le croire, dit Rastignac.

— C'est quelque banqueroutier découvert, dit Du Tillet à haute voix, je m'en doutais !...

— Quel singulier pays, que Paris!... dit madame du Val-Noble. Après avoir fait faillite dans son quartier, un marchand y reparait en nabab ou en dandy aux Champs-Elysées, impunément !... Oh ! j'ai du malheur : la faillite est mon insecte...

— On dit que toutes les fleurs ont le leur, dit tranquillement Esther, le mien

ressemble à celui de Cléopâtre, un aspic.

— Ce que je suis !... dit Peyrade à la la porte. Ah ! vous le saurez, car si je meurs, je sortirai de mon tombeau pour vous venir tirer par les pieds pendant toutes les nuits !...

En disant ces derniers mots, il regardait Esther et Lucien ; puis, il profita de l'étonnement général pour disparaître avec une excessive agilité, car il voulut courir chez lui sans attendre le fiacre.

Dans la rue, Asie, enveloppée d'une coiffe noire comme en portaient alors les femmes pour sortir du bal arrêta l'espion par le bras, au seuil de la porte cochère.

— Envoie chercher les sacrements, papa Peyrade, lui dit-elle de cette voix

qui, déjà, lui avait prophétisé le malheur.

Une voiture était là, Asie y monta. La voiture disparut comme emportée par le vent. Il y avait cinq voitures, les hommes de Peyrade ne purent rien savoir.

LIV

Terrible serment de Corentin.

En arrivant à sa maison de campagne dans une des places les plus retirées et les plus riantes de la petite ville de Passy, rue des Vignes, Corentin, qui passait pour un négociant dévoré par la passion

du jardinage, trouva les chiffres de son ami Peyrade.

Au lieu de se reposer, il remonta dans le fiacre qui l'avait amené, se fit conduire rue des Moineaux et n'y trouva que Katt. Il apprit de la flamande la disparition de Lydie et demeura surpris du défaut de prévoyance qu'ils avaient eu, lui comme Peyrade.

— *Ils* ne me connaissent pas encore, se dit-il. Ces gens-là sont capables de tout, il faut savoir s'ils tueront Peyrade, car alors, je ne me montrerai plus...

Plus sa vie est infâme, plus l'homme y tient : elle est alors une protestation, une vengeance de tous les instants.

Corentin descendit, s'en alla chez lui se

déguiser en petit vieillard souffreteux, à petite redingote verdâtre, à petite perruque en chien-dent, et revint à pied, ramené par son amitié pour Peyrade. Il voulait donner des ordres à ses Numéros les plus dévoués et les plus habiles. En longeant la rue Saint-Honoré pour venir de la place Vendôme à la rue Saint-Roch, il marcha derrière une fille en pantoufles, et habillée comme l'est une femme pour la nuit. Cette fille, qui portait une camisole blanche, et sur la tête un bonnet de nuit, laissait échapper, de temps en temps, des sanglots mêlés à des plaintes involontaires, Corentin la devança de quelques pas, et reconnut Lydie.

— Je suis l'ami de votre père, monsieur Canquoëlle, dit-il de sa voix naturelle.

— Ah ! voici donc quelqu'un à qui je puis me fier !... dit-elle.

— N'ayez pas l'air de me connaître, reprit Corentin, car nous sommes poursuivis par de cruels ennemis, et forcés de nous déguiser. Mais racontez-moi tout ce qui vous est arrivé...

— Oh ! monsieur, dit la pauvre fille, cela se dit et ne se raconte pas... Je suis déshonorée, perdue, sans pouvoir m'expliquer comment !...

— D'où venez-vous ?...

— Je ne sais pas, monsieur ! Je me suis sauvée avec tant de précipitation, j'ai fait tant de rues, tant de détours, en me croyant suivie... Et quand je rencontrais quelqu'un d'honnête, je demandais

le chemin pour aller sur les boulevarts, afin de gagner la rue de la Paix ! Enfin, après avoir marché pendant... Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie ! dit Corentin.

— Je me suis sauvée à la tombée de la nuit, voici donc cinq heures que je marche !... s'écria Lydie.

— Allons, vous allez vous reposer, vous trouverez votre bonne Katt...

— Oh ! monsieur, il n'y a plus de repos pour moi ! Je ne veux pas d'autre repos que celui de la tombe, et j'irai l'attendre dans un couvent, si l'on me juge digne d'y entrer...

— Pauvre petite! vous avez bien résisté?

— Oui, monsieur. Ah! si vous saviez au milieu de quelles créatures abjectes on m'a mise...

— On vous a sans doute endormie?

— Ah! c'est cela! dit la pauvre Lydie, à qui l'idée de Corentin expliqua le moyen dont on s'était servi contre elle. Encore un peu de force, et j'atteindrai la maison. Je me sens défaillir, et mes idées ne sont pas très nettes.,. Tout-à-l'heure je me croyais dans un jardin...

Corentin porta Lydie dans ses bras où elle perdit connaissance, et il la monta par les escaliers.

— Katt ! cria-t-il.

Katt parut et jeta des cris de joie.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir ! dit sententieusement Corentin, cette jeune fille est bien malade.

Quand Lydie eut été posée sur son lit, lorsqu'à la lueur de deux bougies allumées par Katt, elle reconnut sa chambre, elle eut le délire. Elle chanta, des ritournelles d'airs gracieux, et tour à tour vociféra certaines phrases horribles qu'elle avait entendues ! Sa belle figure était marbrée de teintes violettes. Elle mêlait les souvenirs de sa vie pure à ceux de ces dix jours d'infamie. Katt pleurait, Corentin se promenait dans la chambre en s'arrêtant par moments pour examiner Lydie.

— Elle paye pour son père ! dit-il. Y aurait-il une providence?— Oh ! ai-je eu raison de ne pas avoir de famille... Un enfant ! c'est, ma parole d'honneur, comme le dit je ne sais quel philosophe, un ôtage qu'on donne au malheur !...

— Oh ! dit la pauvre enfant en se mettant sur son séant et laissant ses beaux cheveux déroulés, au lieu d'être couchée ici, Katt, je devrais être couchée sur le sable, au fond de la Seine...

— Katt, au lieu de pleurer et de regarder votre enfant, ce qui ne la guérira pas, vous devriez aller chercher un médecin, celui de la Mairie, d'abord, puis messieurs Desplein et Bianchon... Il faut sauver cette innocente créature...

Et Corentin écrivit les adresses des deux célèbres docteurs.

En ce moment, l'escalier fut grimpé par un homme à qui les marches en étaient familières, la porte s'ouvrit : Peyrade en sueur, la figure violacée, les yeux presqu'ensanglantés, soufflant comme un dauphin, bondit de la porte de l'appartement à la chambre de Lydie en criant : — Où est ma fille?...

Il vit un triste geste de Corentin, le regard de Peyrade suivit le geste, et le père fut atteint par deux poisons à la fois : l'un activa l'autre.

On ne peut comparer l'état de Lydie qu'à celui d'une fleur amoureusement cultivée par un botaniste, tombée de sa

tige, écrasée par les souliers ferrés d'un paysan. Transportez cette image dans le cœur même de la paternité, vous comprendrez le coup que reçut Peyrade, à qui de grosses larmes vinrent aux yeux.

— On pleure, c'est mon père, dit l'enfant.

Lydie put encore reconnaître son père, elle se souleva, vint se mettre aux genoux du vieillard au moment où il tomba sur un fauteuil.

— Pardon, papa!... dit-elle d'une voix qui perça le cœur de Peyrade au moment où il sentit comme un coup de massue appliqué sur son crâne.

— Je meurs... ah! les gredins! fut son dernier mot.

Corentin voulut secourir son ami, il en reçut le dernier soupir.

— Mort empoisonné !.. se dit Corentin.

Un fiacre arrêta.

— Bon, voici le médecin, s'écria-t-il.

Contenson, qui se montra débarbouillé de sa mulâtrerie, resta comme changé en statue de bronze en entendant dire à Lydie : — Tu ne me pardonnes donc pas, mon père?... Ce n'est pas ma faute !

Elle ne s'apercevait pas que son père était mort.

— Oh ! quels yeux il me fait !... dit la pauvre folle...

— Il faut les lui fermer, dit Contenson qui plaça feu Peyrade sur le lit.

— Nous faisons une sottise, dit Corentin emportons-le chez lui, sa fille est à moitié folle, elle le deviendrait tout à fait en s'apercevant de sa mort, elle croirait l'avoir tué.

En voyant emporter son père, Lydie resta comme hébétée.

— Voilà mon seul ami !... dit Corentin en paraissant ému quand Peyrade fut exposé sur son lit dans sa chambre. Il n'a eu dans toute sa vie qu'une seule pensée cupide ! et ce fut pour sa fille !... Que cela te serve de leçon, Contenson. Chaque état a son honneur, il a eu tort de se mêler des affaires particulières, nous n'avons qu'à nous occuper des affaires publiques. Mais, quoi qu'il puisse arriver, je jure, dit-il avec un accent, un regard

et un geste qui frappèrent Contenson d'épouvante, de venger mon pauvre Peyrade! Je découvrirai les auteurs de sa mort et ceux de la honte de sa fille!...Et, par mon propre egoïsme, par le peu de jours qui me restent et que je risque dans cette vengeance, tous ces gens-là finiront leurs jours à quatre heures, en pleine santé, rasés, net, en place de Grève!...

— Et je vous y aiderai! dit Contenson ému.

Rien n'est en effet plus émouvant que le spectacle de la passion chez un homme froid, compassé, méthodique en qui depuis vingt ans, personne n'avait aperçu le moindre mouvement de sensibilité. C'est la barre de fer en fusion, qui fond tout ce qu'elle rencontre. Aussi Contenson eut-il une révolution d'entrailles.

— Pauvre père Canquoëlle ! reprit-il en regardant Corentin, il m'a souvent régalé... Et tenez... il n'y a que des gens vicieux qui sachent faire ces choses-là : — souvent, il m'a donné dix francs pour aller au jeu...

Après cette oraison funèbre, les deux vengeurs de Peyrade allèrent chez Lydie en entendant Katt et le médecin de garde à la mairie dans les escaliers.

— Va chez le commissaire de police ! dit Corentin, le procureur du roi ne trouvera pas en ceci les éléments d'une poursuite ; mais nous allons faire faire un rapport à la préfecture : çà pourra servir peut-être à quelque chose, plus tard. — Monsieur, dit Corentin au médecin de la Mairie, vous allez trouver dans

cette chambre un homme mort, je ne crois pas sa mort naturelle, vous ferez l'autopsie en présence de monsieur le commissaire de police qui, sur mon invitation, va venir. Tâchez de découvrir les traces du poison, vous serez d'ailleurs assisté dans quelques instants de messieurs Desplein et Bianchon que j'ai mandés pour examiner la fille de mon meilleur ami dont l'état est presque celui du père, quoi qu'il soit mort...

— Je n'ai pas besoin, dit le médecin de la Mairie, de ces messieurs pour faire mon métier...

—Ah! bon, pensa Corentin.— Ne nous heurtons pas, monsieur, reprit Corentin. En deux mots, voici mon opinion : ceux qui viennent de tuer le père, ont aussi déshonoré la fille.

Au jour, Lydie avait fini par succomber à sa fatigue, elle dormait quand l'illustre chirugien et le jeune médecin arrivèrent. Le médecin chargé de constater les décès avait alors ouvert Peyrade et cherchait les causes de la mort.

— En attendant que l'on éveille la malade, dit Corentin aux deux célébres docteurs, voudriez-vous aider un de vos confrères dans une constatation qui certainement aura de l'intérêt pour vous et votre avis ne sera pas de trop au procès-verbal.

— Votre parent est mort d'apoplexie dit le médecin, il y a les preuves d'une congestion cérébrale effrayante...

— Examinez messieurs, dit Corentin, et cherchez s'il n'y a pas dans la Toxico-

logie des poisons qui produisent le même effet.

— L'estomac, dit le médecin, était absolument plein de matières, mais à moins de les analyser, avec des appareils chimiques, je ne vois aucune trace de poison.

— Si les caractères de la congestion cérébrale sont bien reconnus, il y a là, vu l'âge du sujet, une cause suffisante de mort, dit Desplein en montrant l'énorme quantité d'aliments?...

— Est-ce ici qu'il a mangé tout cela, demanda Bianchon.

— Non, dit Corentin, il est venu du boulevard, ici, rapidement, et il a trouvé sa fille violée...

— Rapidement! un homme de sa corpulence, après un pareil souper? dit Desplein.

— Voilà le vrai poison, s'il aimait sa fille, dit Bianchon.

— Quel serait le poison qui pourrait produire cet effet-là?... demanda Corentin sans abandonner son idée.

— Il n'y en a qu'un, dit Desplein après avoir examiné tout avec soin. C'est un poison de l'archipel de Java, pris à des arbustes assez peu connus encore, de la nature des *Strychnos*, et qui servent à empoisonner ces armes si dangereuses... les *Kris* malais... On le dit, du moins...

Le commissaire de police arriva, Coren-

tin lui fit part de ses soupçons, le pria de rédiger un rapport, en lui disant dans quelle maison et avec quels gens Peyrade avait soupé ; puis il l'instruisit du complot formé contre les jours de Peyrade et des causes de l'état où se trouvait Lydie.

Après, il passa dans l'appartement de la pauvre fille où Desplein et Bianchon examinaient la malade; mais il les rencontra sur le pas de la porte.

— Eh ! bien, messieurs !

— Placez cette fille-là dans une maison de santé : si elle ne recouvre pas la raison en accouchant, si toutes fois elle devient grosse, elle finira ses jours folle mélancolique. Il n'y a pas, pour la guérison,

d'autre ressource que dans le sentiment maternel, s'il se réveille...

Corentin donna quarante francs en or à chaque docteur, et se tourna vers le commissaire de police qui le tirait par la manche.

— Le médecin dit que la mort est naturelle, et je puis d'autant moins faire un rapport, qu'il s'agit du père Canquoëlle, il se mêlait de bien des affaires... dit le commissaire de police, et nous ne saurions pas trop à qui nous nous attaquerions... Ces gens-là meurent *par ordre*..

— Je me nomme Corentin, dit Corentin à l'oreille du commissaire de police.

Le commissaire laissa échapper un mouvement de surprise.

Donc, faites une note, reprit Corentin, elle sera très utile plus tard, et ne l'envoyez qu'à titre de renseignements confidentiels. Le crime est improuvable, et je sais que l'instruction serait arrêtée au premier pas... Mais je livrerai quelque jour les coupables, je vais les surveiller et les prendre en flagrant délit.

Le commissaire de police salua Corentin et partit.

— Monsieur, dit Katt, mademoiselle ne fait que chanter et danser... que faire...

— Mais il est donc survenu quelque chose...

— Elle a su que son père venait de mourir...

— Mettez-la dans un fiacre et conduisez-la, tout bonnement à Charenton, je vais écrire un mot au Directeur-Général de la Police du Royaume, afin qu'elle y soit placée convenablement. La fille à Charenton, le père dans la fosse commune! dit Corentin. Contenson, va commander le char des pauvres... Maintenant à nous deux, l'abbé!...

— L'abbé! dit Contenson, il est en Espagne.

— Il est à Paris! dit péremptoirement Corentin; il y a là du génie espagnol du temps de Philippe II.

LV.

Une souricière où se prend le rat.

Cinq jours après la disparition du Nabab, madame du Val-Noble était, à neuf heures du matin, assise au chevet du lit d'Esther et y pleurait, car elle se sentait sur un des versants de la misère.

— Si, du moins, j'avais cent louis de rentes ! Avec cela, ma chère, on se retire dans une petite ville quelconque, et on y trouve à se marier...

— Je puis te les faire avoir, dit Esther.

— Et comment ! s'écria madame du Val-Noble.

—Oh ! bien naturellement. Écoutes. Tu vas vouloir te tuer, joue bien cette comédie-là, tu feras venir Asie, et tu lui proposeras dix mille francs contre deux perles noires en verre très mince où se trouve un poison qui tue en une seconde, tu me les apporteras, je t'en donne cinquante mille francs...

— Pourquoi ne les demandes-tu pas toi-même ? dit madame du Val-Noble.

— Asie ne me les vendrait pas.

— Ce n'est pas pour toi... dit madame du Val-Noble.

— Peut-être.

— Toi ! qui vis au milieu de la joie, du luxe, dans une maison à toi! la veille d'une fête dont on parlera pendant dix ans ! qui coûte à Nucingen dix mille francs. On mangera, dit-on, des fraises au mois de février, des asperges, des raisins... des... Il y aura pour mille écus de fleurs dans les appartements.

— Que dis-tu donc ? il y a pour mille écus de roses dans l'escalier seulement!...

— On dit que ta toilette coûte dix mille francs.

— Oui, ma robe est en point de Malines, et Delphine, sa femme, est furieuse. Mais j'ai voulu avoir un déguisement de mariée.

— Où sont les dix mille francs ? dit madame du Val-Noble.

— C'est toute ma monnaie, dit Esther en souriant. Ouvre ma toilette, ils sont sous mon papier à papillottes...

— Quand on parle de mourir, on ne se tue guère, dit madame du Val-Noble. Si c'était pour commettre...

— Un crime, vas-donc? fit Esther en achevant la pensée de son amie qui hésitait. Tu peux être tranquille, reprit Esther, je ne veux tuer personne. J'avais

une amie, une femme bien heureuse, elle est morte, je la suivrai... voilà tout.

— Es-tu bête !...

— Que veux-tu : nous nous l'étions promis.

— Laisse-toi protester ce billet-là, dit l'amie en souriant.

— Fais ce que je te dis, et va-t-en. J'entends une voiture qui arrive, et c'est Nucingen, un homme qui deviendra fou de bonheur ! Il m'aime celui-là... Pourquoi n'aime-t-on pas ceux qui nous aiment ?...

— Ah ! voilà, dit madame du Val-Noble, c'est l'histoire du hareng qui est le plus intrigant des poissons.

— Pourquoi?...

— Eh! bien, on n'a jamais pu le savoir.

— Mais, va-t-en donc, mon ange! Il faut que je demande tes cinquante mille francs.

— Eh! bien, adieu...

Depuis trois jours, les manières d'Esther avec le baron de Nucingen avaient entièrement changé. Le singe était devenu chatte, et la chatte devenait femme. Esther versait sur ce vieillard des trésors d'affection, elle se faisait charmante. Ses discours, dénués de malice et d'âcreté, pleins d'insinuations tendres avaient porté la conviction dans l'esprit du lourd banquier: elle l'appelait Frédéric, il se croyait aimé.

— Mon pauvre Fréderic, je t'ai bien éprouvé, lui disait-elle, je t'ai bien tourmenté, tu as été sublime de patience, tu m'aimes, je le vois... et je t'en récompenserai. Tu me plais maintenant, et je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je te préférerais à un jeune homme, C'est peut-être l'effet de l'expérience. A la longue, on finit par s'apercevoir que le plaisir est la fortune de l'âme, et ce n'est pas plus flatteur d'être aimé pour le plaisir, que d'être aimé pour son argent... Et, puis, les jeunes gens sont trop égoïstes, ils pensent plus à eux qu'à nous; tandis que toi tu ne penses qu'à moi. Je suis toute ta vie. Aussi, ne veux-je plus rien de toi, je veux te prouver à quel point je suis désintéressée.

— *Che ne vus ai rien tonné,* répondit

le baron charmé, *che gomde fus abborder temain drande mil vrancs te rendes..... c'ede mon gâteau te noces....*

Esther embrassa si gentiment Nucingen qu'elle le fit pâlir.

— Oh ! dit-elle, n'allez pas croire que ce soit pour vos trente mille francs de rentes.... C'est parceque maintenant je t'aime, mon gros Frédéric....

— *Oh ! mon tié, birguoi m'afoir ébroufé... ch'eusse édé si hireux tébuis drois mois...*

— Est-ce en trois pour cent ou en cinq ?... dit Esther en passant les mains dans les cheveux de Nucingen et les lui arrangeant à sa fantaisie.

— *En drois... ch'en affais tes masses.*

Le baron apportait donc ce matin l'inscription sur le Grand-Livre. Il venait déjeuner avec sa chère petite fille, prendre ses ordres pour le lendemain, le fameux samedi, le grand jour !

— *Dennez, ma bedide phâme, ma seile phâme,* dit joyeusement le banquier dont la figure rayonnait de bonheur, *foissi te guoi bayer fos tébenses te guisine, pir le resdant te fos churs....*

Esther prit le papier sans la moindre émotion, elle le plia, le mit dans sa toilette.

— Vous voilà bien content, monstre d'iniquité, dit-elle en donnant une petite

tape sur la joue de Nucingen, de me voir acceptant enfin quelque chose de vous. Je ne puis plus vous dire vos vérités, car je partage le fruit de ce que vous appelez vos travaux... Ce n'est pas un cadeau, çà, mon pauvre garçon, c'est une restitution... Allons, ne prenez pas votre figure de Bourse. Tu sais bien que je t'aime.

— *Ma pelle Esder, mon anche t'amire,* dit le banquier, *ne me barlez plis ainsi... dennez?.. ça me seraid écal que la derre endière me brid pir ein folleire, si j'édais ein honnêde ôme à fos yex... Je vus âme tuchurs te blis en blis.*

—C'est bien mon plan, dit Esther. Aussi, ne te dirais-je plus jamais rien qui te chagrine, mon cher enfant, car tu es devenu candide comme un enfant... Parbleu,

gros scélérat, tu n'as jamais eu d'innocence, il fallait bien que ce que tu en as reçu en venant au monde, reparut à la surface, elle était enfoncée bien avant, elle n'est revenue qu'à soixante ans passés... et amenée par le croc de l'amour. Ce phénomène a lieu chez les vieillards... Et voilà pourquoi j'ai fini par t'aimer, c'est que tu es jeune, très jeune... Il n'y a que moi qui aurai connu ce Frédéric-là... moi seule!... car tu étais banquier à quinze ans... Au collége, tu devais prêter à tes camarades une bille à la condition d'en rendre deux...

Elle sauta sur ses genoux en le voyant rire.

— Eh! bien, tu feras ce que tu voudras, pille les hommes... Va je t'y aide-

rai. Les hommes ne valent pas la peine d'être aimés, Napoléon les tuait comme des mouches. Que ce soit à toi ou au Budjet qu'ils payent des contributions, qué que ça leur fait... On ne fait pas l'amour avec le Budjet, et ma foi... va, j'y ai bien réfléchi, tu as raison... tonds les moutons... c'est dans l'Évangile selon Béranger... Embrassez votre petite fille... Ah! dis donc, tu donneras à cette pauvre Val-Noble tous les meubles de l'appartement de la rue Taitbout! Et puis, demain tu lui offriras cinquante mille francs... çà te posera bien, vois-tu, mon chat. Tu as tué Falleix, on commence à crier après toi... Cette générosité-là paraîtra babylonienne... et toutes les femmes parleront de toi. Oh!... il n'y aura que toi! et le monde est ainsi fait que l'on oubliera Falleix.

Ainsi, c'est de l'argent placé en considération !...

— *Ti has réson, mon anche, ti gonnais le monte...*

— C'est mon état, reprit-elle, et tu vois comme je pense aux affaires de mon homme, à sa considération, à son honneur... Va me chercher les cinquante mille francs.....

Elle voulait se débarasser de monsieur de Nucingen pour faire venir un agent de change et vendre le soir même à la Bourse l'inscription.

— *Et pirquoi?...*

— Dame, mon chat, il faut les offrir dans une petite boîte en satin, et en enve-

lopper un éventail. Tu lui diras : — Voici madame un éventail qui, j'espère, vous fera plaisir... On te croit Turcaret, tu passeras Beaujon !

— *Jarmand ! jarmand !* s'écria le baron, *cha'urai tonc te l'esbrit maintenant ?... Ui che rebède fos mods.....*

Au moment où la pauvre Esther s'asseyait, fatiguée de l'effort qu'elle faisait pour jouer son rôle, Europe entra.

— Madame, dit-elle, voici un commissionnaire envoyé du quai Malaquais par Célestin, le valet de chambre de monsieur Lucien...

— Qu'il entre !... mais, non, je vais dans l'antichambre.

— Il a une lettre de Célestin, pour madame.

Esther se précipita dans son antichambre, elle regarda le commissionnaire, et vit en lui le commissionnaire pur-sang.

— Dis-*lui* de descendre !... dit Esther d'une voix faible en se laissant aller sur une chaise après avoir lu la lettre, Lucien veut se tuer... ajouta-t-elle à l'oreille d'Europe. Monte-*lui* la lettre d'ailleurs.

L'abbé, qui conservait son costume de commis voyageur, descendit aussitôt, et son regard se porta sur le champ sur le commissionnaire en trouvant dans l'antichambre un étranger.

— Tu m'avais dit qu'il n'y avait personne, dit-il dans l'oreille d'Europe.

Et par un excès de prudence, il passa sur le champ dans le salon après avoir examiné le commissionnaire.

Trompe-la-Mort ne savait pas que, depuis quelque temps le fameux chef du service de sureté qui l'avait arrêté dans la Maison-Vauquer avait un rival. Ce rival était le commissionnaire.

— On a raison, dit le faux commissionnaire à Contenson qui l'attendait dans la rue. Celui que vous m'avez dépeint est dans la maison; mais ce n'est pas un Espagnol, et je mettrais ma main au feu qu'il y a de notre gibier sous cette soutane.

— Il n'est pas plus prêtre qu'il est Espagnol, dit Contenson.

— J'en suis sûr, dit le chef de la Brigade de sûreté.

—Oh! si nous avions raison!... dit Contenson.

Lucien était en effet resté deux jours absent, et l'on avait profité de cette absence pour tendre ce piège; mais il revint le soir même, et les inquiétudes d'Esther se calmèrent.

LVI.

Un adieu.

Le lendemain matin, à l'heure où la courtisane sortit du bain, et se remit dans son lit, son amie arriva.

— J'ai les deux perles !..... lui dit-elle.

— Voyons !... dit Esther en se soulevant et enfonçant son joli coude sur un oreiller garni de dentelles.

Madame du Val-Noble tendit deux espèces de groseilles noires.

Le baron avait donné à Esther deux de ces levrettes, d'une race célèbre et qui finira par porter le nom du grand poëte contemporain qui les a mises à la mode ; aussi la courtisane, très fière de les avoir obtenues, leur avait-elle conservé les noms de leurs ayeux: Roméo et Juliette. Il est inutile de parler de la gentillesse, de la blancheur, de la grace de ces animaux, faits pour l'appartement et dont les mœurs ont quelque chose de la discrétion anglaise.

Esther appela Roméo, Roméo accou-

rut sur ses pattes si flexibles et si minces, si fermes et si nerveuses que vous eussiez dit des tiges d'osier, et il regarda sa maîtresse. Esther fit le geste de lui jeter une des deux perles pour éveiller son attention.

— Son nom le destine à mourir ainsi ! dit Esther en jetant la perle que Roméo brisa entre ses dents.

Le chien ne jeta pas un cri, il tourna sur lui-même pour tomber, raide, mort. Ce fut fait pendant qu'Esther disait sa phrase d'oraison funèbre.

— Ah ! mon Dieu ! cria madame du Val-Noble.

— Tu as un fiacre, emporte feu Roméo, dit Esther. Sa mort ferait un esclan-

dre ici... Dépêche-toi, tu auras ce soir tes cinquante mille francs...

Ce fut dit tranquillement et avec la parfaite insensibilité de la courtisane.

— Je dirai que je t'ai prêté Roméo, il sera mort chez toi ! Viens de bonne heure, et sois belle...

A cinq heures du soir, Esther fit une toilette de mariée. Elle mit sa robe de dentelle sur une jupe de satin blanc, elle eut une ceinture blanche, des souliers de satin blanc, et sur ses belles épaules une écharpe en point d'Angleterre. Elle se coiffa en camélias blancs naturels, en imitant une coiffure de jeune vierge. Elle montrait sur sa poitrine un collier de perles de douze mille francs donné par

Nucingen. Quoique sa toilette fut finie à six heures, elle avait fermé sa porte à tout le monde, même à Nucingen. Europe savait que Lucien devait être introduit, le premier, dans la chambre à coucher.

Lucien arriva sur les sept heures, Europe trouva moyen de le faire entrer chez madame sans que personne ne s'aperçut de son arrivée.

Lucien, à l'aspect d'Esther, se dit : — Pourquoi ne pas aller vivre avec elle à Rubempré, loin du monde, sans jamais revenir à Paris !... J'ai cinq ans d'arrhes sur cette vie, et la chère créature est de caractère à ne jamais se démentir !..... Et où trouver un pareil chef-d'œuvre.

— Mon ami, vous dont j'ai fait mon dieu, dit Esther en pliant un genou sur

un coussin devant Lucien, bénissez-moi....

Lucien voulut relever Esther et l'embrasser en lui disant : — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, mon cher amour.

Et il essaya de prendre Esther par la taille ; mais elle se dégagea par un mouvement qui peignait autant de respect que d'horreur.

— Je ne suis plus digne de toi, Lucien, dit-elle en laissant rouler des larmes dans ses yeux. Je t'en supplie, bénis-moi, et jure-moi d'établir à l'Hôtel-Dieu une fondation de deux lits... Car, pour des prières à l'église, Dieu ne me pardonnera jamais qu'à moi-même... Je t'ai trop aimé. Enfin, dis-moi que je t'ai rendu heureux,

et que tu penseras quelquefois à moi... dis?

Lucien aperçut tant de solennelle bonne foi chez Esther qu'il resta pensif.

— Tu veux te tuer, dit-il enfin d'un son de voix qui dénotait une profonde méditation.

— Non, mon ami, mais aujourd'hui, vois-tu, c'est la mort de la femme pure, chaste, aimante que tu as eue... Et j'ai bien peur que le chagrin ne me fasse mourir.

— Pauvre enfant, attends! dit Lucien, j'ai fait depuis deux jours bien des efforts, j'ai pu parvenir jusqu'à Clotilde.

—Toujours Clotilde!... dit-elle avec un accent de rage concentrée.

— Oui, reprit-il, nous nous sommes écrits... Mardi matin, elle part, mais j'aurai sur la route d'Italie une entrevue avec elle, à Fontainebleau...

— Ah ! çà, que voulez-vous donc, vous autres, pour femmes !... des planches!... Voyons, si j'avais sept ou huit millions, ne m'épouserais-tu pas?...

— Enfant, j'allais te dire que si tout est fini pour moi, je ne ne veux pas d'autre femme que toi...

Esther baissa la tête.

— Tu m'aimes donc, je suis donc la seule dans ton cœur !... dit-elle en le regardant avec une douleur profonde. Eh ! bien, voilà ma bénédiction. Ne te com-

promets pas, va par la porte dérobée et fais comme si tu venais de l'anti-chambre au salon. Baise-moi au front, dit-elle.

Elle prit Lucien, le serra sur son cœur avec rage et lui dit : Sors!... avec un accent terrible.

Quand la mourante parut dans le salon, il s'y fit un cri d'admiration : les yeux d'Esther renvoyaient l'infini dans lequel l'âme se perdait en les voyant, le noir bleu de sa chevelure fine faisait valoir les camélias. Enfin, tous les effets qu'elle avait cherchés, furent obtenus, elle n'eut pas de rivales; elle parut comme la suprême expression du luxe effréné dont les créations l'entouraient. Elle fut d'ailleurs étincelante d'esprit. Elle commanda l'orgie avec la puissance froide et calme que

déploie Habenek au Co
ces concerts où les prem
l'Europe atteignent au s
cution en interprêtant M
ven ! Elle observait cepe
que Nucingen mangeait
pas, et faisait le maître

A minuit, personne n
On cassa les verres pour
sent plus jamais. Deux r
furent déchirés. Bixiou
seule fois de sa vie. Pe
vant se tenir debout les
dormies sur les divans,
ser la plaisanterie arrêté

delabres à la main, et chantant le : *Buo na séra*, du barbier de Séville.

Nucingen donna seul la main à Esther. Quoique gris, Bixiou qui les aperçut eut encore la force de dire, comme Ri varol à propos du dernier mariage d duc de Richelieu : — Il faudrait préve nir le préfet de police... il va se faire u mauvais coup, ici...

Le railleur croyait railler, il était pro phète.

LVII.

Les lamentations de Nucingen.

Monsieur de Nucingen ne se montra chez lui que lundi vers midi.

A une heure, son agent de change lui apprit que mademoiselle Esther Van-Gobseck avait fait vendre l'inscription de

trente mille francs de rentes dès vendredi, et qu'elle venait d'en toucher le prix.

— Mais, monsieur le Baron, dit-il, le premier clerc de Maître Derville est venu chez moi au moment où je parlais de ce transfert; et, après avoir vu les véritables noms de mademoiselle Esther, il m'a dit qu'elle héritait d'une fortune de sept millions.

— *Pah!*

— Oui, elle serait l'unique héritière du vieil escompteur Gobseck... Derville va vérifier les faits. Si la mère de votre maîtresse est la belle Hollandaise, elle hérite...

— *Chè le sais,* dit le banquier, *ele m'a ragondé sa fie... Che fais égrire ein mod à Terfille!,..*

Le Baron se mit à son bureau, fit un petit billet à Derville, et l'envoya par un de ses domestiques. Puis, après la Bourse, il revint sur les trois heures chez Esther.

— Madame a défendu de l'éveiller sous quelque prétexte que ce soit, elle s'est couchée, elle dort...

— *Ah! tiaple,* s'écria le Baron. *Irobe, èle ne se vacherait bas t'abbrentre qu'ele tefient rigissime... Elle héride te sedde milions. Le fieux Copseck ed mord et laisse ces sedde millions, et da maîtresse ed son inique héridière, sa mère édant la brobre niaise te Cobseck..... Che ne boufais bas subssonner qu'ein milionaire, gomme lui, laissâd Esder tans le mis-sèrre...*

— Ah ! bien, votre règne est bien fini, vieux saltimbanque ! lui dit Europe en regardant le baron avec une effronterie digne d'une servante de Molière. Vieux corbeau d'Alsace !... Elle vous aime à peu près comme on aime la peste !... Dieu de Dieu ! des millions !... mais elle peut épouser son amant ! Oh ! sera-t-elle contente.

Et Modeste Servien laissa le baron de Nucingen exactement foudroyé, pour aller annoncer, elle ! la première, ce coup du sort à sa maîtrese. Le vieillard, ivre de voluptés surhumaines, et qui croyait au bonheur, venait de recevoir une douche d'eau froide sur son amour, au moment où il atteignait au plus haut dégré d'incandescence.

— *Ele me trombait !...* s'écria-t-il les

larmes aux yeux. *Ele me drombait!... ô Esder... ô ma fie... Bedde que che suis! Te bareilles fleirs groissent-êles chamais pir tes fiellards..... Che ne buis ageder te la chênesse!... O mon tié!... que vaire? que tefenir. Ele a réson, cedde grielle Irobe? — Esder rige m'échabbe... vaud-ile hâler se bantre? Qu'ed la fie sans amure?... sans la flâme tifine ti blézir que c'hai goûdé?... Mon tié...*

Et le pauvre vieillard s'arracha le faux toupet qu'il mêlait à ses cheveux gris depuis trois mois...

Un cri perçant jeté par Europe fit tressaillir Nucingen, jusques dans ses entrailles; il se leva, marcha les jambes avinées par la coupe du désenchantement qu'il

venait de vider. Rien ne grise comme le vin du malheur.

Dès la porte de la chambre, le malheureux amant aperçut Esther raide sur son lit, bleuie par le poison, morte !... Il alla jusqu'au lit, et tomba sur ses genoux.

— *Ti has réson, elle l'afait tid!... Ele ed morde te moi...*

Paccard, Asie, toute la maison accourut. Ce fut un spectacle, une surprise et non une désolation ; il y eut chez les gens un peu d'incertitude. Le baron redevint banquier, il eut un soupçon, et il commit l'imprudence de demander où étaient les sept cent mille francs de la rente. Paccard, Asie et Europe se regardèrent alors d'une

si singulière manière que monsieur de Nucingen sortit aussitôt, en croyant à un vol et à un assassinat.

Europe qui aperçut un paquet enveloppé dont la mollesse lui révéla des billets de banque, sous l'oreiller de sa maîtresse, se mit à l'arranger en morte, dit-elle.

—Va prévenir monsieur, Asie!...Mourir devantsept millions! Gobseck est l'oncle de feu madame !... s'écria-t-elle.

La manœuvre d'Europe fut saisie par Paccard. Dès qu'Asie eut tourné le dos, Europe décacheta le paquet sur lequel la pauvre courtisane avait écrit : *à remettre à monsieur Lucien de Rubempré !*

Sept cents billets de mille francs relui-

sirent aux yeux du Modeste Servien, qui s'écria : — Ne serait-on pas heureux et honnête pour le restant de ses jours!...

Paccard ne répondit rien : sa nature de voleur fut plus forte que son attachement à Trompe-la-Mort.

— Durut est mort, répondit-il en prenant la somme, je ne suis pas marié, décampons ensemble... partageons afin de ne pas mettre tous les œufs dans un panier, et marions-nous.

— Mais où se cacher?... dit Modeste.

— Dans Paris... répondit Paccard.

Modeste et Paccard descendirent aussitôt avec la rapidité de deux voleurs.

— Mon enfant, dit Trompe-la-Mort à la

Malaise dès qu'elle lui eut dit les premiers mots, trouve une lettre d'Esther pendant que je vais écrire un testament en bonne forme, et tu porteras à Girard le modèle de testament et la lettre, et qu'il se dépêche, il faut glisser le testament sous l'oreiller d'Esther avant qu'on ne mette les scellés ici.

Et il minuta le testament suivant :

« N'ayant jamais aimé dans le monde « d'autre personne que monsieur Lucien « Chardon de Rubempré, et ayant résolu « de mettre fin à mes jours, plutôt que de « retomber dans le vice et dans la vie in- « fâme d'où sa charité m'a tirée, je donne « et lègue audit Lucien Chardon de Ru- « bempré tout ce que je possède au jour « de mon décès, à condition de fonder

« une messe à la paroisse de Saint-Roch à « perpétuité pour le repos de celle qui lui « a tout donné, même sa dernière pen- « sée.

« ESTHER GOBSECK. »

— C'est assez son style !... se dit Trompe-la-Mort.

A sept heures du soir, le testament écrit et cacheté fut mis par Asie sous le chevet d'Esther.

— Monsieur, dit-elle en remontant avec précipitation, au moment où je sortais de la chambre, la justice arrivait...

— Tu veux dire, le juge de paix...

— Non, monsieur, il y avait bien le juge de paix, mais il se trouve accompagné de gendarmes. Le Procureur du Roi

et le juge d'instruction y sont... les portes sont gardées.

— Cette mort aura fait bien du bruit!.. dit Collin.

— Tenez, Europe et Paccard n'ont point reparu, j'ai peur qu'ils n'aient effarouché les sept cent mille francs, lui dit Asie.

— Ah! les canailles!... dit Trompe-la-Mort. Avec cet escamotage, ils *nous* perdent!...

LVIII.

La vengeance de Corentin commence.

La justice humaine, et la justice de Paris, c'est-à-dire la plus défiante, la plus spirituelle, la plus habile, la plus instruite de toutes les justices, trop spirituelle même car elle interprète à tout propos

la loi, mettait enfin la ma
cette horrible intrigue.

Le baron de Nucingen
sant les effets du poison
pas ses sept cents mille fr
l'un des personnages od
plaisaient beaucoup, P
était coupable du crime.

Dans son premier mo
il courut à la préfecture
un coup de cloche qui ra
Numéros de Corentin.

La préfecture, le Parq

Esther, et les perquisitions com
çaient !

Trompe-la-Mort, averti par Asie
cria : — L'on ne me sait pas ici, je
partir !

Il s'éleva par le châssis à tabatiè
sa mansarde, et fut avec une agilité
pareille, debout sur le toit où il se
étudier les alentours avec le sang
d'un couvreur.

— Bon, se dit-il en apercevant à
maisons de là, rue de Provence, u
din, j'ai mon affaire...

monsieur l'abbé, mais surtout pourquoi tu te sauvais...

— J'ai des ennemis en Espagne, dit Trompe-la-Mort.

— Revenons par ta mansarde?... lui dit Contenson.

Le faux Espagnol eut l'air de céder, puis il retrograda, prit un point d'appui sur le châssis, et lança Contenson avec tant de violence que l'espion alla tomber au milieu du ruisseau de la rue Saint-Georges, et mourut là comme sur le champ d'honneur.

— Un accident! dit Jacques Collin qui rentra tranquillement dans sa mansarde où il se mit au lit.

— Donne-moi quelque chose qui me rende bien malade, sans me tuer... dit-il à Asie. Ne crains rien, je suis prêtre et je resterai prêtre. Je viens de me défaire, et naturellement, du seul homme qui pût me démasquer.

A sept heures du soir, Lucien était parti dans son cabriolet en poste, avec un passeport pris le matin pour Fontainebleau où il arriva vers minuit. Il descendit à la dernière auberge du côté de Nemours; et, vers six heures du matin, le lendemain il s'en alla seul, à pied, dans la forêt où il marcha jusqu'à Bouron.

— C'est là, se dit-il.

Il s'assit sur une des roches d'où se découvre le beau paysage de Bouron, l'endroit fatal où Napoléon espéra faire

un effort gigantesque, l'avant-veille de son abdication.

Au jour, il entendit le bruit d'une voiture de poste et vit passer un briska où se trouvaient les gens de la jeune duchesse de Lenoncourt-Chaulieu et la femme de chambre de Clotilde de Grandlieu.

— Les voilà, se dit Lucien, allons, jouons bien cette comédie, et je suis sauvé, je serai le gendre du duc, malgré lui.

Une heure après, la berline où étaient les deux femmes fit entendre ce roulement si facile à reconnaître d'une voiture de voyage élégante, les deux dames avaient demandé qu'on enrayât à la des-

cente de Bouron, et le valet de chambre qui se trouvait derrière, fit arrêter la berline. En ce moment, Lucien s'avança.

— Clotilde ! cria-t-il en frappant à la glace.

— Non, dit la jeune duchesse, il ne montera pas dans la voiture, et nous ne serons pas seules avec lui, ma chère. Ayez un dernier entretien avec lui, j'y consens; mais ce sera sur la route où nous irons à pied, suivies de Baptiste..... La journée est belle, nous sommes bien vêtues, nous ne craignions pas le froid. La voiture nous suivra....

Et les deux femmes descendirent.

— Baptiste, dit la jeune duchesse, le postillon ira tout doucement, nous vou-

lons faire un peu de chemin à pied, et vous nous accompagnerez.

Madeleine de Mortsauf prit Clotilde par le bras, et laissa Lucien lui parler.

Ils allèrent ensemble ainsi, jusqu'au petit village de Grey. Il était alors, huit heures et Clotilde congédia Lucien.

— Eh ! bien, mon ami, dit-elle en terminant avec noblesse je ne me marierai jamais qu'avec vous. J'aime mieux croire en vous qu'aux hommes, à mon père, et à ma mère... On n'a jamais donné de si forte preuve d'attachement, n'est-ce pas?... Maintenant tâchez de dissiper les préventions fatales qui pèsent sur vous...

On entendit alors le galop de plusieurs

chevaux, et la gendarmerie, au grand étonnement des deux dames, entoura le petit groupe.

— Que voulez-vous !... dit Lucien.

— Vous êtes monsieur Lucien de Rubempré ! dit le procureur du Roi de Fontainebleau.

— Oui, monsieur.

— Vous irez coucher ce soir à la Force, répondit-il, j'ai un mandat d'amener décerné contre vous.

— Qui sont ces dames?... s'écria le Brigadier.

— Ah! oui, pardon, mesdames, vos passeports, car monsieur Lucien a des accointances, selon mes instructions,

avec des femmes assez jolies pour l'aider dans ses criminelles...

— Vous prenez la duchesse de Lenoncourt pour une fille... dit Madeleine en jetant un regard au procureur du Roi. Baptiste ! montrez nos passeports...

— Et de quel crime, est accusé monsieur ? dit Clotilde que la duchesse voulait faire remonter en voiture.

— D'un vol et d'un assassinat !... répondit le brigadier de la gendarmerie.....

Baptiste mit mademoiselle de Grandlieu tout évanouie dans la berline.

A minuit, Lucien entrait à la Force où il fut mis au secret. L'abbé Carlos Herrera s'y trouvait de la veille.

FIN D'ESTHER.

ÉCHANTILLON

DE

CAUSERIE FRANÇAISE.

Je fréquentais l'hiver dernier une maison, la seule peut-être où maintenant le soir, la conversation échappe à la politique et aux niaiseries de salon. Là, viennent des artistes, des poètes, des hommes d'état, des savants, des jeunes gens occupés ailleurs de chasse, de chevaux, de femmes, de jeu, de toilette, mais qui, dans cette réunion, prennent sur eux de dépenser leur esprit, comme ils prodiguent ailleurs leur argent ou leurs fatuités.

Donc, représentez-vous assises autour

d'une cheminée, dans un salon élégant, une douzaine de personnes dont toutes les physionomies, plus ou moins tourmentées, plus ou moins belles, expriment des passions ou des pensées. Trois femmes aimables, bien mises, gracieuses, dont la voix était douce, présidaient cette scène, à laquelle aucune séduction ne manqua, pour moi, du moins. A la lueur des lampes, quelques artistes dessinaient en écoutant, et souvent je vis la sépia se sécher dans leurs pinceaux oisifs. Le salon était déjà par lui-même un tableau tout fait, et plus d'un peintre se trouvait là, capable de le bien exécuter.

Nous fûmes redevables à un vieux militaire de la tournure que prit la conversation. Il venait d'achever une partie dans un salon voisin, et lorsqu'il se planta tout droit devant la cheminée, en rele-

vant les deux pans de son habit bleu, l'une des dames lui dit : — Eh ! bien, général, avez-vous gagné?

— Oh ! mon Dieu non... Je ne puis pas toucher une carte...

Même question faite à quelques joueurs qui songeaient sans doute à s'évader, il se trouva, comme toujours, que tout le monde avait à se plaindre du jeu. Récapitulation savamment faite, il advint qu'un sculpteur qui, à ma connaissance, avait perdu vingt-cinq louis, fut atteint et convaincu d'avoir gagné six cents francs.

— Bah! les plaies d'argent ne sont pas mortelles... dit mon savant, et tant qu'un homme n'a pas perdu ses deux oreilles...

Un homme peut-il perdre ses deux oreilles? demanda la dame.

— Pour les perdre il faut les jouer.... répondit un médecin.

— Mais les joue-t-on?.,

— Je le crois bien!... s'écria le général en levant un de ses pieds pour en présenter la plante au feu.

J'ai connu en Espagne, répondit-il, un nommé Bianchi, capitaine au 6e de ligne, — il a été tué au siège de Tarragone, — qui joua ses oreilles pour mille écus. Il ne les joua pas, pardieu, il les paria bel et bien; mais le pari est un jeu. Son adversaire était un autre capitaine du même régiment, Italien comme lui, comme lui mauvais garnement, deux vrais diables ensemble mais bons officiers, excellents militaires.

Nous étions donc au bivouac, en Espagne. Bianchi avait besoin de mille écus pour le lendemain matin, et comme il ne possédait que quinze cents francs, il se mit à jouer aux dés sur un tambour avec son camarade, pendant que

leurs compagnies préparaient le souper.

Il y avait ma foi, trois beaux quartiers de chèvre qui cuisaient dans une marmite, près de nous; et nous autres officiers nous regardions alternativement et le jeu et la chèvre qui frisonnait fort agréablement à nos oreilles; car nous n'avions rien mangé depuis le matin. Nos soldats revenaient un à un de la chasse, apportant du vin et des fruits. Nous avions un bon repas en perspective. La marmite était suspendue au-dessus du feu par trois perches arrangées en faisceau, et assez éloignées du foyer pour ne pas brûler; mais d'ailleurs les soldats, avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, avaient un petit rempart de terre autour du feu. — Bianchi perdit tout; il ne dit pas un mot; il resta comme il était, accroupi; mais il se croisa les bras sur la poitrine, regarda le feu,

le ciel, et par moment son adversaire. Alors j'avais peur qu'il ne fît quelque mauvais coup; il semblait vouloir lui manger les entrailles. Enfin il se leva brusquement, comme pour fuir une tentation. En se levant, il renversa l'une des trois perches qui soutenaient la marmite, et — voilà la chèvre et notre souper à tous les diables !... Nous restâmes silencieux ; et, quoique ventre affamé ne porte guère de respect aux passions, nous n'osâmes rien lui dire, tant il nous faisait peine à voir... L'autre comptait son argent. Bianchi se mit à rire. Il regarda la marmite vide, et pensa peut-être alors qu'il n'avait pas plus de souper que d'argent. Il se retourna vers son camarade, puis avec un sourire d'Italien :

— Veux-tu parier mille écus, lui dit-il en montrant une sentinelle espagnole postée à cent cinquante pas environ de

notre front de bandière, et dont nous apercevions la baïonnette au clair de la lune, veux-tu parier tes mille écus que, sans autre arme que le briquet de ton caporal, — , et il prit le sabre d'un nommé *Garde-à-Pied*, — je vais à cette sentinelle, j'en apporte le cœur, je le fais cuire et le mange...

— Cela va!... dit l'autre; mais — si tu ne réussis pas..,

— Eh bien! *corpo di Baccho* — il jura un peu mieux que cela; mais il faut gazer le mot pour ces dames ,— tu me couperas les deux oreilles...

Convenu !.. dit l'autre.

— Vous êtes témoins du pari!... s'écria Bianchi d'un air triomphant, en se tournant vers nous...

Et il partit.

Nous n'avions plus envie de manger, nous autres. Cependant, nous nous levâ-

mes tous pour voir comment il s'y prendrait, mais nous ne vîmes rien du tout. En effet, il tourna par un sentier rampa comme un serpent; bref, nous n'entendîmes pas seulement le bruit que peut faire une feuille en tombant. Nos yeux ne quittaient pas de vue la sentinelle. Tout-à-coup, un petit gémissement de rien, un — *heu*!... profond et sourd nous fit tressaillir. Quelque chose tomba.. Pâoud ! — Et nous ne vîmes plus la sacrée — excusez-moi , mesdames ! — baïonnette. Cinq minutes après, ce farceur de Bianchi galopait dans le lointain comme un cheval, et revint tout pâle, tout hâletant. Il tenait à la main le cœur de l'Espagnol , et le montrant en riant à son adversaire.

Celui-ci lui dit d'un air sérieux : — Ce n'est pas tout!...

— Je le sais bien , répliqua Bianchi.

Sans laver le sang de ses mains, il releva les perches, rajusta la marmite, attisa le feu, fit cuire le cœur et le mangea sans être incommodé. Il empocha les mille écus...

— Il avait donc bien besoin de cet argent ?... demanda la maîtresse du logis.

— Il les avait promis à une petite vivandière parisienne dont il était amoureux...

— Oh! madame, reprit le général, après une petite pause, tous ces Italiens-là étaient de vrais cannibales, et des chiens finis... — Ce Bianchi venait de l'hôpital de Como, où tous les enfants trouvés reçoivent le même nom, ils sont tous des Bianchi : c'est une coutume italienne. L'empereur avait fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait

pas tout-à-fait flétrir. Aussi, plus tard, il les enrégimenta, il en fit la *légion italienne*; puis il les incorpora dans ses armées et en composa le 6e de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse, nommé Eugène. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut, ou dans une mêlée!... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement, en les menant au plus fort du feu :

— *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri...* En avant, chevaliers voleurs, en avant, seigneurs brigands!...

Pour un coup de main, il n'y avait pas de meilleures troupes dans l'armée; mais c'étaient des chenapans à voler le bon Dieu. Un jour, ils buvaient l'eau-de-vie des pansements; un autre, ils tiraient, sans scrupule, un coup de fusil à un payeur, et mettaient le vol sur le compte

des Espagnols. Et, cependant, ils avaient de bons moments!... A je ne sais quelle bataille, un de ces hommes là tua dans la mêlée un capitaine anglais qui, en mourant, lui recommanda sa femme et son enfant. La veuve et l'orphelin se trouvaient dans un village voisin. L'Italien y alla sur-le-champ, à travers la mêlée, et les prit avec lui. La jeune dame était, ma foi, fort jolie. Les mauvaises langues du régiment prétendirent qu'il consola la veuve, mais le fait est qu'il partagea sa solde avec l'enfant jusqu'en 1814. Dans la déroute de Moscou, l'un de ces garnements, ayant un camarade attaqué de la poitrine, eut pour lui des soins inimaginables depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il le mettait à cheval, l'en descendait, lui donnait à manger, le défendait contre les cosaques, l'enveloppait de son mieux avec les haillons qu'il pou-

vait trouver, le couchait comme une mère couche son enfant, et veillait à tous ses besoins. Un soir, le diable de malade alla, malgré la défense de son ami, se chauffer à un feu de cosaques, et lorsque celui-ci vint pour l'y reprendre, un cosaque croyant qu'on voulait leur chercher chicane tua le pauvre Italien.

—Napoléon avait des idées bien philosophiques! s'écria une dame. Ne faut-il pas avoir réfléchi bien profondément sur la nature humaine, pour oser chercher ce qu'il peut y avoir de héros dans une troupe de malfaiteurs?...

— Je demande que l'on ne parle pas trop de Napoléon dit un artiste gravement.

Ce mot avait assez d'à-propos à cause du retour des cendres de l'empereur. Aussi chacun se mit à rire, moins la dame, à qui l'on devait l'observation.

— Il faut des guerres civiles pour faire

éclore des caractères semblables!... s'écria un avocat célèbre. Ces aventures où l'âme se déploie dans toute sa vigueur ne se rencontrent jamais dans la vie tranquille telle que la constitue notre civilisation actuelle, si pâle, si décrépite.

—Encore la civilisation!.. répliqua Bianchon l'un de nos médecins les plus distingués, votre mot est placé!.. depuis quelque temps, poètes, écrivains, peintres, tout le monde est possédé d'une singulière manie. Notre société, selon ces gens-là, nos mœurs, tout se décompose et rend le dernier soupir. Nous vivons morts; nous nous portons à merveille dans une agonie perpétuelle, et sans nous apercevoir que nous sommes en putréfaction. Enfin, à les entendre, nous n'avons ni lois, ni mœurs, ni physionomie, parce que nous sommes sans croyance. Il me semble ce-

pendant que, d'abord, nous avons tous foi en l'argent, et depuis que les hommes se sont attroupés en nations, l'argent a été une religion universelle, un culte éternel; ensuite, le monde actuel ne va pas mal du tout. Pour quelques gens blasés qui regrettent de ne pas avoir tué une femme ou deux, il se rencontre bon nombre de gens passionnés qui aiment sincèrement. Pour n'être pas scandaleux, l'amour se continue assez bien, et ne laisse guère chômer que les vieilles filles... encore....! .... Bref! les existences sont tout aussi dramatiques en temps de paix qu'en temps de troubles... Je vous remercie de votre guerre civile. Moi! j'ai précisément assez de rentes sur le grand-livre pour aimer cette vie étroite, l'existence avec les soies, les cachemires, les tilburys, les peintures sur verres, les porcelaines, et toutes ces petites merveilles

qui annoncent la dégénérescence d'une civilisation...

— Le docteur a raison..... dit une dame. Il y a des situations secrètes de la vie la plus vulgaire en apparence qui peuvent comporter des aventures tout aussi intéressantes que celles de l'évasion.

— Certes, reprit le docteur. Et, si je vous racontais une des premières consultations que...

— Racontez !...

— Racontez !...

Ce fut un cri général dont le docteur fut très-flatté.

— Je n'ai pas la prétention de vous intéresser autant que monsieur...

— Connu, dit un peintre.

— Assez.. Dites, cria-t-on de toutes parts.

— Un soir, dit-il, après avoir laissé échapper un geste de modestie et un sourire, j'allais me coucher, fatigué de ces

courses énormes que nous autres, pauvres médecins, faisons à pied, presque pour l'amour de Dieu, pendant les premiers jours de notre carrière, lorsque ma vieille servante vint me dire qu'une dame désirait me parler. Je répondis par un signe, et sur-le-champ l'inconnue entra dans mon cabinet. Je la fis asseoir au coin de ma cheminée, et restai vis-à-vis d'elle, à l'autre coin, en l'examinant avec cette curiosité physiologique particulière aux gens de notre *profession*, quand ils prennent la science en amour. Je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré dans le cours de ma vie une femme qui m'ait aussi fortement impressionné que je le fus par cette dame. Elle était jeune, simplement mise, médiocrement belle cependant, mais admirablement bien faite. Elle avait une taille très-cambrée, un teint à éblouir et des cheveux noirs

très-abondants. C'était une figure méridionale, tout empreinte de passions, dont les traits avaient peu de régularité, beaucoup de bizarrerie même, et qui tirait son plus grand charme de la physionomie; néanmoins, ses yeux vifs avaient une expression de tristesse qui en détruisait l'éclat.

Elle me regardait avec une sorte d'inquiétude, et je fus extrêmement intéressé par l'hésitation que trahirent ses premières paroles et ses manières. Elle allait faire violence à sa pudeur, et j'attendais une de ces confidences vulgaires, auxquelles nous sommes habitués, mais qui n'en sont pas moins honteuses pour les malades, lorsque, se levant avec brusquerie, elle me dit : — Monsieur, il est fort inutile que je vous instruise du hasard auquel j'ai dû de connaître votre nom, votre caractère et votre talent. A son ac-

cent, je reconnus une Marseillaise. — Je suis, reprit-elle, mariée depuis trois mois à monsieur de... chef d'escadron dans les grenadiers de la garde; c'est un homme violent et d'une jalousie de tigre. Depuis six mois je suis grosse... En prononçant cette phrase à voix basse, elle eut peine à dissimuler une contraction nerveuse qui crispa son larynx. — J'appartiens, reprit-elle en continuant, à l'une des premières familles de Marseille; ma mère est madame de...

— Vous comprenez, dit le docteur en s'interrompant et nous regardant à la ronde, que je ne puis pas vous dire les noms... — J'ai dix-huit ans, monsieur, dit-elle; j'étais promise depuis deux ans à l'un de mes cousins, jeune homme riche et fort aimable, mais appartenant à une famille exclusivement commerçante, la famille de ma mère. Nous nous ai-

mions beaucoup... Il y a huit mois, monsieur de... mon mari, vint à Marseille ; il est neveu de l'ancienne duchesse de... et, favori de l'empereur, il est promis à quelque haute fortune militaire : tout cela séduisit mon père. Malgré mon inclination connue, mon mariage avec le comte de... fut décidé. Ce manque de foi brouilla les deux familles. Mon père redoutant la violence du caractère marseillais, craignit quelque malheur ; il voulut conclure cette affaire à Paris, où se trouvait la famille de monsieur de... Nous partîmes.

A la seconde couchée, au milieu de la nuit, je fus réveillée par la voix de mon cousin, et — je vis sa tête près de la mienne... Le lit où couchaient mon père et ma mère était à trois pas du mien ; rien ne l'avait arrêté. Si mon père s'était réveillé, il lui aurait brûlé la cer-

velle. Je l'aimais...—c'est tout vous dire.

Elle baissa les yeux et soupira. J'ai souvent entendu les sons creux qui sortent de la poitrine des agonisants; mais j'avoue que ce soupir de femme, ce repentir poignant, mêlé de résignation, cette terreur produite par un moment de plaisir, dont le souvenir semblait briller dans les yeux de la jeune Marseillaise, m'ont pour ainsi dire aguerri tout à coup aux expressions les plus vives de la souffrance. Il y a des jours où j'entends encore ce soupir, et il me donne toujours une sensation de froid intérieur, lorsque ma mémoire est fidèle.

— Dans trois jours reprit-elle en levant les yeux sur moi, mon mari revient d'Allemagne. Il me sera impossible de lui cacher l'état dans lequel je suis, et il me tuera, monsieur; il n'hésitera même pas. Mon cousin se brûlera la cervelle ou

provoquera mon mari. Je suis dans l'enfer.....

Elle dit cette phrase avec un calme effrayant.

— Adolphe est tenu fort sévèrement; son père et sa mère lui donnent peu d'argent pour son entretien; ma mère n'a pas la disposition de sa fortune; de mon côté, moi, je ne possède rien; cependant, entre nous trois, nous avons trouvé quatre mille francs. — Les voici, dit-elle en tirant de son corset des billets de banque et me les présentant — Eh bien! madame?... lui demandai-je. — Eh bien! monsieur, reprit-elle en paraissant étonnée de ma question, je viens vous supplier de sauver l'honneur des deux familles, la vie de trois personnes et celle de ma mère, aux dépens de mon malheureux enfant... — N'achevez pas, lui dis-je avec sang froid. J'allai prendre le Code.

—Voyez, madame, repris-je en montrant une page qu'elle n'avait sans doute pas lue, vous m'enverriez à l'échafaud. Vous me proposez un crime que la loi punit de mort, et vous seriez vous-même condamnée à une peine plus terrible peut-être que n'est la mienne..... Mais, la justice ne serait pas si sévère, que je ne pratiquerais pas une opération de ce genre; elle est presque toujours un double assassinat; car il est rare que la mère ne périsse pas aussi. Vous pouvez prendre un meilleur parti... Pourquoi ne fuyez-vous pas?... Allez en pays étranger. — Je serais déshonorée... Elle fit encore quelques instances, mais doucement et avec un sourd accent de désespoir. Je la renvoyai... Le surlendemain, vers huit heures du matin, elle revint. En la voyant entrer dans mon cabinet, je lui fis un signe de dénégation très-péremptoire;

mais elle se jeta si vivement à mes genoux que je ne pus l'en empêcher, — Tenez! s'écria-t-elle, voici dix mille francs! — Hé! madame, répondis-je, cent mille, un million même, ne me convertiraient pas au crime... Si je vous promettais mon secours dans un moment de faiblesse, plus tard, au moment d'agir, la raison me reviendrait, et je manquerais à ma parole; ainsi retirez-vous.

Elle se releva, s'assit, et fondit en larmes.

Je suis morte !... s'écria-t-elle. Mon mari revient demain... Elle tomba dans une espèce d'engourdissement; et puis, après sept ou huit minutes de silence, elle me jeta un regard suppliant; je détournai les yeux; elle me dit : — Adieu, monsieur !... Et disparut. Cet horrible poème de mélancolie m'oppressa pendant toute la journée.... J'avais toujours

devant moi cette femme pâle, et je lisais toujours les pensées écrites dans son dernier regard. Le soir, au moment où j'allais me coucher, une vieille femme en haillons, et qui sentait la boue des rues, me remit une lettre écrite sur une feuille de papier gras et jaune; les caractères, mal tracés, se lisaient à peine, et il y avait de l'horreur et dans ce message et dans la messagère. « J'ai été massacrée par le chirurgien malhabile d'une maison suspecte, car je n'ai trouvé de pitié que là; mais je suis perdue. Une hémorragie affreuse a été la suite de cet acte de désespoir. Je suis, sous le nom de madame Lebrun, à l'hôtel de Picardie, rue de Seine. Le mal est fait. Aurez-vous maintenant le courage de venir me visiter, et de voir s'il y a pour moi quelque chance de conserver la vie?... Ecouterez-vous mieux une mourante?... Un

frisson de fièvre passa sur ma colonne vertébrale. Je jetai la lettre au feu, puis me couchai ; mais je ne dormis pas ; je répétai vingt fois et presque mécaniquement : — Ah! la malheureuse..... Le lendemain, après avoir fait toutes mes visites, j'allai, conduit par une sorte de fascination, jusqu'à l'hôtel que la jeune femme m'avait indiqué. Sous prétexte de chercher quelqu'un dont je ne savais pas exactement l'adresse, je pris avec prudence des informations, et le portier me dit : — Non, monsieur, nous n'avons personne de ce nom là. Hier il est bien venu une jeune femme; mais elle ne restera pas long-temps ici... Elle est morte ce matin à midi... Je sortis avec précipitation, et j'emportai dans mon cœur un souvenir éternel de tristesse et de terreur. Je vois passer peu de corbillards seuls et sans parents à travers Paris sans penser à cette

aventure, et chaque fois j'y découvre de nouvelles sources d'intérêt. C'est un drame à cinq personnages, dont, pour moi, les destinées inconnues se dénouent de mille manières, et qui m'occupent souvent pendant des heures entières..... Nous restâmes silencieux. Le docteur avait conté cette histoire avec un accent si pénétrant, ses gestes furent si pittoresques et sa diction si vive, que nous vîmes successivement et l'héroïne et le char des pauvres conduit par les croque-morts, allant au trot vers le cimetière. — Toutes vos histoires sont épouvantables!... dit la maîtresse du logis, et vous me causerez cette nuit des cauchemars affreux. Vous devriez bien dissiper les impressions qu'elles nous laissent en nous racontant quelque histoire gaie, ajouta-t-elle en se tournant vers un homme gros et gras, homme de beau-

coup d'esprit et qui devait partir pour l'Italie, où l'appelaient des fonctions diplomatiques.

— Volontiers, répondit-il.

— Madame de... reprit-il en souriant, la femme d'un ancien ministre de la marine sous Louis XVI, se trouvait au château de..... où j'avais été passer les vacances de l'année 180.. Elle était encore belle, malgré trente-huit ans avoués, et en dépit des malheurs qu'elle avait essuyés pendant la révolution. Appartenant à l'une des meilleurs maisons de France, elle avait été élevée dans un couvent. Ses manières, pleines de noblesse et d'affabilité, étaient empreintes d'une grâce indéfinissable. Je n'ai connu qu'à elle une certaine manière de marcher qui imprimait autant de respect qu'elle inspirait de désirs. Elle était grande, bien faite et pieuse. Il est facile d'imaginer l'effet

qu'elle devait produire sur un petit garçon de treize ans : c'était alors mon âge. Sans avoir précisément peur d'elle, je la regardais avec une inquiétude désireuse et avec de vagues émotions qui ressemblaient aux tressaillements de la crainte.

Un soir, par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre compte, sept ou huit dames qui habitaient le château se trouvèrent seules, sur les onze heures du soir, devant un de ces feux qui ne sont ni pétillants ni éteints, mais dont la chaleur moite dispose peut-être à une causerie plus intime, en communiquant aux fibres une sorte d'épanouissement qui les béatifie. Madame de... jeta un regard d'espion sur les hauts lambris et les vieilles tapisseries de l'immense salon. Ses grands yeux noirs tombèrent sur un coin passablement obscur où j'étais tapi derrière une duchesse aux pieds contournés;

ce fut comme un regard de feu ; mais elle ne me vit pas. J'étais resté coi en entendant ces dames raconter, *sotto voce*, des histoires auxquelles je ne comprenais rien ; mais les rires de bon aloi qui terminaient chaque narration avaient piqué ma curiosité d'enfant. A votre tour, avaient dit en chœur les châtelaines à madame de.... allons, contez-nous comment... Elle conservait peut-être une vague inquiétude de m'avoir vu jouant auprès d'elle ; elle se leva, comme pour faire le tour du meuble énorme derrière lequel j'étais tapi ; mais une vielle dame, plus impatiente que les autres, lui prit la main en lui disant : — Le petit est couché, ma chère ; d'ailleurs, voudriez-vous paraître plus prude que nous.... Alors la belle dame de... toussa, ses yeux se baissèrent souvent, et elle commença ainsi : « J'étais au couvent de... et je de-

vais en sortir au bout de trois jours pour épouser monsieur le comte de M... mon mari. Mon bonheur futur, envié par quelques-unes de mes compagnes, donnait lieu pour la vingtième fois à des conjectures que je vous épargne, puisque d'après vos récits vous vous en êtes toutes occupées en temps et lieu. Trois jeunes personnes de mon âge et moi, qui ne pouvions pas faire ensemble soixante-dix ans, étions groupées devant la fenêtre d'un corridor, d'où l'on voyait ce qui se passait dans la cour du couvent. Depuis une heure environ, nos jeunes imaginations avaient cultivé le champ des suppositions d'une manière si folle et si innocente, je vous jure, qu'il nous était impossible de déterminer en quoi consistait le mariage; mes idées étaient même devenues si vagues que je ne savais plus sur quoi les fixer. Une sœur de trente à

quarante ans, qui nous avait prises en amitié, vint à passer; c'était, autant que je me le rappelle, la fille d'un campagnard fort riche: elle avait été mise au couvent dès sa jeunesse, soit pour avantager son frère, soit à cause d'une aventure qu'elle ne racontait qu'à son honneur et gloire. Mademoiselle de Lansac, qui était plus libre qu'aucune de nous avec elle, l'arrêta et lui exposa assez malicieusement le danger qu'il pouvait y avoir pour moi d'ignorer les conditions de la nature humaine. La religieuse avisa dans la cour un maudit animal qui revenait du marché, et qui dans le moment, par la fierté de son allure, la puissance de développement de tout son être, formait la plus brillante définition du mariage que l'on pût donner. Là, le groupe féminin se rapprocha, madame de.... parla à voix basse, les dames chuchoté-

rent et tous les yeux brillèrent comme des étoiles; mais je ne pus entendre de la réponse de la religieuse que deux mots latins employés par la belle dame, et qui étaient, je crois : *Ecce homo!*... A cet aspect, reprit madame de.. dont la voix remonta insensiblement au diapason doux et clair qui avait donné le ton aux juvéniles confidences de ces dames, je manquai de me trouver mal. Je pâlis en regardant mademoiselle de Cadignan que j'aimais beaucoup, et la terreur que j'ai ressentie depuis en pensant au jour ou je devais monter sur l'échafaud n'est pas comparable à celle dont je fus la proie en songeant à la première nuit de mes noces. Je croyais être faite autrement que toutes les femmes. Je n'osais parler à ma mère; je regardais le comte avec un curieux effroi, sans en être plus instruite. Je ne vous dirai pas toutes les pensées marty-

risantes dont je fus assaillie; l'idée d'un pareil supplice a été jusqu'à me faire rester, la veille de mon mariage, à tenir pendant environ une heure le bouton doré qui servait à ouvrir la porte de la chambre où dormait ma mère, sans pouvoir me décider à entrer, à la réveiller et à lui faire part de l'impossibilité où me mettait la nature d'être femme un jour. Bref! je fus menée plus morte que vive dans la chambre nuptiale... Ici madame de... ne put s'empêcher de sourire, et elle ajouta, non sans quelque mine de sainte nitouche: Mais j'ai vu que tout ce que Dieu a fait est bien fait, et que la pauvre bécasse de religieuse avait essayé, comme Garo, de mettre des citrouilles à un chêne. »

— Monsieur, dit une jeune dame, si vos histoires gaies commencent ainsi, comment finiront-elles ?...

— Oh! monsieur n'a jamais pu rien conter sans y mettre un trait un peu trop vif, et vraiment je le redoute. J'espère toujours qu'il s'est corrigé...

— Mais où est le mal?... demanda naïvement le narrateur. Aujourd'hui vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaiété franche qui faisait les délices de nos ancêtres. Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire?.. Vous avez remplacé cette *poétique* par celle des calembourgs d'Odry!... Est-ce un progrès?.. Aujourd'hui nous n'osons plus rien!... A peine une honnête femme permettrait-elle à son amant de lui raconter la bonne histoire du cocher de fiacre disant à une dame: *Voulez-vous trinquer?...* Il n'y a rien de possible avec des mœurs si tacitement libertines;

car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantôme, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

— La philantropie a ruiné le conte, reprit un vieillard.

— Comment? dit la femme d'un peintre.

— Pour qu'un conte soit bon, il faut toujours qu'il vous fasse rire d'un malheur, répondit-il.

— Paradoxe!... s'écria un journaliste.

— Aujourd'hui, reprit le vieillard en souriant, les sots se servent trop souvent, de ce mot-là quand ils ne peuvent pas répondre, pour qu'un homme d'esprit l'emploie.

Il y eut un moment de silence.

— Autrefois, dit le vieillard, les gens

riches se faisaient enterrer dans les églises. Alors il y avait un intervalle entre l'enterrement réel et le convoi, parce que la tombe n'était pas toujours prête à recevoir le mort. Cet inconvénient avait obligé les curés de Paris à faire garder pendant un certain laps de temps les cercueils dans une chapelle où se trouvait un sépulcre postiche. C'était en quelque sorte un vestibule où les morts attendaient. Il y avait un prêtre de garde près de la chapelle mortuaire, et les familles payaient les prières de surérogation qui se disaient pendant la nuit ou pendant le jour qui s'écoulait entre l'enterrement factice et l'inhumation définitive. Excusez-moi de vous donner ces détails; mais aujourd'hui, pour beaucoup de personnes, ils sont de l'histoire. Un pauvre prêtre, nouveau venu à Saint-Sulpice, débuta dans l'emploi de garder les morts..

Un vieux maître des requêtes de l'hôtel avait été enterré le matin. Au commencement de la nuit le prêtre de province fut installé dans la chapelle, et chargé de dire les prières à la lueur des cierges. Le voilà seul, au coin d'un pilier, dans cette grande église. Il dit un psaume et quand le psaume est fini. — Pan! pan! pan! il entend trois petits coups frappés faiblement. Les oreilles lui tintent ; il regarde la voûte, les dalles, les piliers...et finit par croire que ses confrères veulent lui jouer quelque tour, comme cela se fait dans les couvents pour les novices. Il se remet alors à dépêcher un autre psaume ; et de verset en verset. — Pan! pan! pan! Le prêtre répondit : — Oui! oui! frappe!.. Je t'en casse!... Enfin les coups diminuèrent, et ne se firent plus entendre que de loin à loin. Vers le matin, un vieux prêtre vint relever de faction le débutant. Celui-ci lui

donne le livre, la chaise, et s'en va. — Pan! pan! pan! — Qu'est-ce que c'est que çà?... demanda le vieux prêtre. — Oh! ce n'est rien, répondit le nouveau; c'est le mort qui a un tic...

—Je croirais volontiers que ce mot est vrai, dit un professeur d'histoire. Il est saturé de cet esprit rustique si précieux chez les vieux auteurs, et qui se retrouve souvent peut-être chez le paysan. Ce prêtre venait d'en-deçà la Loire... Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais quand il a des qualités, elles sont exquises; malheureusement personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait *le vicaire de Vakefield*. Aussi la vie campagnarde et paysanne attend-elle un historien.

— Votre observation me rappelle, dit

un ancien fonctionnaire impérial, un trait qui peut servir de preuve à votre opinion. Il donne tout-à-fait l'idée d'un homme trempé comme devait l'être le paysan du Danube. En 1813, lors des dernières levées d'hommes dont Napoléon eut besoin, et que les préfets firent avec une rigueur qui contribua peut-être à la première chute de l'empire, le fils d'un pauvre métayer des environs d'une ville que je ne vous nommerai pas, car ce serait vous désigner le préfet, refusa de partir, et disparut. Les premières sommations exécutées, l'on en vint aux mesures de rigueur contre le père et la mère. Enfin un matin, le préfet, ennuyé de voir cette affaire traîner en longueur, mande le père devant lui. Le paysan vint à la préfecture ; et là, le secrétaire général d'abord, puis le préfet lui-même, essayèrent par des paroles de persuasion de

convertir à l'évangile impérial le père du réfractaire, et de lui arracher le secret de la retraite où son fils était caché. Ils échouèrent contre le système de dénégation dans lequel les paysans se renferment avec l'instinct de l'huître, qui défie ses agresseurs à l'abri de sa rude écaille. Des douceurs, le préfet et son secrétaire passèrent aux menaces, et ils se mirent très-sérieusement en colère, et rudoyèrent le pauvre homme, qui les regardait avec un grand flegme, en tortillant son chapeau à bords rabattus.

— Nous saurons bien te faire retrouver ton fils, disait le secrétaire. — Je le voudrais bien, monseigneur, répondit le paysan. — Il me le faut mort ou vif, s'écria le préfet, en forme de conclusion. Là dessus le père s'en revint désolé chez lui; car il ne savait réellement pas où était son fils et se doutait bien de ce qui

allait arriver. En effet, le lendemain, il vit le matin, en allant aux champs, le chapeau bordé d'un gendarme qui galopait le long des haies, et que le préfet envoyait loger chez lui, jusqu'à ce que le réfractaire se fût retrouvé. Il fallut donc chauffer, blanchir, éclairer le garnisaire et le nourrir son cheval et lui. Le paysan y mangea ses économies, vendit la croix d'or, les boucles d'oreilles, de souliers, les agrafes d'argent et les hardes de sa femme ; puis un champ qu'il avait, et enfin sa maison. Avant de vendre la maison et le morceau de terre dont elle était environnée, il y eut une horrible dispute entre la femme et le mari, celui-ci prétendait qu'elle savait où était son fils.... Le gendarme fut obligé de mettre le holà, au moment où le paysan s'emporta, car il avait pris son sabot pour le jeter à la tête de sa femme. Depuis cette soirée,

le garnisaire ayant pitié de ces deux malheureux menait son cheval paître le long des chemins et dans les prés communaux. Quelques voisins se cotisèrent pour lui fournir de l'avoine et de la paille ; la plupart du temps le gendarme achetait de la viande, et l'on s'entendait pour soutenir le pauvre ménage. Le paysan avait parlé de se pendre. Enfin, un jour qu'il fallait du bois pour cuire le dîner du gendarme, le père du réfractaire était allé dès le matin dans une forêt voisine pour ramasser des branches mortes et faire provision de bois. A la nuit, il aperçut dans un fourré, près des habitations, une masse blanche, et ayant été voir ce que cela pouvait être, il reconnut son fils. Il était mort de faim, et avait encore entre les dents l'herbe qu'il avait essayé de manger. Le paysan chargea son enfant sur ses épaules, et, sans le montrer à

personne, sans rien dire, il le porta pendant trois lieues; il arriva à la préfecture, s'enquit où était le préfet, et, apprenant qu'il était au bal, il l'attendit; et quand celui-ci rentra, sur les deux heures du matin, il trouva le paysan à sa porte, qui lui dit: — Vous avez voulu mon fils, monsieur le préfet, le voilà! Il mit le cadavre contre le mur et s'enfuit. Maintenant, lui et sa femme mendient leur pain.

— Ceci est tout bonnement sublime, reprit le médecin; mais je crois que si les actions des paysans sont si complètes, si simplement belles, c'est que, chez eux, tout est naturel et sans art; ils obéissent toujours au cri de la nature; leur ruse même, leur astuce, si célèbres et si formidables, sont un développement de l'instinct humain. Ils sont cauteleux dans les affaires, et dissimulés, comme tous

les gens faibles, en présence d'un ennemi puissant ; et, ne faisant pas abus de la pensée, ils la trouvent comme la foi, très-robuste dans leur âme, au moment où ils en font usage. La foi du charbonnier est un proverbe. Ce qui m'étonne le plus en eux, ajouta-t-il, c'est leur détachement de la vie, et je ne comprends pas qu'en estimant si peu une existence si chargée de peines et de travail, ils soient si peu vindicatifs, et ne la risquent pas plus souvent, par calcul. Ils n'ont pas le temps peut-être de réfléchir ou de combiner de grandes choses.

— C'est ce qui sauve la civilisation de leurs entreprises, dit quelqu'un.

— Encore la civilisation !... répéta le médecin d'un air comi-tragique.

— Mais, docteur lui dis-je, je vous assure que je connais un petit pays de Touraine où les gens de la campagne font

mentir vos observations. Du côté de Chinon, les naturels de notre pays sont possédés d'une fureur courte et vive qui leur donne l'énergie de se livrer à leurs passions, puis ils rentrent soudain dans cette douceur spirituelle et railleuse qui distingue le caractère tourangeau. Serait-ce que Caïn aurait peuplé les environs de Chinon, dont les habitants sont nommés *Caïnones* dans les cartulaires, où faut-il attribuer ce sentiment de vengeance immédiate à la vie sauvage que mènent les habitants des campagnes? Le docteur Gall aurait dû venir visiter le Chinonnais, où, du reste, il y a de fort honnêtes gens. Un des avocats les plus distingués de ce pays me disait en riant que cet arrondissement devrait lui constituer une rente, parce que la plupart des procès civils et criminels étaient issus de ce pays si célébré par Rabelais. Quant à

moi, j'ai vu de mes yeux un exemple frappant de cette observation, dont je ne voudrais pas cependant garantir la vérité psycologique.

Voici le fait : — Je revenais, en 1820, d'Azai à Tours par la voiture de Chinon. En prenant ma place, je vis, sur la banquette de derrière deux gendarmes, entre lesquels était un gars d'environ vingt-deux ans. — Qu'a-t-il donc faitce lui-là ?.. dis-je au brigadier, croyant qu'il s'agissait de quelque délit forestier ou autre. — Presque rien... répondit le gendarme ; il s'est permis de rompre avec une barre de fer l'échine de son maître, et il l'a tué, pas plus tard qu'hier. Là-dessus, grand silence. Je voyageais en compagnie d'un assassin. Celui-ci se tenait coi dans la cariole, regardant avec assez d'insouciance les arbres du chemin, qui fuyaient avec autant de rapidité que sa vie promise à

l'échafaud. Il avait une figure douce, quoique brune et fortement colorée. — Pourquoi donc a-t-il assommé son maître?... dis-je au brigadier. — Pour une misère... répondit le gendarme. En allant à la foire de Tours, son bourgeois, qui était un fort métayer, avait promis de rapporter les cadeaux d'usage à la fille de basse-cour et à ce gars-là.. Pour lors, il s'agissait d'un tablier pour elle, et d'un gilet rouge pour lui. Au retour, il paraît que le fermier eut quelque motif de mécontentement contre lui. Il donna bien le tablier à la fille, mais il garda le gilet. Assoupi par la chaleur, et fatigué, vu qu'il avait fait la route sans arrêt et à cheval, il s'endormit sur le coin de sa table, dans la salle. Alors le gars prit la barre de fer, et lui en asséna un grand coup sur la nuque ; le métayer a encore eu la force de se relever et de lui dire :—

Malheureux !... Et il lui a donné un second coup, qui finalement l'a tué raide. Et après il a été se cacher dans l'écurie avec le gilet ; mais il n'a pas seulement pris un liard de l'argent que son maître rapportait de Tours, et il s'est laissé empoigner sans résistance. — Comment, lui dis-je, en me tournant vers le paysan, as-tu pu tuer un homme pour un gilet?.. — Dam!... j'avais compté là-dessus pour aller à la danse.

Ce fut tout ce que je tirai de ce garçon... qui ne paraissait point méchant du tout. Les gendarmes ne lui avaient seulement pas lié les mains. La voiture vint à verser au-dessus de Ballan. — Mais non, elle ne versa pas. L'un des brancards s'était cassé. Nous en sortîmes tous; les gendarmes se mirent de chaque côté de ce malheureux en le laissant libre ; néanmoins ils avaient l'œil sur lui. Ce gaillard-

là, voyant le conducteur s'y prendre assez mal pour relever la patache, l'aida, lia lui-même une perche pour remplacer le brancard; et quand tout fut fini : — Ah! çà ira!... maintenant, dit-il en achevant de serrer le dernier nœud d'une corde, et il remonta dans cette voiture qui le menait pour ainsi dire au supplice. Il fut exécuté à Tours.

— Bah! ce sang froid n'a rien de bien extraordinaire, dit un jeune homme qui était venu du salon de jeu, au milieu de ma narration, et n'avait pas assisté aux prémices de mon argumentation. Il existe une foule d'anecdotes sur les derniers moments des criminels; et, si je vous cite à ce propos un fait de ce genre, bien autrement curieux, c'est parce que je le crois peu connu; je l'ai entendu raconter à Charles Nodier. Le syndic du tribunal de Brest se nommait Vignes, et le prési-

dent Vigneron. Ils furent condamnés à mort. En se trouvant sur l'échafaud, l'un d'eux, monsieur Vignes, dit à l'autre en lui montrant la foule : — Hein! ils vont se trouver bien embarrassés sans vignes ni vigneron. Monsieur Vignes passa le premier ; mais au moment où le couteau lui tranchait la tête, les deux montants de la guillotine se désunirent ; enfin il se dérangea quelque chose dans l'instrument du supplice, et comme il était fort tard, l'exécuteur des hautes-œuvres républicaines dit au président : — Ma foi, citoyen, te voilà sauvé; car c'est quelque chose que vingt-quatre heures par ce temps-ci. — Il faut que tu sois un grand lâche, répondit Vigneron. Comment, parce que tes planches ont un peu joué, tu vas me faire attendre? Le jugement ne m'a pas condamné à vingt-quatre heures de plus...

Il prit lui-même le marteau, les clous, et raccommoda la guillotine ; puis, quand elle fut jugée solide, il se coucha sur la planche, et fut exécuté. Ceci est autre chose que de mettre une perche à un brancard, et c'est du sang-froid argent comptant...

— Docteur, dit une dame, vous qui devez voir beaucoup de mourants, avez-vous rencontré souvent des exemples de cette singulière tranquillité?...

— Madame, dit-il, les criminels sont ordinairement des gens doués d'une organisation très-puissante ; en sorte qu'ils ont plus de chances que les malades affaiblis par de longues agonies pour dire de jolies choses. On les tue vivants, tandis que les malades meurent tués. Puis, chez certains hommes, l'âme est fortement excitée par l'attente du supplice, et ils rassemblent toutes leurs forces pour sou-

tenir cet assaut. Il y a exaltation. Cependant j'ai vu de belles morts particulières... Pour moi, la plus belle a été celle de la femme d'un célèbre médecin allemand, auquel j'étais fort attaché. Le tableau que cette scène nous offrit est toujours vif et coloré comme au moment où j'en fus témoin.

— Oui, elles sont douces et intéressantes; il nous émeut sans employer les atrocités si fort à la mode aujourd'hui...

— Ma réserve, dit-il, n'est certes pas de l'impuissance,et je vous prie de croire, madame, que j'ai ma provision d'horrible tout comme un autre.

— Eh! bien, s'écria la maîtresse de la maison, racontez-nous un peu quelque chose d'affreux. Je voudrais voir la couleur de votre tragique, quand ce ne serait que pour le comparer à celui quia présentement cours à la bourse littéraire.

— Malheureusement, madame, je ne parle que de ce que j'ai vu.

— Eh! bien?

— Mais je dois avoir le dessous avec les gens qui ont sur moi tous les avantages que donne l'imagination. Je ne puis pas vous mettre en scène deux frères nageant en pleine mer et se disputant une planche... Je ne puis être que vrai.

— Eh bien! nous nous contenterons de la vérité.

— Je ne veux pas me faire prier, reprit-il, et il se moucha.

— Le hasard, dit-il, me mit autrefois en relation avec un homme qui avait roulé dans les armées de Napoléon, e dont alors la position était assez brillante pour un militaire de son grade. Il était capitaine, et occupait à l'état-major de Paris, je crois, une place qui luvlait det quatre à cinq mille francs; en outre il

possédait quelque fortune. Où l'avait-il prise, je ne sais. Il était de basse extraction, et pour n'avoir pas d'avancement sous l'empire, il fallait être un traînard, un niais, un ignorant ou un lâche. Cependant il y a aussi des gens malheureux. Mon homme n'était rien de tout cela; c'était le type des mauvais soudards, débauché, buveur, fumeur, vantard, plein d'amour-propre, voulant primer partout, ne trouvant d'inférieurs que dans la mauvaise compagnie et s'y plaisant, racontant ses exploits à tous ceux qui ne savaient pas si une demi-lune est quelquefois entière, enfin un vrai *chenapan*, comme il s'en est tant rencontré dans les armées; ne croyant ni à Dieu ni au diable; bref, pour achever de vous le peindre, il suffira de vous dire ce qui m'arriva un jour que je l'avais rencontré du côté de la Bastille. Nous allions l'un et l'autre

au Palais-Royal. Nous cheminâmes par les boulevarts. Au premier estaminet qui se trouva : — Permettez-moi, dit-il, d'entrer là un petit moment; j'ai un restant de tabac à y prendre et un verre d'eau-de-vie. Il avala le petit verre d'eau-de-vie, et reprit en effet une pipe chargée et un peu de tabac à lui. Au second estaminet il avait achevé de fumer son restant de tabac, et recommença son antienne. Ce diable d'homme avait des restants de tabac dans tous les estaminets, et c'étaient comme autant de relais pour des pipes et son gosier. Il avait établi dans Paris ses lignes de communication. Quand je lui fis des représentations à ce sujet, il me répondit : — Depuis la mort de *l'autre*, je passe ma vie à faire du grog sans eau. Je ne vous parlerai pas de ses moustaches grises, de ses vêtements caractéristiques, de son idiôme et de ses

tics, ce serait vous en entretenir jusqu'à demain. Je crois qu'il ne s'était jamais peigné les cheveux qu'avec les cinq doigts de la main. J'ai toujours vu à son col de chemise la même teinte blonde. Eh ! bien, cette homme-là, ce chenapan, avait une assez belle figure, figure militaire, de grands traits, une expression de calme; mais j'ai toujours cru lire au fond de ses yeux verts de mer et tachetés de points orangés quelques-unes de ces aventures où il y a de la fange et du sang. Ses mains ressemblaient à des éclanches. Il était d'une taille médiocre, mais large des épaules et de la poitrine, un vrai corsaire. Pardessus tout cela il se disait un des vainqueurs de la Bastille. Cet homme rencontra une jeune fille assez folle pour s'amouracher de lui. C'était une grisette, mais un amour de feu. Elle avait nom Clarisse, et travaillait chez une fleuriste.

Elle avait tout joli, la taille, les pieds, les cheveux, les mains, les formes, les manières. Son teint était blanc, sa peau satinée. Il n'y a vraiment qu'à Paris que se trouvent ces espèces de produits et ces sortes de passions. Jamais je n'ai vu de contraste aussi tranché que l'opposition présentée par ce singulier couple. Clarisse était toujours mignonne, propre et bien mise. Par amour-propre, le capitaine lui donnait tout ce qu'elle lui demandait, et la pauvre enfant lui demandait peu de choses : c'étaient la partie de spectacle, quelques robes, des bijoux. Jamais elle ne voulut être épousée, et s'il la logea, s'il meubla son appartement, ce fut par vanité. Cette jeune fille était le dévouement même. J'ai souvent pensé que ces pauvres créatures obéissent à je ne sais quelle charitable mission en se donnant à ces hommes si rebutants, si

rebutés, aux mauvais sujets. Il y a dans ces actes du cœur un phénomène qu'il serait intéressant d'analyser. Clarisse tomba malade, elle eut une fièvre putride, à laquelle se mêlèrent de graves accidents, et le cerveau fut entrepris. Le capitaine vint me chercher; je trouvai Clarisse en danger de mort, et, prenant son protecteur à part, je lui fis part de mes craintes. — Il faut, lui dis-je, avoir une bonne garde-malade au plus tôt; car cette nuit sera très critique. En effet, j'avais ordonné de mettre à une certaine heure des sinapismes aux pieds, puis d'appliquer, une demi-heure après l'effet du topique, de la glace sur la tête, et lorsqu'elle serait fondue, de placer un cataplasme sur l'estomac... Il y avait d'autres prescriptions dont je ne me souviens plus. — Oh! me répondit-il, je ne me fierais point à une garde; elles dorment,

elles font les cents coups, tourmentent les malades. Je veillerai moi-même, et j'exécuterai vos ordonnances comme si c'était une consigne. A huit heures du matin, je revins, fort inquiet de Clarisse ; mais en ouvrant la porte, je fus suffoqué par les nuages de fumée de tabac qui s'exhalèrent, et au milieu de cette atmosphère brumeuse, je vis à peine, à la lueur de deux chandelles, mon homme fumant sa pipe et achevant un énorme bol de punch. Non, je n'oublierai jamais ce spectacle. Auprès de lui Clarisse râlait et se tordait ; il la regardait tranquillement. Il avait consciencieusement appliqué ses sinapismes, la glace, les cataplasmes ; mais aussi le misérable, en faisant son office de garde-malade, trouvant Clarisse admirablement belle dans l'agonie, avait sans doute voulu lui dire adieu ; du moins le désordre du lit me fit comprendre les

évènements de la nuit. Je m'enfuis, saisi d'horreur : Clarisse mourait.

— L'horrible vrai est toujours plus horrible encore!... dit le sculpteur.

— Il y a de quoi frémir quand on songe aux malheurs, aux crimes qui sont commis à l'armée, à la suite des batailles, quand la méchanceté de tant de caractères méchants peut se déployer impunément!... reprit une dame.

— Oh! dit un officier qui n'avait pas encore parlé de la soirée, les scènes de la vie militaire pourraient fournir des milliers de drames. Pour ma part, je connais cent aventures plus curieuses les unes que les autres; mais en m'en tenant à ce qui m'est personnel, voici ce qui m'est arrivé...

Il se leva, se mit devant nous, au milieu de la cheminée, et commença ainsi :

— C'était vers la fin d'octobre; mais

non, ma foi, c'était bien dans les premiers jours de novembre 1809, je fus détaché d'un corps d'armée qui revenait en France, pour aller dans les gorges du Tyrol bavarois. En ce moment nous avions à soumettre, pour le compte du roi de Bavière, notre allié, cette partie de ses états que l'Autriche avait réussi à révolutionner. Le général Chasteler s'avançait même avec un ou deux régiments allemands, dans le dessein d'appuyer les insurgés, qui étaient tous gens de la campagne. Cette petite expédition avait été confiée par l'empereur à un certain général d'infanterie nommé Rusca, qui se trouvait alors à Clagenfurth, à la tête d'une avant-garde d'environ quatre mille hommes. Comme Rusca était sans artillerie, le maréchal Marmont..... avait donné l'ordre de lui envoyer une batterie, et je fus désigné pour la commander.

C'était la première fois, depuis ma promotion au grade de lieutenant, que je me voyais, au milieu d'une brigade, le seul officier de mon corps, ayant à conduire des hommes qui n'obéissaient qu'à moi, et obligé de m'entendre, comme chef d'une arme, avec un officier général.—C'est bon, me dis-je en moi-même, il y a un commencement à tout, et c'est comme cela qu'on devient général. — Vous allez avec Rusca?... me dit mon capitaine, prenez garde à vous, c'est un malin singe, un vaurien fini. Son plus grand plaisir est de *mettre dedans* tous ceux qui ont affaire à lui. Pour vous apprendre ce que c'est que ce chrétien-là, il suffira peut-être de vous dire qu'il s'est amusé dernièrement à baptiser du vin blanc avec de l'eau-de-vie, afin de renvoyer à l'empereur un aide-de-camp soûl comme une grive... Si vous vous

comportez de manière à éviter ses algarades, vous vous en ferez un ennemi mortel... Voilà le pélerin... Ainsi attention! — Hé! bien, répliquai-je à mon capitaine, nous nous amuserons; car il ne sera pas dit qu'un pousse-cailloux *embêtera* un officier d'artillerie. Dans ce temps-là, voyez-vous, l'artillerie était quelque chose, parce que le corps avait fourni l'empereur... Me voilà donc parti, moi et mes canonniers, et nous gagnons Clagenfurth. J'arrive le soir; et, aussitôt que mes hommes sont gîtés, je me mets en grande tenue et je me rends chez Rusca. Point de Rusca. — Où est le général, demandai-je à une manière d'aide-de-camp qui baragouinait un français mêlé d'italien. — Le zénéral est à la zouziété, dans un chercle, au café, à boire de la bière sous la piazza.

Je regarde mon homme en face, et je

m'aperçois qu'il n'est pas ivre comme ses incohérences me le faisaient supposer. — Vous êtes étonné... reprit l'aide-de-camp. Ma s'il est là de si bonne houre, c'est pour oune petite difficoulté quél zénéral il a ou avec les habitanti. Par ché i son di oumor pauco contrariente les Tedesques. Ces chiens-là né se sont-ils pas avisés dé né piou audare boire de la bière all chercle per ché lè zénéral y était.... En ce moment, nous fûmes interrompus par un roulement de tambour, après quoi le crieur de la ville lut en français d'abord, puis en allemand et en italien, une proclamation de Rusca, en vertu de laquelle il était enjoint à tous les négociants et notables habitants de Clagenfurth d'aller comme par le passé, au cercle, pendant toutes les soirées, sous peine d'être taxés à une contribution extraordinaire.—Et comment la paieront-ils

donc?... dit le colonel du 20e qui se trouvait auprès de moi, car je m'étais avancé pour écouter; ce serait la quatrième qu'il leverait sur ces pauvres diables. Ce compère-là est capable de les faire révolter, pour se donner le plaisir de mitrailler une sédition populaire..... — Pourquoi n'allaient-ils plus au café?..... mon colonel, lui demandai-je. Le colonel me regarda. — Vous arrivez... à ce que je vois, me répondit-il. Eh! bien, voilà le fait. Ce diable de Rusca ne s'amusait-il pas, le soir, à allumer sa pipe, au cercle, devant ces pauvres gens, avec les billets de florins qu'il leur arrachait le matin!... Il faut que ce soit encore un bien bon peuple, ces Allemands, pour qu'aucun d'eux ne lui ait tiré un coup de pistolet... Heureusement, nous partirons demain; nous n'attendions que vous... — Il paraît, lui dis-je, que votre général n'est pas commode?... — C'est

un excellent militaire... répliqua-t-il, et il entend particulièrement la guerre que nous allons faire. Il a été médecin dans la partie de l'Italie qui avoisine les montagnes du Tyrol et il en connaît les routes, les sentiers, les habitants. Il est d'une bravoure exemplaire; mais c'est bien le plus malicieux animal que j'aie jamais connu. S'il ne brûle pas les paysans dans leurs villages, il faudra qu'il soit dans ses bons jours. Le colonel s'éloigna en voyant un officier venir à nous. Je fus assez embarrassé de ma personne en me trouvant seul. Je pensai qu'il n'était pas convenable que j'allasse voir Rusca au cercle; et, alors, je revins à l'aide-de-camp, qui était toujours resté immobile sur le seuil de la porte, occupé à fumer son cigare. J'avais toujours rencontré son regard, quand je jetais par hasard les yeux sur lui en causant avec le colonel; et, quoique ce re-

p

tr

gard me parût aussi railleur que perfide, je le priai d'annoncer à son général ma visite pour la fin de la soirée, objectant la nécessité dans laquelle j'étais de prendre quelque chose; car je n'avais rien mangé depuis le matin... mais un officier n'est pas aussi heureux que la mule du pape; en campagne, il n'a pas d'heures pour ses repas; il se nourrit comme il peut, et quelquefois pas du tout. Au moment où j'allais retourner à mon logement, j'entendis une grande rumeur dans le faubourg par lequel j'étais entré. Je demande à un soldat qui me parut en venir, la raison de ce tumulte, et il me dit que l'un de mes canonniers en était cause; alors je fus forcé de me rendre sur les lieux pour savoir ce qui se passait. Il y avait des attroupements composés de femmes principalement, qui paraissaient en colère, criaient et parlaient

toutes ensemble ; c'était comme dans une basse-cour, quand les poules se mettent à piailler. Au milieu du faubourg, je vis une grande et belle fille autour de laquelle on s'attroupait ; quand elle m'aperçut, elle fendit la presse et vint à moi. Elle était furieuse, elle parlait avec une volubilité convulsive ; elle avait des couleurs, les bras nus, la gorge haletante, les cheveux en désordre, les yeux enflammés, la peau mate ; elle gesticulait avec feu, elle était superbe ; c'est une des plus belles colères que j'ai vues dans ma vie. Là, je sus le cause de cette émeute. Mon fourrier était logé chez le père de cette fille ; et il paraît que, la trouvant à son goût, il avait voulu la cajoler ; mais qu'elle s'était brutalement défendue ; alors mon diable de canonnier, un Provençal, il se nommait Lobbé, c'était un petit homme, à cheveux noirs, bien

frisés, qu'on avait appelé dans la compagnie *la Perruque*. La Perruque donc, par vengeance, se faisait servir par le père et la mère de cette fille ; et, comme il était assis sur un fauteuil très-élevé, il avait mis chacun de ses pieds sur un escabeau de chaque côté de la table, et, pendant son repas, il avait forcé la mère et le père, qui était un homme à cheveux blancs, de tourner les étoiles de ses éperons, Il dînait gravement, ayant à ses pieds les deux vieillards agenouillés ,occupés à faire aller ses molettes. Cette fille, ne pouvant pas digérer cet affront, essayait d'ameuter le quartier contre les Français. Lorsque j'eus compris le sujet de ses plaintes, je le vis en effet assis comme un pacha, regardant les deux vieillards, bons Allemands, qui faisaient consciencieusement aller les éperons. Je n'oublierai jamais le geste de la fille

quand, en entrant avec moi, elle me montra ses parents. Elle avait les larmes aux yeux, et me dit d'un son de voix guttural en allemand :—*Sieht*!.. Voyez!..

— Allons donc, Lobbé, finissez, dis-je à mon canonnier. Que diable, vous mériteriez d'être puni. Cela ne se fait pas.. — Les deux vieillards continuaient toujours. — Mais, mon lieutenant, me dit la Perruque, tenez, regardez-les!... Çà ne les contrarie pas... çà les amuse. Je faillis rire. En ce moment, un gros homme bourgeonné, la face rouge et le nez bulbeux, entra. A l'uniforme, je reconnus le général Rusca. — Bien, bien, canonnier!.. s'écria-t-il. Voilà dix florins pour t'encourager à établir la domination française sur ces chiens-là... Et il lui jeta des florins. — Il me semble, mon général, lui dis-je avec fermeté, quand nous sortîmes, que si vous m'avez entendu, la

discipline militaire est compromise. Il m'est fort indifférent, si cela vous plaît, que mon fourrier fasse tourner ses molettes, mais puisque je lui avais ordonné de cesser, et qu'il est sous mes ordres...

— Ah! dit-il en m'interrompant, tu es sorti de cette école où l'on raisonne?.. Je vais t'apprendre à clocher avec les boiteux... — Quels sont vos ordres, lui demandai-je? — Viens les prendre ce soir à huit heures!... Et nous nous quittâmes. Ce commencement de relations ne promettait rien de bon. A huit heures, après avoir dîné, je me présentai chez le général que je trouvai buvant et fumant en compagnie de son aide-de-camp, du colonel et d'un Allemand qui paraissait être un personnage de Clagenfurth. Rusca me reçut civilement, mais il y avait toujours une teinte d'ironie dans son discours. Il m'invita fort courtoisement à boire et à

fumer ; je ne bus guère que deux verres de punch et fumai trois cigares. — Demain nous partirons à sept heures, et devrons être en vue de Brixen dans la journée, il faut entamer ces gens-là vivement. Je me retirai. Le lendemain, je crus m'éveiller à six heures, il était neuf heures passées. Rusca m'avait sans doute mis quelque drogue dans mon verre, et je fus au désespoir en apprenant qu'il s'était mis en bataille à six heures du matin, et qu'il avait trois heures de marche en avance. Mon hôte, comprenant que j'en voulais à Rusca, me proposa de me donner les moyens d'arriver à Bixen avant lui. La tentative était audacieuse, car il fallait m'embarquer dans des chemins de traverse où je pouvais rester ; mais, jeune et dépité comme je l'étais, je fis mon va-tout. Cependant je ne voulus rien négliger : je communiquai mon entreprise à

mes sous-officiers, qui crurent leur honneur aussi bien engagé que le mien, nous mêlâmes du vin à l'avoine de nos chevaux, et les bons Allemands, apprenant que nous voulions jouer un tour au Rusca, nous fournirent quatre guides chargés de nous préserver de tout malheur. Effectivement, Rusca nous trouva reposés et en bataille en avant de Brixen, l'attendant avec insouciance. — Comment, messieurs les b....., vous êtes partis avant nous?... dit le général. Vous me paierez cela, lieutenant... ajouta-t-il en me regardant. — Mon général, lui dis-je, vous ne m'avez pas ordonné de vous accompagner; si vous vous en souvenez, votre ordre a été de regarder Brixen comme le point de notre ralliement. Il ne souffla pas mot; mais je vis qu'il faudrait jouer serré avec ce vieux singe-là. Nous entrâmes en campagne au-delà de Brixen, j'avoue que je

n'avais jamais vu faire la guerre ainsi. Nous battions la campagne en visitant tous les villages, les chemins, les champs. Vous eussiez dit une chasse, les soldats rabattaient les paysans comme du gibier sur la principale route suivie par le général, et quand il s'en trouvait en quantité suffisante, Rusca passait tous ces malheureux en revue, en leur ordonnant de tendre leur main gauche; puis, au seul aspect de la paume de cette main, il faisait signe, remuant la tête, d'en séparer certains des autres, et il laissait le reste libre de retourner à leurs affaires; puis aussitôt, sans autre forme de procès, il fusillait ceux qu'il avait ainsi triés. La première fois que j'assistai à cette singulière enquête, je priai Rusca de m'expliquer ce mode de procéder. Alors, à quelques pas de l'endroit où nous étions, il aperçut dans un buisson je ne sais quels

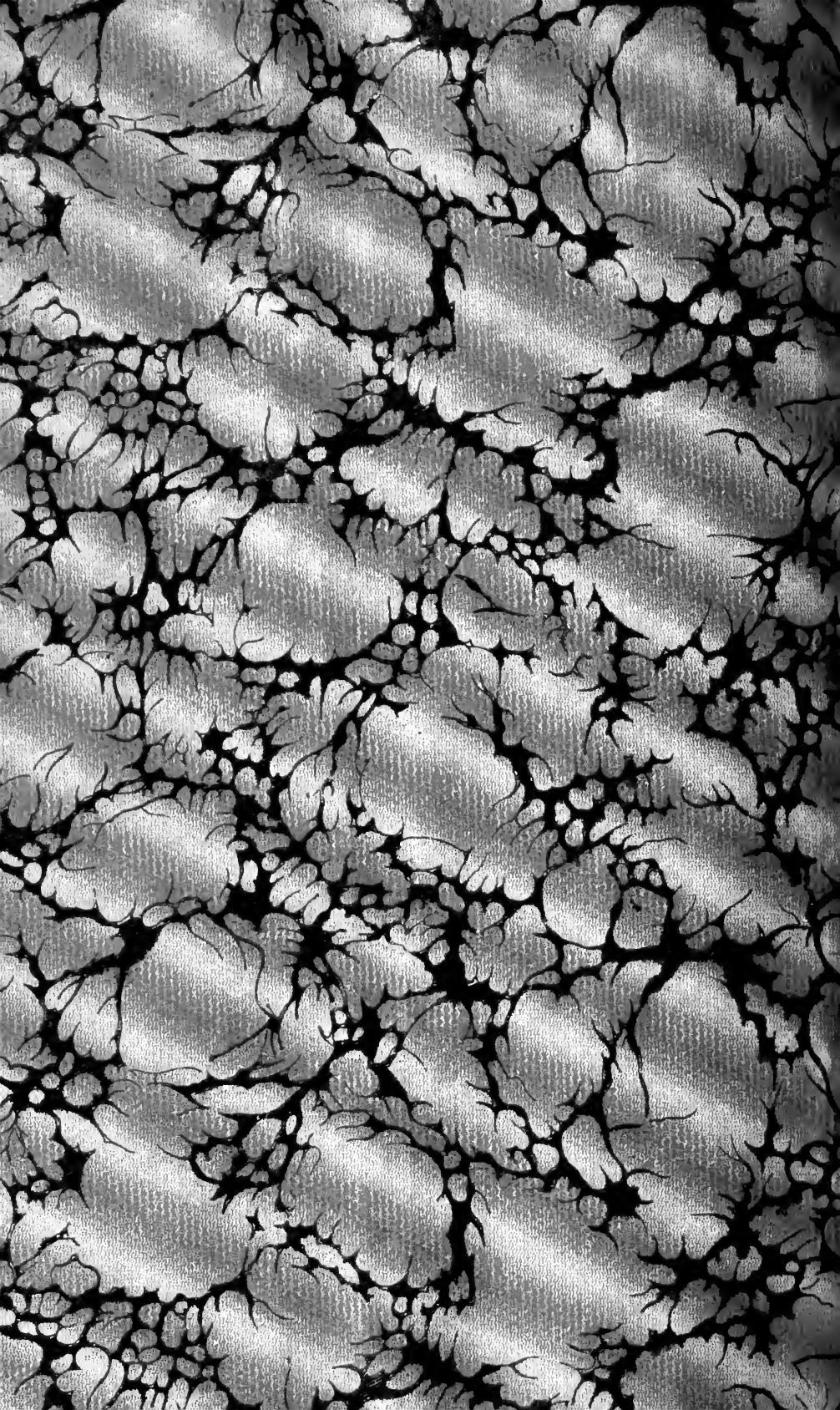
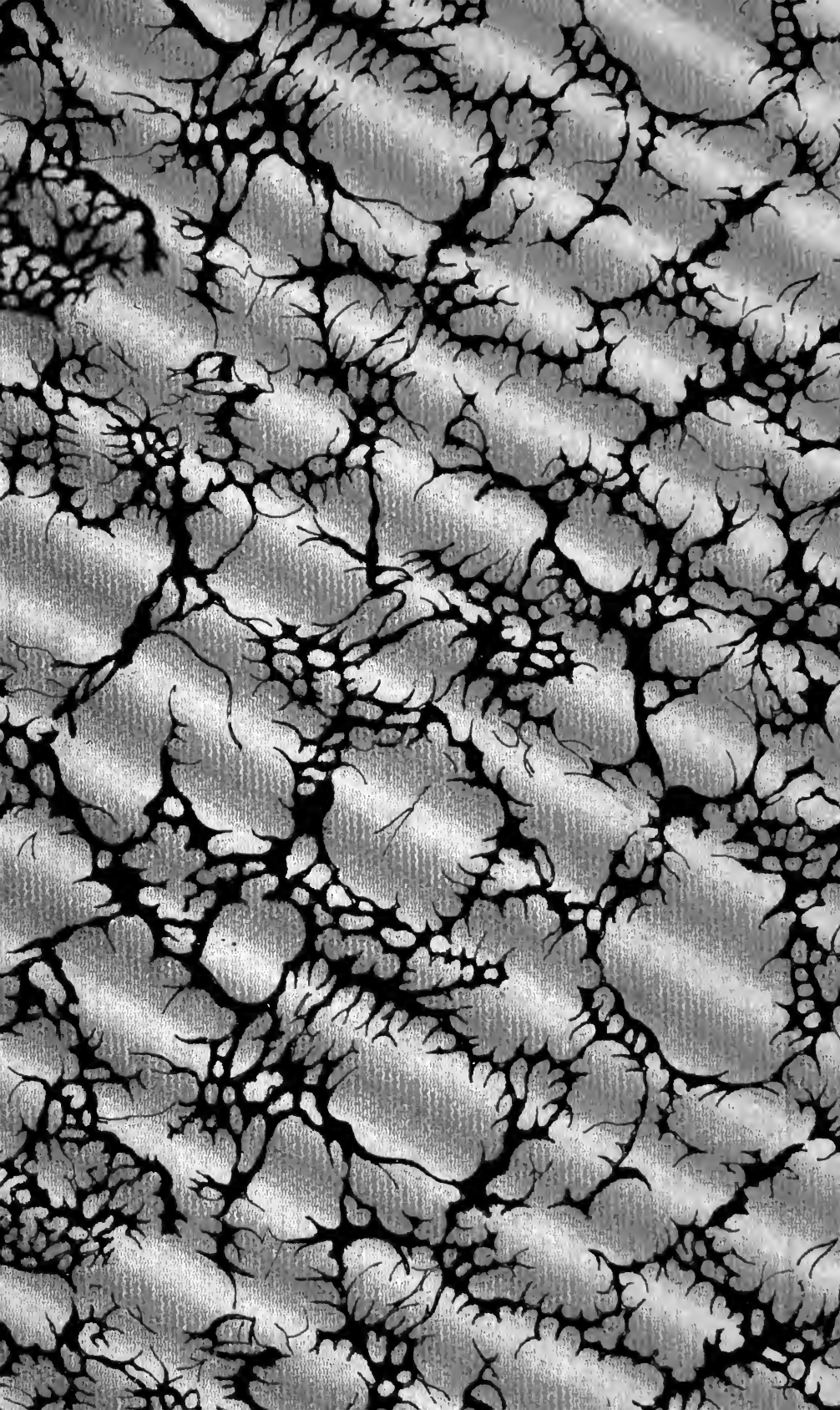
vestiges, et il le fit cerner. Le buisson fouillé, les soldats trouvèrent dans une espèce de trou deux hommes armés de carabines, qui attendaient sans doute que nous fussions passés afin de tuer nos traînards. Avant de les faire fusiller, Rusca me montra leurs mains gauches. Dans ce pays, les chasseurs ont l'habitude de verser la poudre nécessaire pour la charge de leurs carabines dans le creux de leurs mains, et la poudre y laisse une empreinte assez difficile à distinguer, mais que l'œil de Rusca savait y voir avec une grande dextérité. Dès l'enfance, il avait observé ce singulier diagnostic, et il lui suffisait de voir les mains des paysans pour deviner s'ils avaient récemment fait le coup de fusil. Le second jour, nous rencontrâmes un vieillard, septuagénaire au moins, perché sur un arbre et occupé à l'émonder. Rusca le fit descendre et lui examina

la main gauche; par malheur, il crut y apercevoir le signe fatal, et, quoique le pauvre homme parût bien innocent, il ordonna de l'attacher à l'affût d'un canon. Ce malheureux fut obligé de suivre, et nous allions au petit trot. De temps en temps il gémissait; les cordes lui enflaient les mains; il se trouva bientôt dans un état pitoyable; ses pieds saignaient; il avait perdu ses sabots, et j'ai vu tomber de grosses larmes de sang de ses yeux. Nos canonniers, qui avaient commencé par rire, en eurent compassion, et vraiment il y avait de quoi, à voir ce vieillard en cheveux blancs, traîné pendant les dernières lieues comme un cheval mort. On finit par le jeter sur le canon, et comme il ne pouvait pas parler, il remercia les soldats par un regard à tirer les larmes. Le soir, lorsque nous bivouaquâmes, je demandai à Rusca ses ordres

relativement à ce vieillard. — Fusillez-le.. me dit-il. — Mon général, répondis-je, vous êtes le maître de sa vie ; mais si je commande à mes canonniers de tuer cet homme, ils me diront que ce n'est pas leur métier... — C'est bon !... répliqua-t-il en m'interrompant. Gardez-le jusqu'à demain matin, et nous verrons... — Je ne me refuserai pas à le garder, dis-je ; mais je ne veux pas en répondre. Et je sortis de la maison où était Rusca, sans entendre sa réplique ; mais je sus plus tard qu'il m'avait cruellement menacé...

En ce moment je partis, malgré tout l'intérêt que promettait ce début. La pendule marquait minuit et ce fragment de conversation est sincère et véritable. Je puis affirmer que, sauf de légères inexactitudes, bien pardonnables, et qui n'ont adultéré ni le sens ni la pensée, tout ceci a été dit par des hommes d'un haut mé-

rite. N'est-ce pas un problème intéressant à résoudre pour l'art en lui-même, que de savoir si la nature, textuellement copiée, est belle en elle-même? Nous avons tous été fortement émus, un lecteur le sera-t-il? Nous allons voir à l'exposition les décors des peintres, et nous ne faisons pas attention à des créatures qui fourmillent dans les rues de Paris, bien autrement poétiques, belles de misère, belles d'expression, sublimes créations, mais en guenilles... Aujourd'hui nous hésitons entre l'idéalisation et la traduction littérale des faits, des hommes, des évènements. Choisissez.

FIN.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Saint-Denis du-Port, près Lagny.